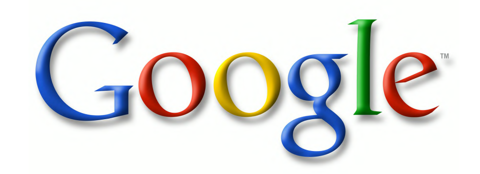





STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1969

MÉMOIRES

DU

PRINCE DE LIGNE

Bruxelles. — Typ. de Fr. Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33.

Ligne, Prince de

MÉMOIRES

DU

PRINCE DE LIGNE

SUIVIS

DE PENSÉES

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE INTRODUCTION PAR ALBERT LACROIX



BRUXELLES ET LEIPZIG
AUG. SCHNÉE, ÉDITEUR
Rue Royale, impasse du Parc, 2

BRUXELLES
FR. VAN MEENEN ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1860

INTRODUCTION.

Dans l'esquisse rapide que nous avons consacrée au prince Charles de Ligne [1], nous avons essayé de mettre en présence et en opposition deux âges, deux noblesses, deux hommes : le XVI[e] siècle et le XVIII[e], Philippe de Marnix et l'auteur des *Mémoires* que cette édition livre au public, dans les seuls fragments qu'il soit permis de publier encore.

De cette opposition des individus, de leurs caractères, de leurs écrits comme de leurs actions, il nous semblait ressortir que le génie belge avait su

[1] Voir *Préface* à l'édition en quatre volumes format charpentier, 1860. — Bruxelles, Fr. Van Meenen et C[ie]. — Paris, A. Bohné.

tour à tour se prêter et s'étendre aux genres les plus différents et que chez nous la constitution même du pays, sa division en deux races, sa position géographique, tout contribuait à favoriser le développement de l'art et de la pensée dans les domaines les plus opposés.

Ce mélange, cette fusion de caractères et d'esprits bien distincts, n'est-ce pas ce qui constitue en somme notre nationalité, notre individualité, notre génie propre?

L'échelle est immense : d'une part, c'est la science, la profondeur, l'éloquence austère des races germaniques et anglo-saxonnes; d'autre part, la finesse d'observation, la vivacité, la faculté de vulgarisation, la grâce des races latines.

Ne sommes-nous pas en effet le pays de transit de la pensée des peuples du Nord et des peuples du Midi?

Nos populations ont leurs affinités et leur parenté avec les uns et avec les autres.

Notre situation même nous met en contact incessant avec le Nord et le Midi. Par nous s'opère cette circulation et s'accomplit cet échange d'idées différentes et de sentiments qui contrastent.

Nous participons du double génie qui caractérise les deux races; c'est là notre raison d'être, c'est là notre autonomie, c'est là notre vraie mission.

Quand, au XVI[e] siècle, de l'Allemagne et de l'Angleterre réformées, partit l'élan de la liberté, nous le suivîmes; il descendit des Pays-Bas en France.

Quand, au XVIII[e] siècle, la France donna le signal de la réformation politique, les idées généreuses de 1789 trouvèrent un écho profond dans notre pays et se communiquèrent à l'Allemagne par nos frontières. En 1830, enfin, la première parmi les nations du continent, la Belgique les appliqua et les traduisit complétement dans les institutions nouvelles qu'elle se donna.

Pour ne prendre que le domaine des idées, Marnix représente bien l'élément germain en notre pays; le prince de Ligne est bien le représentant de l'esprit français. Mais Marnix est l'homme de son temps, l'homme de la lutte ; Charles de Ligne reste toute sa vie l'homme du XVIII[e] siècle que la philosophie a envahi, sans aboutir encore à sa conclusion logique, qui s'appelle la révolution française.

Le prince de Ligne, c'est le XVIII[e] siècle élégant, chercheur, matérialiste, railleur, insouciant, se fai-

sant illusion à lui-même, et n'entrevoyant pas, au milieu des éclairs d'esprit de Voltaire, le dénouement glorieux vers lequel la France marchait.

Le prince de Ligne, c'est le XVIIIe siècle se survivant. Il n'y a plus à cette époque, comme au XVIIe siècle, d'adorateur gravitant autour de l'absolu politique et religieux : c'est le doute qui envahit l'âme, c'est l'esprit qui se matérialise, c'est la critique qui ébranle, sans le savoir, sans s'en douter, la vieille société. Ce n'est pas encore la société nouvelle. Une autre génération plus jeune allait constituer celle-ci.

Pour nous en tenir à l'auteur qui nous occupe, sans même entrer dans l'examen de la situation générale de l'Europe, sans prendre l'époque dans son ensemble, mais en n'observant que le citoyen dans son pays, que constatons-nous? — L'indifférence aux événements nationaux ou tout au moins l'absence de participation dans un sens ou dans l'autre.

Le prince Charles de Ligne n'avait point d'idéal politique, point de passion de parti. Il n'aspirait pas, malgré sa haute noblesse, malgré l'importance de son nom, malgré sa position élevée, à jouer un rôle actif dans l'histoire.

Le seul côté par lequel il touche aux événements, c'est la guerre. C'est un vaillant chevalier, amoureux des combats; mais ce n'est point le champion d'une idée.

La guerre n'est, pour cet esprit charmant et avide d'émotion ou de mouvement, qu'un délassement, qu'une distraction; mais cette distraction l'absorbe parfois au point de devenir une vraie passion, et il s'y lance de tout cœur, gaiement, valeureusement, et il s'y adonne sérieusement. Ses écrits, comme sa vie d'ailleurs, comme ses *Mémoires,* nous disent l'importance qu'il attachait à la carrière des armes. Il fut un bon capitaine, au dire des hommes compétents; il est renommé aujourd'hui encore pour la spécialité de ses écrits militaires. « J'étais fou d'héroïsme, » écrit-il dans ses *Mémoires;* « Charles XII et Condé m'empêchaient de dormir... » « J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, mais jamais un soldat [1]. »

En dehors de son goût pour l'art militaire, nous ne voyons guère chez lui d'autre préoccupation sérieuse. Il ne se mêle pas aux événements. Une révolution

[1] Voir *Mémoires*, pages 47 et 48.

éclate en son propre pays; l'abstention est son rôle. Pendant ce temps, il guerroie à l'étranger ou brille dans les cours et les salons d'Europe.

A peine même s'il a une opinion personnelle dans le débat qui s'agite entre le souverain et une partie de son peuple. « J'ai six ou sept patries : empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie, » écrit le prince, résumant bien son cosmopolitisme[1].

« A Versailles où je n'étais pas pour m'amuser, on avait la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques, comme plus tard dans mon voyage du Nord : cela n'est pas naturel, disait-on, mais bien adroit d'être ainsi de la société intime de la reine[2]. »

Il ne faut pas croire pourtant que la frivolité de l'esprit détournât le prince de tout attachement sérieux.

Cette insouciance apparente de son caractère est plutôt le résultat de son éducation qu'avaient formée tour à tour plusieurs précepteurs plus ou moins imbus, l'un de scepticisme, l'autre de matérialisme, un troisième de déisme, un quatrième d'athéisme.

[1] Voir *Mémoires*, p. 55.
[2] *Idem*, p. 80.

C'est le prince lui-même qui nous donne ces détails avec une grâce charmante. Mais cette éducation première n'avait point influé sur le cœur; celui-là est chaud, ardent, généreux, facilement accessible à la voix du malheur ou du devoir!

Oui, le prince de Ligne eut le dévouement pour vertu; autant il a d'esprit, autant il sut montrer de cœur. Le sentiment est bon, si la tête est un peu folle et le caractère un peu inconsistant.

En parlant ici de sentiment, nous ne faisons point allusion à ces éphémères amours où il se délectait, et qui n'étaient en somme qu'un des jeux de son esprit, qu'une des distractions de sa vie; mais en étudiant le fond même de sa nature, nous trouvons le prince capable de sérieux attachements, fidèle à l'amitié, reconnaissant, empressé à servir chacun, large dans ses bienfaits, dévoué en un mot.

Il a, sous ce rapport, toutes les vraies vertus de la chevalerie. Il a les grandes traditions de l'ancienne noblesse. Sa noblesse consiste moins dans le hasard de sa naissance que dans l'élévation de ses sentiments.

Ajoutez-y la bonté, la bienveillance, l'affabilité des manières, la serviabilité, une bonhomie sans

affectation, et vous aurez le prince Charles de Ligne, tel qu'il apparaît dans ses écrits, tel surtout que nous le révèlent ses *Mémoires*, sorte de journal de sa vie, où se reflètent avec vivacité et dans leur vérité naïve, toutes ses impressions, sans apprêt et sans fard.

Écoutons-le plutôt : « Malgré le changement prodigieux qu'elle apporta dans ma situation, la mort de mon père me frappa infiniment. Ce qui fit sur moi le plus d'effet, et me coûta des larmes, ce fut lorsqu'un jour il me chargea d'une affaire, et me parla, presque pour la première fois de sa vie, en me disant que cela me regardait plus que lui, puisque... Ce puisque me fit fondre en larmes. » « Il m'avait chassé de chez lui les deux fois que j'avais essayé de le voir et cependant j'oubliai toutes ses rigueurs à ce moment où l'on ne se rappelle plus que les bonnes choses qu'on a vues ou dont on a entendu parler [1]. » N'y a-t-il pas dans ces quelques lignes une réelle délicatesse de sentiment?

Les *Mémoires* du prince de Ligne nous font aimer l'homme, en même temps qu'admirer l'écrivain.

[1] Voir *Mémoires*, p. 53 et 54.

Aussi, si nous avions à porter un jugement général sur ses œuvres, nous n'hésiterions pas à attribuer le premier rang à ses *Mémoires;* c'est là en effet que la grâce s'allie le plus au naturel, c'est là que vibre son cœur, c'est là que son esprit a le moins d'afféterie. Le style même est d'un laisser-aller plein de charmes. Le décousu qui règne dans ces pages en constitue une véritable improvisation.

Il est vraiment à regretter que ces *Mémoires* ne puissent être livrés au public, que par fragments.

Le prince de Ligne actuel, président du sénat de Belgique, petit-fils de notre auteur, et digne de ce nom qu'il porte noblement et avec éclat, a bien voulu nous permettre de publier ces fragments que la famille possédait en manuscrit et que la *Revue nouvelle* de Paris avait reçus dans le temps en communication.

C'est donc pour la première fois que les *Mémoires* du prince de Ligne voient le jour, dans un choix des œuvres de cet auteur qui, comme l'a justement dit Mme de Stael, est « le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur. »

L'original même des *Mémoires*, c'est à dire le

manuscrit complet, ne peut paraître, en vertu du testament du prince de Ligne, qu'après que tous les personnages qui y sont nommés, seront morts. Cet original est aux mains de M. Cotta, libraire, à Stuttgard, qui l'a acquis des héritiers auxquels le prince, en mourant, avait légué la propriété de ses manuscrits. Or, ces héritiers n'étaient autres que la compagnie de trabans que commandait Charles de Ligne. Un usage ancien voulait que le chef de corps lui laissât à sa mort un présent. Les œuvres du prince furent ainsi par lui généreusement abandonnées, avec réserve de publication, à cette compagnie dont le premier soin fut de s'en dessaisir et d'en céder la propriété à un éditeur.

A en juger par les fragments de ces *Mémoires* que nous donnons aujourd'hui, on peut présager quel intérêt doit offrir le manuscrit complet qui probablement ne verra pas le jour avant une trentaine d'années.

Quoi qu'il en soit, avec les pages détachées que nous publions, rapprochées de la *Correspondance* et des *écrits* divers du prince, ainsi que de son *Journal de guerre,* il est facile déjà de reconstituer sa vie.

En effet, partout dans les œuvres du prince de Ligne, sa personnalité apparaît, non point prétentieuse et *poseuse*, mais tout naturellement et comme nécessaire au sujet même. Ce qu'il raconte, ce sont ses aventures, ses souvenirs, ses observations sur les hommes et les choses de son temps.

Sa *correspondance* nous a déjà initiés à une foule de détails; il est à regretter que toutes les lettres que le Prince adressait à ses amis, ne soient pas encore publiées. Et à ce propos, qu'il nous soit permis d'en donner une, vraiment curieuse, adressée au Prince Auguste d'Aremberg [1] :

LETTRE DU PRINCE DE LIGNE AU PRINCE AUG. D'AREMBERG.

Tœplitz, le 20 *juillet* 1807.

« Eh bien, me voilà! je l'ai vu, et, de peur d'être partial, étant peut-être bien traité par lui (quoiqu'il n'ait pas l'air trop caressant), je suis le seul des ex-régnants ou régnants, qui ne se soit pas fait présenter (2). Ils m'ont amusé, tous ces princes confédérés avec qui je dinais tous les jours, et qu'il avait fait venir,

(1) Nous avons extrait cette lettre de la *Correspondance de Mirabeau avec le comte de la Marck*, correspondance puisée dans les archives de la famille d'Aremberg et publiée en 2 volumes, il y a quelques années.

(2) Le prince de Ligne avait été à Dresde pour y voir l'empereur Napoléon qui s'y trouvait. On lui sut assez mauvais gré, à Vienne, de ce voyage et de ce qu'il en dit. Cependant il ne se fit pas présenter à Napoléon, et ne le vit que dans la galerie du palais de Dresde. (Note de l'édition de la *Correspondance* citée.)

excepté Prosper (1) qui fait la guerre, et le régnant de Lichtenstein qui fait des dents (2). Je leur ai dit qu'ils me paraissaient être là, comme dans la vallée de Josaphat pour le jugement dernier, et ils m'ont fait en chorus un gros rire d'empire en disant : *touchours aimâple.*

« Je ne puis dire de *lui* ce qu'Ali dit d'Azor, ni par sa mine, ni les intonations de sa voix, ni ses expressions, car j'écoutais ce qu'il disait à la galerie où je le côtoyais avec la foule ; mais il a bien l'air d'un homme de guerre, de fermeté et de calcul, plutôt que de génie, dont il n'a jamais les écarts. Un lieutenant-colonel saxon, qui ne l'a pas quitté à Friedland, m'a dit qu'il était à pied sur une hauteur sous le feu du canon, d'où il voyait si bien, que, le crayon à la main, il donnait ses ordres sur des cartes qu'il chargeait ses aides de camp de porter aux généraux. Il vit tout d'un coup un mouvement que les Russes voulaient faire, il dit : « Ah ! je crois qu'ils veulent manœuvrer ! Je vais leur donner de la tactique. » —Et dans l'instant il commande de profiter de l'ouverture.

« En arrivant, il s'est baigné, a envoyé pendant ce temps-là plusieurs courriers, parlé à quelques ministres, et le lendemain il a été à cheval à cinq heures du matin, sans autre suite que quelques aides de camp (car il n'a pas un homme de garde), à l'hôpital, parler à tous ses blessés de la campagne de Prusse ; puis voir les fortifications, et ensuite aux cadets qu'il a rassemblés, sans qu'on en soit prévenu, et qu'il a questionnés et repris sur les points les plus difficiles des mathématiques.

« J'ai rencontré Talleyrand qui arrivait ; j'ai monté les escaliers plus vite que lui, qui ne s'était point arrêté un moment depuis Koenigsberg. Jugez de son plaisir d'être reçu par moi, car il n'y a plus de Français au monde que lui, vous et moi, qui

(1) Le prince Prosper d'Aremberg, neveu du prince Auguste, et, aujourd'hui, duc régnant d'Aremberg. (Note de l'éditeur de la *Correspondance.*)

(2) Le prince de Lichtenstein était alors enfant. (Note du même.)

ne le sommes pas. Et il aurait bien joui aussi de vous trouver à Dresde. On nous a servi une table de trente couverts, où nous avons soupé tête à tête, et, à une heure du matin, par discrétion, je l'ai quitté malgré lui et je suis revenu ici.

« Il m'a dit que jamais l'empereur Napoléon (je crois qu'il est permis de l'appeler ainsi) n'avait été aussi grand qu'à Osterode, où ne mangeant que de mauvaises écrevisses, dans une maison affreuse entourée de cadavres d'hommes et de chevaux couverts de fumier, ayant tout contre lui, jusqu'à son armée, quoique personne n'osât le témoigner, il avait juré de tout souffrir pour humilier la Russie.

« Ils ont été extrêmement contents de la conduite franche de Poniatowski, qui même ne pouvait avoir de blâme, si les choses avaient tourné autrement. Il doit arriver aujourd'hui à Dresde, avec Molachouski, Stanislas Potocki, etc., etc., pour l'organisation de la Pologne, où l'on mêlera un peu la constitution du 3 mai avec la souveraineté accordée au roi de Saxe, sous le titre de duc de Varsovie.

« Ce nom m'a fait rire, j'ai demandé à Talleyrand si c'était comme le duc de Dantzick. Il m'a dit qu'on l'avait donné par délicatesse pour nous, afin que quelques mauvaises têtes de Gallicie ne crussent pas qu'on voulait rétablir le royaume de Pologne comme il était, et qu'on ne nous demanderait rien.

« Jérôme est roi de Westphalie et a les possessions du roi de Prusse, la Hesse, Fulde, Brunswick. On donne à ces trois princes des pensions.

« Talleyrand attendait Vincent (1) pour traiter de Braunau et de quelques objets pareils. Il dit qu'on lui a les plus grandes obligations, par sa prudence et la manière dont il a éloigné les aigreurs et les rapports de propos, ou demi-projets de faire la guerre, qui avaient manqué de tout brouiller.

(1) Le baron Vincent, plus tard ambassadeur d'Autriche à Paris, de 18 à 1828. (Note de l'éditeur de la *Correspondance* citée.)

« Le roi de Prusse, avec la Légion d'honneur, et une moustache, a eu l'air, à l'entrevue (de Tilsitt) d'un aide de camp d'Alexandre, a rougi et balbutié. Celui-ci a dit, le jour de la signature : « c'est aujourd'hui l'anniversaire de Pultawa, et aussi un jour heureux pour l'empire de Russie. »

« Napoléon, qui aime encore mieux se grandir que s'agrandir, et conquérir qu'acquérir, a mieux aimé l'entrevue que de marcher à Riga d'un côté, et à Grodno de l'autre.

« Je ne sais pas ce qu'il fera ou ne fera pas des Turcs. Mais il a dit : « je voulais beaucoup de bien à Selim, parce qu'il était mon imi intime. »

« Alexandre avait embrassé Oubril à son arrivée, et, lorsque la cabale anglaise le fit disgracier, il lui donna 20,000 roubles de pension, en bonne fortune. Qu'on fasse des coalitions après cela ! Si nous avions remué, les Français dans l'instant auraient fait la paix avec les Russes.

« Je ne conçois pas que des prétendus zélés regrettent l'épuisement de ceux-ci et l'abaissement et la nullité des Prussiens, qui ne pourront plus être que sur la quatrième ligne. Je ne trouve pas cette marqueterie, au reste, de l'Europe bien dangereuse et pouvant durer plus longtemps que son auteur. La plume l'a formée, la plume la détruira alors, si on sait bien la tenir.

« On fait marcher les Espagnols contre le roi de Suède qui vient de demander qu'on rétablisse Louis XVIII sur son trône. On ne pense pas du tout à l'Angleterre, elle fera ce qu'elle voudra.

« On dit toujours quand on veut finir : la poste va partir. Je n'en avais pas envie, mais cela est très vrai cette fois-ci, et je ne vous dirai pas, cher contemporain, combien vous m'êtes cher, par goût et par bon goût, et reconnaissance d'une amitié dont je suis bien sûr, et bien tendre et éternel attachement.

« Le Prince de Ligne. »

Dans le cours de sa longue carrière, le prince de Ligne avait vu tant d'événements se produire, connu un si grand nombre de ses contemporains de toutes les nations, que vraiment il avait matière à intéresser le public par une foule de confidences et de récits personnels.

« Je n'écrirais pas tout cela, si l'on devait me lire à présent, » dit-il, « mais cent ans après, ces petites choses qui ont l'air d'être des riens, font plaisir. » « Je suis trop paresseux pour me donner la peine de soulever la pierre de mon tombeau pour m'en défendre (des interprétations qu'on pourrait donner à ses souvenirs)... On m'a fait dire de mon vivant tant de spirituelles bêtises auxquelles je n'ai jamais pensé, que ce sera bien pis alors (après ma mort). L'esprit de parti ou de commérage peut supposer des personnages et des phrases embarrassantes pour les survivants. Veillez-y, cher comte, je vous prie ; je suis sûr de n'avoir jamais rien écrit contre la religion et les souverains. Mais on lit de travers ; on remplit comme on veut une lettre initiale : on imagine, on interprète.... Faites supprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de légèretés; la postérité est à présent une ouvreuse de lettres ; il n'y en a plus de confidentielles ;

on est en chemise et on paraît en public [1]. » « Je laisse quelques pages, comme on voit, parce que je compte vivre jusqu'en 1820. On m'a prédit que je vivrais, tant que j'aurais un cheveu noir dans ma queue. Je m'examine, » écrit-il à la fin de ses *Mémoires;* « il me paraît qu'il y en a très peu de gris. Nous verrons. »

Cette jeunesse que le prince avait conservée physiquement, son esprit et son cœur la portaient encore davantage.

En évoquant son passé, il semble se retrouver de nouveau à ses jours écoulés et nous en fait remonter le cours avec lui.

Il y a surtout dans ces *Mémoires* un portrait de Marie-Antoinette où le prince semble avoir mis toute son âme. Il y a des pages pleines d'entrain, de verve et de grâce à la fois, où il nous retrace la vie de cette cour de France, si folle et si rieuse, où il était le premier, l'enfant gâté de ces grands seigneurs et de ces belles dames.

« Quelle belle existence était la mienne. Dans vingt-quatre heures à Paris, Londres, La Haye,

[1] Au comte de Laborde (1812).

Spa, etc. Je suis allé à Paris une fois pour y passer une heure, et une heure à Versailles, à l'occasion de la dernière couche de la reine. Je la vis le quatrième jour. Une autre fois je menai de Belœil à l'Opéra, dans un coche qui m'appartenait, toute la société qui était réunie chez moi. »

« Je riais bien de moi-même, lorsque dans vingt-quatre heures je me trouvais dans la société de la reine et dans celle de Mme Gauthier, paysanne de Belœil, la plus fidèle à l'accent wallon. »

Il faut encore voir le prince de Ligne crayonner, en ses *Mémoires*, les portraits des princes et des souverains de l'Europe. A côté de certains portraits en pied, que de fins et charmants médaillons ! que de délicates esquisses parfois !

Aujourd'hui que les mémoires sont si recherchés, ceux du prince de Ligne ne peuvent manquer d'obtenir le succès que leur méritent leurs révélations piquantes et curieuses autant que leur forme vive et fantaisiste.

Ils ont enfin tout l'attrait de la nouveauté et, par leur côté anecdotique, éclairent certaines faces mystérieuses de l'histoire même du dix-huitième siècle.

Nous avons fait suivre ces *Mémoires* des *pensées*

détachées que le prince a semées au milieu des quarante volumes de ses œuvres, ainsi que de *fragments* divers qui se rattachent indirectement aux *Mémoires*, qu'on pourrait même y faire rentrer et qui les complètent pour ainsi dire, soit que ces morceaux accusent la physionomie du prince, soit qu'ils fassent ressortir des faits de sa vie, soit qu'ils nous donnent la tendance de son esprit.

M. Émile Chasles, un des critiques français modernes les plus distingués, résume bien la valeur des écrits du prince dans un travail qu'il vient de livrer à la publicité : « L'histoire des gens d'esprit que le public prendra toujours comme un plaisir et qui peut être prise comme une leçon, est plus importante que l'histoire de beaucoup de gens graves. Pour le prince de Ligne particulièrement qui commence à n'être plus dans les traditions de salon et qui n'est pas encore dans l'histoire, il serait bon de tout dire sur lui. En relisant ses œuvres, je suis frappé de voir que son enfance et sa vieillesse n'ont pas le caractère exclusivement léger qu'on prête à sa vie entière. » Ce même travail de M. Émile Chasles fournit en quelques pages une biographie animée de notre auteur. Nous en détacherons le

portrait suivant. Après avoir suivi le Prince dans ses guerres et ses voyages, M. Chasles écrit : « Le prince de Ligne gagne et séduit tout le monde, les reines de salon, les reines de théâtre, et les reines d'empire. La mode l'adopte, on le reconnaît pour un magicien irrésistible.

» Aujourd'hui son portrait donne difficilement une idée de ces triomphes : la lèvre inférieure, avancée et ironique, inquiète plus qu'elle ne charme. Mais l'on disait merveille de son regard. J'ai lu quelque part qu'il avait dans les yeux quelque chose de fin, d'admirable, d'incisif et de loyal tout ensemble qui fascinait. La sérénité habituelle de sa physionomie lui conciliait au premier abord le salon où il entrait. Il savait accepter tous les sujets de conversation et les tourner bientôt à la gaieté ; alors il se permettait mille caprices d'esprit, mille traits, mille folies, et, s'il faut en croire Mme de Stael, mille *bêtises*, après lesquelles il joignait les mains d'une certaine façon pleine de candeur et de malice. [1] »

A ceux qui voudraient étudier de plus près la vie du prince de Ligne, nous recommanderons par-

[1] *Constitutionnel*, de Paris, du 28 février 1860.

ticulièrement l'ouvrage de M. N. Peetermans intitulé : *le prince de Ligne ou un écrivain grand seigneur, à la fin du* XVIIIe *siècle.*

C'est l'œuvre savante, consciencieuse et pleine de sagacité d'un critique modeste et d'un écrivain de goût.

On peut dire que M. N. Peetermans a reconstitué véritablement une des figures historiques et littéraires les plus originales du XVIIIe siècle, un des hommes les plus célèbres de notre Belgique.

ALBERT LACROIX.

20 mars 1860.

MÉMOIRES

L'année de ma naissance me paraît incertaine. Baptisé sans cérémonie par l'aumônier du régiment de mon père, j'ai perdu un procès qui dépendait de mon extrait baptistaire, qu'on n'a pas trouvé ; ce que je sais, c'est que je suis né avant l'année 1740, et qu'à peine j'eus entendu parler du prince Eugène, mort il n'y avait pas longtemps, que je voulais, disais-je tout petit que j'étais, le remplacer. Ce fut là la première pensée que je me rappelle ; la seconde, qu'on faisait la guerre dans ce temps-là, et qu'elle me montait la tête. Je me souviens qu'on parlait devant moi de la bataille de Dettingen, où Ligne-Infanterie et Ligne-Dragons avaient fait des merveilles.

Un homme de ma chancellerie, mon secrétaire allemand nommé Seygeb, dit (et moi aussi à la vérité) qu'il a lu sur un vieux parchemin que nous descendons d'un roi de Bohême ; il dit aussi qu'il a lu sur une tombe, je ne sais où, que nous descendons de Charlemagne par un certain Thierri d'Enfer ; il dit

encore que les généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine, et que d'autres prétendent que nous sommes une branche de celle de Baden. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de tout cela, car mon père était diablement fier. Et puis ce qui me ferait croire qu'il y a du Charlemagne ou du Vitikind dans notre sang, c'est que nous avons la Toison depuis quatre siècles et que nous sommes princes d'Empire depuis deux.

Nous avons toujours été braves de père en fils, même les bâtards, qui avaient rang de gentilhommes, et se faisaient gloire de s'appeler ainsi. J'ai vu une tombe avec cette inscription : *Bâtard de Ligne, tué en Afrique*. Beaucoup de mes ancêtres ont été tués à la guerre. Mon bisaïeul, qui avait assez de mérite, fut emprisonné à cause de cela en Espagne, où il était président de guerre au conseil de Castille, vice-roi de Sicile, gouverneur général du Milanez, etc., souvent battant et quelquefois battu, et pris après avoir fait des merveilles. Ma bisaïeule, princesse de Nassau, belle-fille de la Lorraine nièce de Henri III, et mon grand-père sont morts subitement à la chasse, à Baudour (1), dans les bois, en attendant un sanglier à leur poste.

Mon père ne m'aimait pas, je ne sais pourquoi; car nous ne nous connaissions point. Ce n'était pas alors la mode d'être bon père ni bon mari. Ma mère

(1) Le château de Baudour est une maison de chasse à peu de distance de Belœil. Il a été détruit en partie; il n'en reste plus qu'une aile.

avait grand'peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin, et elle mourut de même quelques semaines après, tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité..... Je recevais souvent de lui quelques marques d'attention en injures et pronostics que je serais un sujet détestable. Sa mort, que je raconterai plus tard, cependant fit sur moi un grand effet. Il m'avait chassé de chez lui; il demeurait à la campagne; je revenais de la guerre, et ne le vis que deux ou trois fois entre ces deux événements. Mais alors on ne se rappelle que les bonnes et grandes choses. Il avait une grande élévation et était aussi fier en dedans qu'en dehors. Il se croyait un Louis XIV, et il en était presque un en jardins et en magnificence, qu'il remplaçait quelquefois par de petites avarices comiques. Ainsi, lui qui dépensait des millions pour créer Belœil et des millions dans Belœil où il donnait quelquefois des fêtes superbes et tenait l'état d'un roi, grondait ses gens quand ils présentaient un verre de vin au curé ou au capucin qui venait prêcher le carême. Il disait tout haut: La bière suffit pour ces gens-là. C'était bizarrerie, car il avait réellement de la noblesse dans ses manières et dans ses actions. Il avait été d'une bravoure distinguée dans la guerre de succession et à la bataille et au siége de Belgrade. Colonel très jeune, obligé à capituler dans la citadelle d'Anvers, il dit au commandant: « Au moins l'ennemi n'aura pas mes drapeaux; » il les emporta sur ses épaules, et puis les cacha dans ses fourgons.

Le prince Ferdinand, mon oncle, était maréchal comme lui et s'était distingué aussi à Ramillies, Audenarde, Malplaquet, etc.; mais il était dévot et minutieux. Il avait quelques bonnes qualités; par exemple, il ne contribua pas peu à nourrir mon goût pour la guerre. Il m'en parlait souvent et m'envoyait sans cesse à ses dragons, ou faisait venir chez moi ceux qui avaient pris quelques étendards ou qui s'étaient le plus distingués. Je dis le plus, car c'est encore aujourd'hui et c'était déjà alors un régiment de héros. Il m'avait si bien inspiré sa haine pour les Français que j'ai été bien longtemps à les abhorrer. C'était un pauvre Amilcar, et je fus un pauvre Annibal. Le duc de Croy est le premier militaire de cette nation qui vint chez nous après la prise de Bruxelles: je ne le vis pas de sang-froid.

J'ai eu un autre oncle sans le savoir. Il était l'aîné de mon père, beau comme le jour, brave comme César, amoureux comme un chat. Apparemment qu'il fut fidèle comme un chien, car il voulut épouser la demoiselle de ses pensées. C'était une créature charmante, de condition même, un peu, à ce que je crois, mais point assez pour que nos parents l'approuvassent. On le contrarie, il se fâche, il quitte le service où il s'était distingué. On se fâche, il quitte le monde. On le désapprouve encore plus, il s'enferme dans un couvent. On est furieux, il remet tous ses biens à mon père et ne se réserve que le troisième étage du petit hôtel de Ligne, un aumônier, un valet de chambre, et pour meuble une chaise et

un crucifix. Le grand hôtel de Ligne ayant essuyé plusieurs bombes pendant le siége de Bruxelles (1746), mon père, tout maréchal qu'il était, enfermé et surpris dans la ville, fit aller toute sa famille et ses gens dans le petit hôtel, parce qu'il était un peu moins exposé. Trois boulets y entrèrent cependant par la porte, un jour que j'étais à la fenêtre au dessus. J'avais sept ou huit ans : je ne sais ce qui me poussait toujours à grimper au corridor où logeait mon oncle l'inconnu. On m'arrêtait : j'allais jouer ailleurs et je n'y pensais plus. Six ou sept ans après je dis en me réveillant à M. de la Porte, mon gouverneur, que j'avais rêvé que mon oncle était mort. Je ne connaissais que celui qui s'appelait le prince Ferdinand, et je lui dis : Le prince Ferdinand est mort aujourd'hui à cinq heures du matin. J'appris, deux jours après, l'existence et la mort du solitaire : et je vous assure qu'il n'y a rien de plus vrai dans le monde.

*

Mon père dit un jour à ma sœur : Mon fils sera tué à la guerre, car vous avez un visage d'héritière. Je ne l'ai presque point vue, ni mon autre sœur non plus, guère moins laide, prévôte du chapitre d'Essen, toute bonne, à ce qu'on dit.

*

Mon père aimait tout au moins la princesse C***.

Les vers que l'abbé faisait pour elle, où il y avait des allégories que mon père ne comprenait pas, le rendaient jaloux... Il le renvoya. En attendant qu'on trouvât un autre précepteur, qu'on devine ceux entre les mains de qui on confia mes neuf ou dix ans? les pages de mon père. C'étaient deux barons de Hayden, qui sont morts officiers d'état-major. Sachant bien qu'ils ne pouvaient m'apprendre que l'exercice, car ils étaient déjà au régiment, ils venaient de Mons pour cela seulement.

L'abbé Verdier fut remplacé enfin par un autre abbé, le seul de mes précepteurs qui croyait en Dieu. C'était un vrai curé de campagne. Il disait son bréviaire, dessinait, allait tirer ou prendre des cailles, me faisait porter sa poudre et son plomb et ramasser son gibier. Je le disputais à son petit épagneul; cela me rendait leste; je grandissais. On trouva que mon abbé ne m'apprenait rien qu'à apporter, on le renvoya chez lui.

*

On accusa M. Dutertre, auprès de mon père, de vouloir faire des gens de lettres et des églogues dans le village, où il trouvait quelques bergères à son gré. Me voici de nouveau dans d'autres mains. Un chevalier des Essarts, gentilhomme bien borné, brave officier revenant de la guerre de Bohême et de Bavière, qu'il racontait toujours, se chargea de me donner une éducation dont il avait besoin lui-même.

Cela me remit dans mon ardeur militaire. Le siége de Prague, la sortie, l'escalade, me tournaient la tête. A peine savait-il qu'il y avait eu un Alexandre et un César; mais je dévorai Quinte-Curce et les Commentaires, que je trouvai dans une vieille bibliothèque du château de Baudour, et je croyais devenir ce qu'ils étaient. Il n'avait qu'un seul livre, les fables de Phèdre; il me les faisait apprendre par cœur et allait se promener à cheval. Une fois qu'il voulut me rosser pour n'avoir pas assez de mémoire, je lui sautai à la figure; j'allai chercher ma petite épée pour me battre avec lui. On me sépara de ce pauvre mentor, ignorant et colère. C'est, après mon second abbé, celui dont j'ai fait le moins de cas...

Les jésuites et la cavalerie ayant si mal répondu aux intentions de mon père, pour faire de moi un petit prodige, il se jeta dans un parti tout opposé. Un successeur des Arnauld, des Pascal, aussi éclairé, aussi enthousiaste, aussi éloquent, aussi sublime que la meilleure compagnie de Port-Royal, fut choisi pour mettre la dernière main à mon éducation; la dernière, disait-on, mais que de mains s'en mêlèrent encore! Il se nommait M. Renault de la Roche-Valain, était grand disputeur, profond théologien, et appelait le prédicateur du village un *corbeau croassant dans l'Église de Dieu*. Celui-ci avait beaucoup de crédit sur l'esprit de mon oncle, petit maréchal fort borné; celui-là fut accusé d'être janséniste. Je vois encore deux ânes, chargés de Saint-Augustin, de quelques autres pères de l'Église et de la Bible, arri-

ver avec le gardien du couvent pour confondre mon gouverneur. Il eut raison : il n'en fallut pas davantage pour qu'il eût tort. La cabale monacale me priva d'un homme rempli de lumières. J'avais été moliniste, sans le savoir, avec mes deux jésuites, qui m'avaient entretenu de madame Guyon, de Fénelon et du quiétisme. J'étais devenu janséniste de même avec mon ex-oratorien, qui ne me parlait que de Bossuet et me donnait à lire le catéchisme de Montpellier, l'Ancien Testament de Mézanguy, l'*Histoire des Variations*, etc. Les premiers m'avaient rendu savant sur Molina et Molinos; l'abbé dont j'ai parlé, le seul qui crût en Dieu, m'avait donné à lire Marie d'Agréda et Marie Alacoque; et, avec toute mon érudition ecclésiastique, je ne savais pas un mot de la religion. On s'en aperçut parce que j'avais quatorze ans et qu'on parla de me faire faire ma première communion. J'allai apprendre tout, depuis la création jusqu'aux mystères, chez le curé du village. Il me dit qu'il n'y comprenait rien non plus que moi. Je crus au christianisme, dont on ne m'avait jamais parlé, et je fus dévot pendant quinze jours.

Mon père, craignant que toutes ces controverses ne m'eussent gâté l'esprit, eut encore recours à l'armée française pour former mes mœurs et ma religion. Il se ressouvint que le chevalier des Essarts avait été déiste, et moi aussi par conséquent avec lui. Il demanda à un chevalier de Saint-Maurice, qui était capitaine des houzars de la Morlière, s'il était déiste aussi; celui-ci lui assura que non. Il le prit

pour mon gouverneur. Le chevalier ne mentait pas, car il était athée, et nous voilà athées ou plutôt ne pensant à rien de tout cela.

*

Me voilà encore sans gouverneur. Les occupations de tous ceux que j'avais eus auprès de moi ne m'avaient fixé à aucune. Celle de l'histoire était pour moi un objet continuel de travail. J'étais fou d'héroïsme : Charles XII et Condé m'empêchaient de dormir; il me semblait que je devais l'emporter sur eux; je pâmais sur Polybe, je commentais les commentaires de Folard. On parlait de guerre; j'avais fait promettre à un M. de Chaponais, capitaine dans Royal-Vaisseaux, de m'engager dans sa compagnie. Je serais déserté de chez mon père, et, sous un nom inconnu, je me faisais déjà un bonheur inexprimable de n'être reconnu qu'après les faits les plus éclatants. Au lieu de ce beau projet, un gouverneur beaucoup plus sage que les autres, malheureusement, qui ne donnait aucune prise sur lui, arriva pour me morigéner. Il seconda mon goût pour l'étude; il la partagea de manière à la faire fructifier, et me donna, pour délassement, celle de mes auteurs militaires, parmi lesquels je commençai à prendre la place, quoique très mince, que j'occupe encore. M. de la Porte (c'est le nom de ce gouverneur) fut le troisième ex-jésuite que j'eus auprès de moi; il m'apporta du collége Louis le Grand toute cette fleur

d'humanités, de littérature et d'urbanité qui fait le charme de ma vie; et, formant mon âme en même temps que mon esprit, il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance, que je crois que, si je valais quelque chose, c'est à lui que je le devrais.

Du reste, quels qu'aient été mes gouverneurs, on ne put jamais m'apprendre que ce que j'aimais, et l'on découvrit l'impossibilité de m'enseigner la chimie, les mathématiques (excepté ce qui suffit pour les fortifications), l'astronomie et même l'arithmétique. C'est à ce point que je n'ai jamais pu apprendre un jeu de cartes, ni d'échecs, ni de trictrac.

*

Dans les cinq ou six mois d'été que je passais à Belœil, j'appris singulièrement la chasse et l'économie, celle de mon père, qui, ne voulant pas que je tirasse ma poudre aux moineaux, l'engagea à me la faire acheter ainsi que mon plomb, et à me payer quatre sous chaque pièce de petit gibier que je rapportais à la maison, un petit écu pour un renard ou un chevreuil, un gros écu pour un sanglier ou un loup. Je n'ai pas eu d'autre argent que celui que je gagnais ainsi jusqu'au jour de mon mariage.

*

Mon père, qui partageait sa loge avec la princesse de Horne, qui venait de se marier, et qui était aussi

belle qu'aimable, craignant que j'en devinsse amoureux, ne voulut plus que j'y allasse. Mon gouverneur aimait la comédie. — Eh bien, lui dit mon père, vous irez sur les bancs du théâtre; il y en avait alors partout. J'y vis de plus près des actrices charmantes, et je ne perdis rien de ce qui était un peu instructif dans de jolis opéras à vaudeville... Un soir, je fais semblant d'être obligé de sortir; je m'arrête dans la coulisse; j'y trouve une danseuse, une demoiselle Grégoire, dont je croyais, étant déjà fat alors, que les beaux yeux se tournaient quelquefois vers moi : je lui fis ma déclaration, elle se mit à rire. D'abord interdit, ensuite confus, je me dis : Il faut pourtant que cette scène dans la coulisse me serve à quelque chose. — Le duel de M. de Turenne à neuf ans m'avait tourné la tête. — J'ai treize ans, disais-je, et je ne me suis pas encore battu. Un officier de trente ans au moins veut entrer par le théâtre pour s'asseoir sur un banc, je lui marche sur le pied : La peste! prince, vous êtes maladroit, me dit-il. — Non, monsieur, lui dis-je, je l'ai fait exprès, car vous m'avez regardé d'un air!... Il se mit à rire comme mademoiselle Grégoire, et voilà que, dans un quart d'heure, je suis deux fois ttarié comme un enfant.

*

Arrivés à Vienne, mon père me mène à la cour, et pendant qu'il est chez l'impératrice, l'empereur me fait entrer chez lui, me traite à merveille, et m'intro-

duit dans l'antichambre où mon père arrivait. Furieux facilement, il me gronda d'être où il ne pouvait pénétrer que des chambellans. — C'est précisément ce qu'il est, dit François Ier; j'ai voulu vous en faire la surprise.

On est plus ou moins bête à cet âge, et toujours important, ce qui en est une suite. Je ne faisais pas un dessin, je n'écrivais pas une lettre sans signer au bas : Charles de Ligne, chambellan. Enfin ma joie fut extrême. Homme de cour à quinze ans! Et puis, me disais-je, M. de la Porte (quoique je l'aimais beaucoup) ne peut pas être chambellan; je serai à la cour, aux églises, sans lui; quel plaisir! quel honneur!... Hélas, revenus à Belœil et à Baudour, ma chambellanerie ne m'empêcha pas d'être traité encore comme un enfant.

*

Mon père ne me parlait jamais. Il me fait monter en voiture, me mène à Vienne, et me marie. J'arrive dans une maison où il y avait quantité de jolies figures épousées ou à épouser. C'est ce que je ne savais pas. On me dit de me placer, à table, à côté de la plus jeune. J'appris par mes gens qu'il s'agissait de mariage pour moi; mais, quand je pensai, au sortir de table, à tout ce que j'avais vu, je ne savais si c'était ma belle-mère, une tante ou les jeunes petites personnes qui m'étaient destinées. Huit jours après, j'épousai : j'avais dit-huit ans et ma petite

femme en avait quinze. Nous ne nous étions rien dit. C'est ainsi que je fis ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie. Je la trouvai bouffonne pendant quelques semaines, et puis indifférente.

*

Mon gouverneur, M. de la Porte, me quitta le lendemain de mon mariage... Cela me fit une peine que je ne puis exprimer. Il s'en retourna avec mon père, qui le laissa en France avec une pension trop modique à mon gré. Je fis alors la première dette de ma vie : c'était 1,200 ducats pour acheter un petit terrain dans l'Agénois, sa patrie, où il mourut peu de temps après.

*

A la bénédiction du curé du village d'Autriche ou de Moravie, on avait dit les litanies. C'était l'usage d'y paraître en robe de chambre, et la mienne était, au milieu de l'été, de satin couleur de feu, avec des perroquets brodés en or, perchés sur une quantité de petits arbres brodés en vert. Quel fut mon étonnement lorsque mon père, avec un air de satisfaction et jouissant de la surprise, me fit passer les bras dans cette vieillerie avec laquelle je lui avais vu essuyer plus de cinquante accès de goutte! Mon père, en revanche, avait l'air du marié et ne portait que des habits brodés sur toutes les coutures. Il

m'avait fait faire, à la vérité, une pluie d'argent pour les fiançailles et une pluie d'or pour le jour du mariage.....

*

Je ne me souviens plus si ce fut par air ou par goût pour la chasse que j'y allai à six heures du matin après la première nuit de mes noces. Il est vrai que ma belle-mère nous était venue réveiller avant le jour, de peur, disait-elle, que de mauvaises gens ne nous jetassent un sort. Je m'aperçus bien que la famille dans laquelle j'étais entré n'était pas grande sorcière.....

*

Enchantée de son petit neveu peut-être, la princesse de Saxe-Weissenfels, tante de ma femme, me dit : Je payerai toute votre dépense à Dresde. Je prie toute la Saxe et la Pologne, à l'hôtel de Pologne, à dîner et à souper. Je coûte beaucoup à la bonne princesse, que je laisse charmée d'un couple de trente-deux ans, et je continue ma route pour les Pays-Bas.

*

Ma femme est une excellente femme, pleine de délicatesse, de sensibilité, de noblesse; elle n'est point

du tout personnelle. Sa mauvaise humeur passe vite en se fondant dans ses yeux baignés de larmes pour une bagatelle. Elle n'a aucun inconvénient, car elle a un excellent cœur.

Elle accorde à ses enfants tout ce qu'ils demandent et est même complaisante pour moi.

*

Si j'avais gagné des batailles, au lieu seulement de ne faire qu'y contribuer, je n'aurais jamais été plus content et si fier qu'à ma première garde et le jour que je partis pour ma première campagne (1756).

*

Mon père, qui ne s'était pas donné la peine de faire ma connaissance, ne faisait pas grand cas de moi, et je dépensais en un mois ce qu'il me donnait pour un an. Il avait prévu, que je ferais des dettes. Cela était aisé puisqu'il me laissait sans le sou. Trois juifs, Henzelkne, Schimelkne et un Lévi, dont la fille était belle comme le jour, eurent pitié de moi et me prêtèrent à six pour cent, au risque de tout perdre si j'étais tué. Je ne leur devais que 200,000 florins à la mort de mon père.

*

Pendant notre jeunesse, nos guerres et nos amours, n'ayant rien ni l'un ni l'autre, le prince Louis de

Wurtemberg me disait sans cesse : « Ah! mon ami, si mon frère meurt avant votre père, tout mon duché est à vous. »

*

J'ai voulu toujours faire mieux ou plus que ce que j'ai vu faire aux autres. J'ai bu, et j'y ai réussi, car on n'est jamais parvenu à m'enivrer. Mais au jeu, je me suis trouvé mal de cette espèce de petit amour-propre. Il est vrai qu'un soir, revenant de la chasse, tout fatigué et endormi, j'ai gagné trente mille ducats. Je ne pouvais me réveiller que lorsque quelque vieille femme qui pontait au trente-et-quarante, me tirait par le bras pour lui payer un écu de six francs qu'elle me trichait. Mais, jeté par ce succès dans les grandes aventures des jeux de hasard, je perdis bientôt le double de ce que j'avais gagné, et après avoir joué d'un coup 8,000 ducats et fini la la soirée en en perdant 7,000, j'ai quitté pour toujours le plus sot des plaisirs.

J'avais gagné quatre ou cinq cents ducats à un général Wrbra, à un comte Desoffi, à trois autres officiers la veille de la bataille de Breslau. J'en avais perdu mille contre Rodeni, Tomassoli, Gabloffen; Blankenstein, qui vit encore. Je demande le lendemain comment se portent ces messieurs. Ceux qui me devaient avaient été tués, les autres se portaient fort bien.

*

Je n'ai jamais été ivre qu'au théâtre, un jour que je jouais Hortensius. Après avoir fait attendre toute la ville, je parus enfin, moitié riant, moitié dormant, appuyé quelquefois contre une coulisse. Comme on ne connaît pas beaucoup à Vienne le spectacle français et cette pièce de *la Surprise de l'amour*, on crut que c'était de mon rôle, et l'on me fit compliment d'avoir joué si naturellement. C'était la surprise du vin plutôt que celle de l'amour.

Je fus un peu gris encore une fois cependant à Carlsbad, en buvant douze bouteilles de vin avec mylord Riversdale, pour noyer mon chagrin de ce qu'un mari fit partir, le jour de mon arrivée, sa femme, dont j'étais amoureux. On dit que j'ai parlé latin et ri toute la journée.

*

Le prince Charles de Lorraine, était si bon que cela paraissait dans ses colères, si par hasard il en avait; par exemple, à la chasse, où il faisait l'important en vieux piqueur, se fâchant un jour contre tout plein de spectateurs qui dérangeaient la chasse à force de courir dans toutes les allées de la forêt de Belœil, il leur cria : Allez à tous les diables... messieurs, s'il vous plaît, ajouta-t-il en leur ôtant son chapeau.

*

Une fois, c'était à une mascarade de l'Olympe, où

le prince Charles de Lorraine me donna le rôle de Mars. On crut que cela m'irait bien, quoique je fusse bien jeune encore. Mais cette dernière raison était la véritable, parce qu'il était amoureux de ma Vénus et qu'il ne me craignait pas. Je représentai le personnage d'Apollon une autre fois; sans être celui du Belvédère, j'y étais plus à ma place. Ces deux superbes habits m'allaient à merveille, à ce qu'on dit. J'avais trop peu d'adresse, de hardiesse; trop de délicatesse, de tendresse, de sagesse pour profiter alors des avantages qui, malheureusement, ne reviennent plus; les fatigues des guerres et des plaisirs les diminuent d'une étrange manière. On m'aimait sans que je m'en aperçusse, j'aimais sans qu'on le remarquât.

*

Madame de Cossel, si célèbre dans la Saxe galante, qui, pour avoir voulu tuer son auguste amant Auguste, avait été enfermée au vieux château de Stolpen, m'avait pris en amitié. Elle me racontait que, pouvant en sortir à la mort de son roi, c'est à dire au bout de vingt ans, elle y était restée plus de trente ans après, puisqu'elle ne connaissait plus personne et qu'elle y mourrait bientôt. Elle me dit qu'ayant eu le temps d'étudier toutes les religions, elle avait pris la juive, et m'exhorta à en faire autant. Elle me donna même pour cela sa Bible avec ses notes en gros crayon rouge, la dernière fois que je

la vis, en m'annonçant ce présent de manière à me faire croire que c'était le plus gros de ses diamants qu'elle allait me chercher.....

..... Elle me raconta l'arrivée de Charles XII à Dresde, si connue dans l'histoire... Auguste et elle étaient entrés dans son arsenal où il faisait ses tours de force et de poignet, où résidait sa vigueur. On frappe à la porte; Auguste dit : Entrez, et Charles l'embrasse et lui dit : Bonjour, mon frère. Madame de Cossel s'approcha du roi pour lui conseiller de faire arrêter ce frère visiteur. Charles s'en aperçut peut-être, ou d'ailleurs, n'aimant pas les femmes, il fit une mine qui engagea Auguste à faire signe à madame de Cossel de se retirer. Elle le fit en lâchant un regard furieux au roi de Suède, désolée de ce que le roi de Pologne ne tirerait aucun parti de cette entrevue qui étonna toute l'Europe. Elle me raconta cent choses intéressantes, me recommanda de ne point boire ni jouer, et de quitter les grandes aventures de cour et d'armée, où l'on ne pouvait jamais être longtemps heureux, dès que j'aurais la somme de gloire qu'elle me prédisait. Ensuite, avec le plus grand sang-froid et cependant beaucoup d'intérêt, elle me dit : — C'est aujourd'hui vendredi, il est près de sept heures, mon sabbat va commencer. Vous partez dans quelques jours, je ne vous verrai plus. Dans trois ans, vous perdrez la meilleure de vos amies, qui vous dit en ce moment adieu pour toujours. — Je m'attendris, elle m'embrassa, je partis. Elle ne me tint que trop parole, et m'écrivit

une lettre quelque temps après, peu lisible encore, moins intelligible, où elle renfermait des sens mystiques ou magiques que le diable seul aurait pu débrouiller, et je ne la revis plus.

*

J'arrivai trop tard un jour, à dîner, chez le roi de Pologne. Je lui en expliquai la raison : c'est, sire, lui dis-je, une de vos plus belles sujettes qui en est la cause. Son secret sera bien gardé, car il m'est impossible de me ressouvenir de son nom, qui est de cinq ou six syllabes diaboliques à prononcer.

*

J'ai été si indiscret, si imprudent, si fat même quelquefois, lorsque j'étais jeune, et encore jusqu'à présent, aimant tant à me faire rire, sans cependant être méchant ni dangereux, que je ne conçois pas comment je n'ai pas eu vingt affaires. J'en ai été bien près au moins autant de fois, mais toujours par des gens qui finissaient par me faire des excuses, ou par dire ce qu'on dit ordinairement quand on n'a pas envie de se battre : N'est-ce pas, monsieur, que vous n'avez pas une envie directe de m'offenser?

Une seule fois je provoquai Jean Palfy pour me venger d'une médisance qu'il avait fait circuler sur mon compte. Il était général et je n'étais encore que colonel. Ce Jean Palfy avait l'air d'un très grand sei-

gneur, était beau et brave..... Joseph Colloredo, qui était présent, désolé de me voir une aventure qui pouvait avoir de grandes suites, écrivit au maréchal de Lacy : « J'ai l'honneur de donner part à votre excellence que l'étourderie de Ligne vient de *lui* procurer une affaire. » Le maréchal entend que ce *lui* le regarde et passe une très mauvaise nuit, croyant que je lui avais fait, par étourderie, quelque tracasserie dans sa société. Il répondit à Colloredo de venir lui dire ce que c'était. Rassuré sur son compte, il veut l'être sur le mien, et se rend chez Jean Palfy pour voir s'il n'y avait pas moyen d'arrêter son courroux. Il y serait peut-être parvenu, mais j'arrive avec mon témoin, le prince de Nassau-Usingen; je crois que M. de Lacy est là par hasard; j'attends, je trouve mon homme botté et éperonné, et portant des gants comme Crispin. Diable! me dis-je à moi-même, est-il donc sûr de m'expédier, et a-t-il un cheval tout prêt pour se sauver? Après un moment de silence, M. de Lacy lui dit : — Au reste, monsieur le comte, si c'est votre dernier mot, je vais pousser le verrou. Commencez. — Je le regarde étonné de voir un témoin comme celui-là, qui, par amitié pour moi, risquait, étant déjà Feld-zeugmeister, de se perdre à la cour si l'affaire éclatait. Je ris et mets l'épée à la main; je casse celle de M. de Palfy en je ne sais combien de morceaux, car je poussais comme un diable et le tenais serré contre la muraille. Il parait de même et sabrait quelquefois, ce qui, de peur d'être marqué au

visage, me mis si fort en colère que je ne voyais pas son désarmement et sa petite égratignure; et je l'aurais cloué à son mur sans la canne du maréchal qui fit baisser mon épée. — J'en prendrai une autre pour recommencer, dit Palfy. — Et moi, dit le maréchal, je me servirai de la mienne pour vous en empêcher. Allons, monsieur, dépêchons. — Je m'y opposai; le maréchal ne demandait pas mieux que de devenir belligérant au lieu d'auxiliaire. Mais, voyant que j'exigeais la préférence pour continuer, il voulut que nous finissions.

*

Ce bon souverain (François Ier) aimait les fêtes sans apprêt, les femmes et les jeunes gens. Il m'habilla un jour en dame de cour, et voulut faire croire à un épouseur que c'était celle qu'il avait demandée en mariage. Je fis mille folies, j'embrassai tout le monde. Il voulut m'enlever, et, comme il était grand maître de cuisine, il marcha à la tête de cinquante marmitons, qui imitaient sur leurs casseroles une musique, et prit en flanc, sur le chemin d'Etzendorff, où nous allions souper, la troupe ou le groupe qui m'entourait. Le grand écuyer, en corps de réserve avec cinquante palefreniers, tomba à grands coups de fouet sur la cuisine. On me défendit, et tout finit par substituer à ma place, après tous ces simulacres de combat, sa véritable fiancée, qui arriva très décemment avec sa *Fraeul*, *Hoffmeisterin*, pour

demander tout ce que cela voulait dire, et gronder son amant de ce qu'il avait pu la croire dévergondée comme moi.

*

Dans le temps que je partageais les bonnes grâces de la plus jolie femme du monde et la plus grande dame de Vienne avec l'empereur de ce temps là, le bon, l'excellent, le sûr, l'aimable, le beau même, le propre, le gai, l'honnête François Ier, l'impératrice allait quelquefois au spectacle, et alors l'empereur n'osait quitter sa loge. Un soir qu'il la vit apparemment bien occupée, il se glissa dans celle où j'allais toujours ces jours là. Son amie et moi nous fûmes un peu alarmés de son apparition; mais nous savions qu'il nous aimait tous les deux. Il me demanda quelle était la petite pièce : c'était *Crispin rival de son maître*. Je ne sus comment faire pour le lui dire. Il insista. Je le lui dis, moitié embarrassé et moitié mourant de rire, en balbutiant ce qui faisait notre position à tous les deux, et je me sauvai au plus vite, laissant à cette jolie et charmante femme le soin de trouver dans sa brillante imagination une explication naturelle de notre embarras et de ma brusque sortie.

*

J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, mais jamais un soldat. J'aime bien mieux

attendre moi-même les troupes que d'arriver trop tard. Un jour que, pour courir après une femme que j'aimais et que j'arrêtai trop longtemps sur les escaliers de la cour, l'impératrice Marie-Thérèse m'attendit plus d'une heure inutilement, elle se fâcha, et me fit dire de venir tous les jours dans son antichambre m'annoncer au chambellan de service qui ne me ferait entrer que lorsqu'elle m'aurait prouvé que c'était moi qui étais fait pour attendre. Je prenais du papier, de l'encre : j'écrivais dans son antichambre tous les matins, pour ne pas perdre mon temps, jusqu'à ce que le chambellan me dît de revenir un autre jour. Enfin, au bout de deux semaines de cette pénitence publique, et lorsque je croyais avoir la tête lavée, l'impératrice me fit la meilleure mine du monde, et me dit : « Savez-vous que je vous ai fait colonel pendant notre petite brouillerie? J'entends mal mes intérêts. Vous m'avez fait tuer une compagnie dans la campagne de 1757 : vous allez, à celle-ci, me faire tuer un régiment. Ménagez-vous pour mon service et pour ma personne. »

M. Neny me dit un jour que l'impératrice lui avait fait des plaintes de ce que je n'allais pas à la messe : je le priai de lui représenter que, si mes parents, moins heureux que les siens, ne leur avaient pas toujours été si fidèles (1), depuis deux cents ans

(1) La maison de Ligne ne voulut point, lors de la révolution religieuse des Pays-Bas au seizième siècle, abandonner la cause du catholicisme et de la dynastie autrichienne.

nous serions dispensés d'y aller. Ce n'était pas de quoi la satisfaire. Aussi, le premier jour que j'allai chez elle pour lui faire je ne sais plus quelle recommandation, elle me reprocha mon peu de religion. Je ne pus m'empêcher de lui dire que le peu que j'en avais était bien tourné, puisqu'on ne pouvait pas me reprocher d'être hypocrite, et que j'étais meilleur chrétien que ceux qui lui disaient que je ne l'étais pas. J'avais le grand jour devant moi et il me faisait mal aux yeux. L'impératrice crut que je pleurais : je n'eus pas la bonne foi de l'en dissuader. Elle me dit : — Vous avez bon cœur, et j'espère encore votre conversion. Restez dans mon cabinet : je ne veux pas qu'on vous voie sortir de chez moi avec l'air malheureux. — Cette fois, je manquai de pleurer de reconnaissance ; et cependant je me mis à rire en sortant et à raconter tout ce qui s'était passé. L'impératrice le sut et me le pardonna encore, ainsi que cent autres étourderies dans tous les genres.

Du reste, j'ai toujours tout fait de tout mon cœur. Obligé de communier avec l'impératrice Marie-Thérèse, je n'avais pas encore trouvé, à dix heures du soir, un confesseur qui sût le français, car je ne voulais pas avouer mes péchés dans un allemand trop grossier : on me nomme le père Aubri ou Aubré dans la maison où je soupais, l'on m'indique la sienne, et j'y cours à onze heures ; j'éveille tout le monde ; je me trompe d'escalier ; je parais dans l'antichambre d'une jolie femme ; on me prend pour un

amant; on me chasse: j'ouvre une porte, elle se ferme après moi; je me trouve dans un grenier; on entend du bruit; on monte; on me prend pour un voleur; je me sauve, ou plutôt je me damne de toutes ces méprises; enfin je trouve l'escalier de mon révérend père, et, bien résolu à faire tout de très bonne foi, je lui dis : Monsieur, vous avez été jésuite; vous êtes indulgent sans doute. Ne vous levez pas; me voici à vos genoux. — Je commence ma prière et puis ma confession. Il me prend pour un mystificateur : et, effrayé de mon insolence impie ou de la multiplicité de mes petits crimes, il me met à la porte.

*

Lorsque je fus envoyé à Versailles porter la nouvelle de la victoire et de la prise de 17,000 Prussiens à Marxen, le roi me fit vingt questions saugrenues et aux autres aussi : comme, au curé de Saint-Germain, s'il y avait eu beaucoup de morts pendant l'hiver : — Mauvaise année, — répéta-t-il dix fois en portant cette phrase à tous ceux qui étaient à son lever. Il demanda à notre ambassadeur Stahrenberg, le temps qu'il faisait à Vienne et s'il y avait beaucoup de vieillards, et au nonce comment étaient vêtus les pages du pape. Quel fut mon étonnement, lorsqu'après la ronde de révérence qu'on me fit faire chez tous les individus de la famille royale, on me con-

duisit chez une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première, qui était une vieille mal élevée. Madame de Pompadour (c'était elle) me dit cent balivernes politico-ministérielles et politico-militaires; elle me fit deux ou trois plans de campagne et puis me dit avec emphase : — Vous voyez, monsieur, ce que nous faisons pour vous : n'en êtes-vous pas satisfait?—Je vous jure, madame, lui dis-je, que je n'en sais rien. — Elle ajouta : — Nous vendons notre vaisselle pour soutenir votre guerre. — Et puis ne s'avisa-t-elle pas de me dire : — Je suis mécontente de vos femmes de Prague. — Et moi aussi, lui répondis-je, je l'ai été très souvent. —Elles sont mal élevées, reprit-elle. Comment ne font-elles pas mieux leur cour aux sœurs de madame la dauphine? — Il n'y avait rien à répondre à une pareille bêtise, et je me retirai.

Le roi me donna une bague superbe que je mis en gage le même jour, tant je me moquais de tout dans ce temps-là, et me pressais de vivre, voyant que la guerre était vive et ayant peur de ne pas avoir assez de plaisir avant de mourir. Je vendis, en arrivant à Vienne, à l'impératrice une tabatière que le roi m'avait également donnée. Il y avait son portrait entouré de diamants. Je les lui abandonnai avec la boîte; mais je conservai le portrait. Elle en eut de l'humeur, et je lui en donnai davantage en lui faisant dire (car la négociation dura plus d'un an) que j'étais d'autant plus décidé à le garder que c'était le gage de la dernière victoire que ses armées

avaient remportée. Nous venions d'être battus à Torgau. (1760.)

*

J'étais ivre de plaisirs, de fêtes, de surprises, d'enchantement... Qu'on s'imagine ce que j'éprouvai lorsque je quittai ce lieu de féerie pour voir mon père à Baudour. Je le trouvai dans une grande salle mal éclairée, pendant l'hiver, avec la goutte et deux merles pour rôti! Il me dit qu'autrefois, lorsqu'il était à Paris, il allait toujours au balcon de l'Opéra, que c'était plus noble : — Et moi aussi, lui dis-je, à côté de l'ambassadeur de Naples. — C'est fort bien, me répondit-il, je connais la place. — Au lieu de cela, il n'est sorte d'extravagances que je n'allasse faire avec Létorières et autres jeunes gens de mon âge, aux trois spectacles où l'on se donnait soi-même en spectacle, car il y avait encore des bancs sur le théâtre.

Jeune, extravagant, magnifique, ayant toutes les fantaisies possibles, j'avais fait tout plein de lettres de change à Paris, ne sachant pas ce que c'était, et voulant seulement avoir de l'argent. Elles arrivèrent presque en même temps que moi chez mon père, que je quittai bien vite pour m'en retourner à l'armée. D'ailleurs je n'avais pas le temps de m'arrêter chez lui. Il me reçut fort mal, à son ordinaire, et me demanda si je n'avais pas été bien étonné de sa magnificence de m'avoir envoyé 50 louis. — Certai-

nement, lui dis-je, j'en ai eu assez même pour payer la poste jusqu'ici.—Il est vrai que je n'y avais ajouté que 3,000 ou 4,000 louis que j'avais dépensés à toutes les folies possibles. Je cachai tant que je pus mes deux coureurs roses galonnés sur toutes les coutures, mes houzards et mes nègres; mais mon père tous les jours en rencontrait un sur son chemin.

*

Malgré le changement prodigieux qu'elle apporta dans ma situation, la mort de mon père me frappa infiniment. Ce qui fit sur moi le plus d'effet et me coûta des larmes, ce fut lorsqu'un jour il me chargea d'une affaire, et me parla, presque pour la première fois de sa vie, en me disant que cela me regardait plus que lui, puisque..... Ce *puisque* me fit fondre en larmes.

Quand je fus fait colonel de son régiment, je lui en donnai part. Voici ce qu'il me répondit : Il était déjà assez malheureux pour moi, monsieur, de vous avoir pour fils, sans avoir encore le malheur de vous avoir pour mon colonel. Je lui répondis dans une lettre respectueuse : Monseigneur, l'un et l'autre ne sont pas ma faute, et c'est à l'empereur que votre altesse doit s'en prendre pour le second malheur. Il avait exigé que je lui écrivisse ainsi que les autres colonels. Jamais il ne m'avait donné de bonnes paroles, ni écrit pour me dire qu'il était content de l'honneur que j'avais fait à son nom et à celui du

régiment. Il n'avait point pris part à ma petite vérole (1), et m'avait chassé de chez lui les deux fois que j'avais essayé de le voir, quelque temps avant le couronnement de Francfort (1764), où j'allai, ainsi qu'en Russie et en Italie jusqu'à sa mort.

Et cependant j'oubliai toutes ses rigueurs à ce moment où l'on ne se rappelle plus que les bonnes choses qu'on a vues ou dont on a entendu parler. Je me ressouvenais qu'il avait été brave à la guerre et avait l'air d'un grand seigneur à la cour, et que je l'aurais aimé tendrement s'il avait voulu. Marie-Thérèse elle-même s'amusait de la peur que j'avais de lui, et vint me dire un jour que je riais et faisais rire les dames de la cour : Le voilà!

*

On m'avait engagé pendant une de mes brouilleries avec la cour de Vienne à accepter en France un régiment allemand, la promesse d'un gouvernement, le cordon bleu et le grade de lieutenant-général. M. de Choiseul me dit : Je vous donnerai tout cela, mais vous ferez une sottise. Croyez-moi; restez chez vous, vous êtes plutôt ennuyé de votre cour que vous n'êtes piqué contre elle. Il avait raison, je m'y raccommodai et tout fut dit. Cela me rappelle une autre proposition du même genre. Il était impossible aussi

(1) Cette petite vérole lui avait été communiquée par le prince Auguste d'Aremberg (célèbre par l'amitié de Mirabeau), qui avait la fureur de l'embrasser pour voir si elle était contagieuse.

que j'acceptasse ce que le prince Henri m'avait fait promettre par le feu roi de Prusse, si son oncle venait à mourir. J'aurais été lieutenant-général aussi, gouverneur de Stettin, etc. Ces propositions avaient été faites aux deux cours à mon insu.

*

Il a toujours été à la mode de me bien traiter partout, et j'ai éprouvé des choses agréables de plusieurs pays. J'ai six ou sept patries : empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie, et presque Hongrie, car on est obligé d'y donner l'indigénat à ceux qui font la guerre aux Turcs, et je l'aurai à la première diète.

*

Un jour je fis le caporal d'ordonnance pendant la nuit. J'invitai tout le monde chez les généraux qui ne dînaient jamais chez eux. On les attendit ; on crut qu'ils allaient revenir. Il n'y eut que le maréchal Lacy, qui ne comptait avoir qu'une douzaine de personnes, qui en vit arriver soixante. Il s'imagina que c'était la faute de ses aides de camp qui avaient chacun mal à propos invité ses amis; ceux-là ne savaient point, disaient-ils, à quoi pensait le maréchal d'avoir prié tant de monde. Chacun était mal à son aise, mal nourri, mal servi et de mauvaise humeur, et les autres officiers quittèrent à quatre

heures la tente des généraux, en disant que c'étaient des vilains et des impertinents.

*

Faisons justice, dis-je à mes officiers de vingt ans comme moi, puisque tous les autres avaient été tués. Jetons les drapeaux où ils méritent d'être. On enlève la sentinelle; on en fait un colin-maillard devant le front du régiment, pour qu'il n'ait rien à se reprocher; et je lui donne cinq ducats pour sa peur. Les drapeaux vont où je l'ai dit. Qu'on juge du bruit que cela fait. Je vais chez le propriétaire de ce régiment comme si de rien n'était. C'était O'Kelli, qui m'aimait beaucoup. Je le trouve en larmes : — Ah! mon ami, dit-il, si vous saviez ce qui vient de m'arriver! Mais n'en parlez à personne, en grâce. Il vaut mieux assoupir l'affaire. — Oui, lui dis-je, assoupissez, et motus le plus que vous pourrez.

*

Encore une preuve de raison. M. de Lacy, pour savoir des nouvelles de l'ennemi, crie sans se flatter de réussir à une vedette housard prussien : Dix ducats si tu désertes! Le voilà au galop, en essuyant un coup de carabine de son voisin. Il nous arrive; il dit ce qu'il sait; Lacy le paye, ses nouvelles ne valaient pas cela. Mais qu'en faire ensuite? Le général me propose de le prendre à mon service; il

volait, il sabrait tout le monde ; il était si dangereux que quand je revenais la nuit à mon camp, j'étais obligé de le faire marcher devant moi et d'avoir la main sur un pistolet. Je n'ai jamais su renvoyer personne. Heureusement il tua un *marg...* (1), il déserta et j'en fus ainsi débarrassé.

*

Fabris, brave officier du grand état-major général et moi, nous avions parlé, quelques jours avant l'affaire d'Adelsbach, du poème *sur l'art de la guerre*. Il s'en souvint ce jour-là, et pendant un déluge d'eau et de feu, car il survint une grande averse au milieu de la pluie des balles et des boulets, il me répéta une citation que je lui avais faite de deux assez mauvais vers :

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations.

Je le payai tout de suite en même monnaie, étant à l'aile de mon régiment et de celui de Betschein, et les lui montrant :

Nous avons des Hongrois, nous avons des Wallons...

*

M. de Mérode, capitaine de mon régiment, au

(1) Mot illisible dans le manuscrit.

moment que la bataille de Hochkirch commençait, croyant que je n'avais pas de religion et voulant m'éprouver, me demanda s'il y a un Dieu, espérant me faire aller au diable, où je l'envoyai en lui répondant : Je n'en ai jamais douté. — Comme si l'on s'était donné le mot pour me damner, un autre officier que j'aimais beaucoup, qui m'avait peut-être entendu tenir des propos légers sur tout cela, et dont j'étais le Mahomet, à une autre affaire, me fit à peu près une semblable question. C'était pour savoir à quoi s'en tenir, et point par malice. Maudit respect humain ! et pour qui ? pour un sous-lieutenant de dix-huit ans. Je répondis faiblement sur ma croyance, et voici bien la contradiction de notre esprit. Il pleuvait des balles autour de moi, et je me mis à faire le signe de la croix de bien bonne foi, comme Henri IV à la tranchée de Montalban.

*

Pour donner une idée de ma pauvre tête sans arrêt, toujours occupée du moment présent auquel j'ai toujours tout sacrifié, je promis, un jour qu'étant à l'armée je voulus arriver de bonne heure dans un château où j'étais amoureux, dans le comté de Glatz, à mon postillon, de renoncer à une rente de huit ducats qu'il payait à mon père pour une maison, lorsque je serais maître de mes biens. Il creva presque mes chevaux pour cela ; mais j'arrivai à la minute que je lui avais prescrite pour pouvoir échan-

ger une parole avant qu'on se mît à table, et je tins ma promesse.

*

Il y eut dans le cours de cette aventure (1) une grille de parloir qui fut limée, un rendez-vous à un bal masqué à lieues de là; retour à ma garnison à franc-étrier en domino et bahutte à la vénitienne pour n'être pas reconnu, ce qui fit l'effet contraire, des soirées entières à attendre pour entrer dans le couvent, masqué en femme; des lettres, des jalousies de sa part, des désespoirs de la mienne; un rendez-vous pour me battre avec une espèce de rival, un petit prince J..... Un jour que j'avais une cape à l'anglaise pour entrer au couvent, tous les polissons du quartier me suivirent et huèrent ma mascarade; mais ce qui fut plus plaisant, c'est que le jour que j'attendis mon rival, il vint après deux heures accompagné de trois ou quatre de ses amis, me faire des excuses, des pardons, des amitiés, et me proposer un excellent souper que je n'aurais jamais eu sans cela.

Une autre fois je me rendais au jardin de Monteculli, à présent de Razumowsky. Je passe très vite devant une petite chapelle sans me douter que son petit saint y attirait une procession qui dans le moment déboucha d'une petite rue. Un dévot en

(1) La première aventure du Prince à Prague.



colère retient les chevaux de volée et les secoue à les renverser ; un autre se jette sur mon postillon ; un plus dévot le bat. Je lui crie : ***Fahrt zu zum Teufel*** (mots qui parurent dans la plainte et qui manquèrent me faire casser). Mon postillon fouette, on arrête les quatre chevaux ; les dévots colères tiennent presque les roues, pour me rouer de coups aussi peut-être. Je sors, et comme malheureusement je n'avais pas de canne, je disperse l'épée à la main toute la procession. Le prêtre était resté seul à son petit autel, mais je poursuivis mon chemin.

Deux jours après, le diable après moi : clergé, bourgeoisie, police, gens de loi, trente cahiers d'écritures. Le maréchal de Neipperg me fait venir : —Qu'avez-vous fait ? m'a-t-il dit. C'était bon du temps passé ! Charles VI même, le sévère, a ri de savoir les princes Eugène, de Commercy et de Vaudemont à la maison de police pour un tapage dans les rues. Mais une procession ! l'impératrice... vous êtes perdu. Allez trouver M. de Schrottenbach.—Je n'en ferai rien, lui dis-je. Si je le rencontre peut-être que je lui en parlerai. Bien obligé, monsieur le maréchal. Vos bontés habituelles et votre intérêt dans ce moment-ci vous assurent bien ma tendresse et ma reconnaissance. — Le procès empirait. Je craignais encore plus un sermon de l'impératrice que la cassation. Je trouve un gros chef de la police entrant dans sa loge qu'on me désigne. J'y entre aussi, je lui raconte l'insulte faite à ma livrée et à moi, le mal fait aux chevaux et au postillon, celui qu'on voulait

me faire. Son excellence me dit qu'on a eu raison, qu'on aurait très bien pu et peut-être dû tuer mon homme. J'entre en colère; son excellence me demande encore des détails. Je les lui donne : son excellence me dit qu'il ne sait pas si cela est vrai. J'entre en fureur, et je lui dis avec l'étourderie et la délicatesse de mon âge d'alors : Croyez dans l'instant ce que je vous dis, et je lui fais une mine à le jeter dans le parterre. — Son excellence fait semblant de me croire et l'affaire s'apaise.

*

Point de chevaux à la poste (1). Je m'ennuie, je m'en vais à un cabaret borgne, rendez-vous ordinaire des recruteurs prussiens, avec deux colonels que je menais à un camp de paix de Joseph II, Schorlemer et Clerfayt. Je me vois observé par un ou deux amateurs. Je n'en méritais plus que par ma taille de 5 pieds 10 pouces, car ma fraîcheur était passée. On me propose pour m'engager cinquante ducats. J'accepte à condition qu'on prenne les deux autres. Ils consentent pour Schorlemer qui était beau; ils ne veulent pas de Clerfayt qu'ils trouvent trop vilain, comme de raison. Je ris, on ne riait pas, on était prêt à m'emmener. Mon nom donné à la poste me sauve heureusement.

Autre exemple. A Liége, je me fais passer à l'au-

(1) Le Prince se trouvait à Augsbourg.

berge pour un cardinal envoyé par le pape pour admonester le prince-évêque sur l'irrégularité de ses mœurs. Il pensa en mourir de peur, et du scandale dont les papiers publics firent mention, et écrivit contre moi au prince Charles. C'était mal s'adresser; car il rit comme un fou de l'aventure, en m'en parlant.

D'humeur de ne pas avoir eu à la mort de mon père son régiment et sa Toison, j'écrivis à M. Neny, que l'impératrice appelait par plaisanterie mon ministre auprès d'elle : Né dans un pays où il n'y a pas d'esclaves, je saurai porter ailleurs mon petit mérite et ma fortune. Elle lut cette lettre et, furieuse de cette phrase, elle fit venir monsieur son fils, le maréchal Lacy, le prince Venzl Lichtenstein, mon oncle, pour tenir conseil de guerre sur mon compte. L'empereur (1) plus dur encore qu'il ne l'a été depuis et qui se faisait dur par système, proposa de me congédier au lieu de l'être : car, disait-il, c'est nous qui le serions si nous le prenions au mot. Prenons l'avance et renvoyons-le. Mon oncle, pour faire le Romain à mes dépens, proposa de m'enfermer dans une citadelle pour m'apprendre à mettre le marché à la main à mes souverains. — Et vous, monsieur le maréchal? dit l'impératrice. — Je serai plus sévère, répondit-il, que l'empereur et le prince; les deux châtiments ne sont pas assez forts pour son crime.

(1) Le prince désigne évidemment ici Joseph II, qui n'était encore qu'archiduc.

Ligne va arriver; il faut que Votre Majesté tourne la tête quand il lui baisera la main et ne lui dise pas un mot dans les trois mois qu'il compte rester à Vienne. C'est ce qu'elle fit avec tant d'affectation, que je crois l'avoir vue, une fois, au moment de rire elle-même. Je consentis à être employé, ce dont je ne me souciais pas trop pendant la paix; et lorsqu'au risque encore de lui faire tourner la tête ou les talons, je la remerciai d'avoir eu une brigade et une garnison, au lieu de la mine foudroyante ou d'un propos piquant ou piqué, si elle faisait tant que de me parler, elle me dit: C'est à moi à vous remercier de ce qu'après m'avoir voulu sacrifier votre vie pendant la guerre, vous voulez bien me sacrifier votre liberté pendant la paix.

*

Je me ressouviens que j'ai toujours été indifférent sur tout. Avec du soin, j'aurais eu à vingt ans le régiment de Ligne-dragons qui venait de gagner la bataille de Collins. J'y avais été; mon oncle venait de mourir. Je détestais déjà l'intrigue. Je crus que d'envoyer à Vienne, écrire à l'impératrice, en serait une. J'aurais été maréchal à trente ans.

La maîtresse de l'empereur François Ier m'échappait, et, en me retirant ses bonnes grâces, elle voulut pour me consoler me faire lever une garde wallonne à cheval. Je m'occupe de l'uniforme: rouge, velours jaune, broderie d'argent; chevaux, bonnets

et tournure à l'anglaise. Mes jeunes gens auraient été jolis comme des anges. Je crois la chose faite, je m'en vante. Je ne fais point de démarches; la princesse croit que j'en fais. Personne n'y pense. J'aurais encore été, par ce moyen-là, maréchal à trente ans. Je ne le suis pas à plus du double, et je m'en ris.

La bêtise n'allait bien qu'à un homme de génie comme La Fontaine. J'en ai eu souvent de nuisibles, par exemple dans le genre : *A qui la bourse?* dans *l'Étourdi*. Sur les premières lignes d'une lettre de la part de l'impératrice, où je lus qu'elle donnait à un autre général le gouvernement que je demandais, j'envoie chez lui pour le lui apprendre et lui en faire mon compliment. Dans l'instant il en fait ses remercîments à la cour et à moi. Je lis ensuite : N'en parlez à personne; cela vient de se changer à l'instant, je crois que vous l'avez. Les remercîments arrivent à Vienne le même jour qu'on allait expédier mon affaire, et pour me payer de ma précipitation obligeante et de mon indiscrétion, j'en suis privé.

*

Mon éloignement pour les affaires et toute espèce de calcul, et quelquefois la peur de faire de la peine, m'engageaient à donner aux uns pour me laisser voler par d'autres. Un jour j'ai compté quatorze perruquiers ou *domestiques* de mes *gens*. On les appelait commissionnaires. Ils étaient alertes pour que je

les prisse à mon service, ou plutôt me prendre au leur. Ils réussissaient; dès ce moment, ils en prenaient d'autres et ne me servaient pas mieux que ceux qu'ils avaient commencé par servir.

*

J'ai été puni par où j'ai péché toutes les fois que j'ai eu de la vanité, et c'est bien fait. Je me suis relâché de plus de cent mille écus dans un accommodement que je fis avec une espèce de petit parent de province, sur les prières, les visites, la grâce du duc de Bouillon, aussi son parent, mais qui le trouvait très joli. On parla de mon désintéressement pendant trois jours. Je crus que cela durerait, que tout Paris au moins dirait : Voilà celui qui n'a pas voulu ruiner ce petit jeune homme, en faisant vendre sa terre de Saint-Félix. On l'a bientôt oublié, et lui tout le premier. Les gens raisonnables qui l'avaient prévu m'ont donné tort, et puis, il n'a plus été question de rien.

*

Je ne sais pas trop pourquoi je ne profitai pas de l'amitié que madame Du Barry a eue pour moi avant d'avoir de l'amour. Par délicatesse, je refusai de m'adresser à elle pour gagner un procès intéressant, et je lui dis même un jour, à sa toilette, qu'elle me demandait devant le roi un mémoire, que je le don-

nerais à La Croix, son coiffeur, pour lui en faire des papillotes, que je croyais que c'était le seul moyen de lui mettre une affaire dans la tête. Elle en rit et le roi aussi, qui le répéta vingt fois de suite, car c'était un mannequin qui avait l'air de marcher par ressorts. Je portais guignon, je crois, à ce pauvre Louis XV, car je ne l'avais pas vu depuis que je lui avais été envoyé de notre armée. A cause des amis de mes amis, des Choiseul, dont pourtant je ne me souciais pas, je ne me remis à aller chez madame Du Barry que quelques mois avant la mort du roi.

Je ne m'en fis pas moins une affaire pour elle avec la première des intrigantes, madame de N—k—rck—, qui voulut épouser le roi; et comme elle s'était mise dans la dévotion pour cela, dans une explication avec elle, je lui écrivis: Vos grâces, madame, les grâces du roi et la grâce de Dieu vous donnent des droits à tout; cependant, etc.

A en croire les anecdotes qu'on a mises sur mon compte, je dis (peut-être que cela est vrai), le jour où je trouvai toute la cour de Louis XV sens dessus dessous, parce qu'on avait exilé la comtesse de Gramont pour avoir passé avant madame Du Barry en lui donnant un coup de vertugadin: Voilà ce que c'est que d'en avoir un et de n'avoir pas de *considération* (c'est ainsi qu'on nomme une espèce de paniers). A propos de cela, la maréchale de Luxembourg, qui y était, me dit qu'il n'y avait que trois vertus en France: vertuchou, vertubleu et vertugadin.

Louis XV étant près de mourir, les courtisans de madame Du Barry l'abandonnaient, suivant l'usage; et moi, qui l'avais négligée pendant cinq ou six ans, je ne la quittais plus. Je dis à son fameux beau-frère, le roué Du Barry: —La farce est jouée; vous pouvez partir.—Il me répondit avec son drôle d'accent de la province : — Et pourquoi m'en aller? Si l'on me fâche, je mettrai le royaume en république. — Cela avait l'air d'une gasconnade impossible, et le hasard l'a réalisé par des gens plus coquins mais moins spirituels que lui.

Le jeune roi apprit que j'avais donné une lettre de madame Du Barry à la reine pour l'engager à arranger ses affaires, que son étourderie et son désintéressement avaient laissées très mauvaises à la mort du roi; et il me dit : — Voilà une belle ambassade dont vous vous êtes chargé. — Je lui répondis que c'était parce que certainement personne autre que moi ne l'aurait osé. En allant à Versailles, je passais par Luciennes. Elle a toujours été une excellente personne, et, il y a sept ans encore, très belle à voir et très bonne à connaître.

*

Qui a pu voir tous les jours l'infortunée reine (Marie Antoinette) sans l'adorer? Je ne m'en suis bien aperçu que lorsqu'elle me dit : — Ma mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à Versailles. Allez passer quelques jours à votre comman-

dement. Écrivez des lettres à Vienne pour qu'on sache que vous y êtes, et revenez. — Cette bonté, cette délicatesse, et plus encore l'idée de passer quinze jours sans la voir m'arracha des larmes, que sa jolie étourderie d'alors, qui la tenait à cent lieues de la galanterie, l'empêcha de remarquer. Comme je ne crois pas aux passions qu'on sait ne pouvoir jamais devenir réciproques, quinze jours me guérirent de ce que je m'avoue ici à moi-même pour la première fois, et que je n'aurais jamais avoué à personne de peur qu'on se moquât de moi.

Jugez comme ce sentiment qui a fait place à la plus vive amitié aurait éclairé cette charmante reine, si elle en avait eu pour quelqu'un, et avec quelle horreur je lui ai vu donner à Paris et de là dans toute l'Europe, grâces aux infâmes libelles, le duc de Coigny, M. le comte d'Artois, M. de Lamberti, M. de Fersen, le prince George de Darmstadt, le duc de Dorset, M. Conway, mylord Strativen, quelques autres Anglais aussi sots que lui, deux ou trois Allemands bien bêtes, etc., etc., etc.

Ai-je vu dans la société quelque chose qui ne fût pas marqué au coin de la grâce, de la bonté et du goût? Elle sentait un intrigant d'une lieue; elle détestait les prétentions en tout genre. C'est pour cela que toute la famille de Polignac et leurs amis, c'est à dire Valentin Esterhazy, le baron Bezenval, Vaudreuil, puis Ségur et moi lui étaient agréables.

Dans le temps de la grande jeunesse de la reine et de la comtesse Jules, un jour que je leur faisais la

chouette au billard, elle se disputèrent et elles se battirent pour savoir qui des deux était la plus forte. La reine prétendait que c'était elle.—C'est que vous faites la reine, disait son amie. — Brouillez-vous, leur dis-je, croyez-moi. — Eh bien! si nous nous brouillons, dit la reine, qu'est-ce que vous ferez? — Oh! je pleurerai bien, dit l'autre. Je pleurerai, je pleurerai, mais je m'en consolerai, parce que vous êtes une reine. — C'est ce que sa conduite a prouvé dans d'autres temps plus sérieux. Elle détestait la cour et n'y restait que par attachement et reconnaissance. Il n'y a jamais eu rien de plus vertueux et de plus désintéressé que tous les Jules. La comtesse Diane était celle qui mettait un peu plus de piquant dans la société. Il y en aurait fallu un peu davantage. De peur de faire des histoires, de donner lieu aux caquets, il y avait un peu trop de monotomie.

Qui croirait que c'est *quelqu'un* (1) qui aimait la reine, et tous les Jules avec la même amitié, qui a donné lieu, par une étourderie, à l'une des plus méchantes calomnies répandues dans le peuple sur cette malheureuse princesse? A Fontainebleau, il s'éleva tout à coup un orage sur sa liaison avec madame de Polignac. Le chevalier de Luxembourg avait fait un grand projet pour éloigner la duchesse, dont il craignait la bonne petite tête et le cœur excellent, et gouverner la reine. Madame de Poli-

(1) Ce *quelqu'un*, on le devine, est le comte d'Artois. Comme le maréchal écrivait du vivant de ce prince, il avait effacé son nom cité d'abord dans le manuscrit.

gnac dit un jour à celle-ci : — Nous ne nous aimons pas encore assez pour être malheureuses si nous nous séparons. Je sens que cela arrive déjà; bientôt je ne pourrai plus vous quitter. Prévenez ce temps-là. Laissez-moi partir de Fontainebleau, je ne suis pas faite pour la cour, tout le monde en sait trop ici pour moi. — Ses chevaux étaient mis. La reine l'embrasse, lui prend les mains, la conjure, la presse, se jette à son cou. La porte était entr'ouverte; ce *quelqu'un* voit ce tableau en entrant. Il se met à rire et sort en disant : — Ne vous gênez pas, — et raconte à tout le monde qu'il a dérangé deux amies.

Le roi dont j'espérais quelquefois un peu de mérite, que je protégeais pour ainsi dire, dont je cherchais souvent à élever l'âme par quelque conversation intéressante au lieu de ses propos de fou ou de chasseur, aimait beaucoup à polissonner. Ses coups tombaient toujours sur Conflans, les Coigny et les amis des Jules, c'est à dire des Polignac, que j'appelle toujours de même, malgré leur duché, dont ils ne se souciaient pas.

La reine est parvenue à le corriger de cela. C'était aux couchers que sa majesté se plaisait à nous tourmenter. Il y avait cependant une espèce de tact au milieu de ces jeux grossiers. Un jour qu'il nous menaçait de son cordon bleu, qu'il voulait jeter au nez de quelqu'un en y accrochant ceux qui comme moi ont des anneaux aux oreilles, le duc de Laval se retira. Il lui dit : — Ne craignez rien, monsieur, cela ne vous regarde pas. — Un autre jour qu'i

m'étrangla presque par une grosse gaieté, je me fâchai un peu et je dis : — Le roi me touche, Dieu me guérisse ! — Cela n'a duré qu'un ou deux ans ; et souvent, devant le monde, il témoignait de la considération à ceux qui en méritaient. Je l'ai vu corriger une ou deux fois brusquement des gens qui se plaçaient devant moi.

Créqui, grand frondeur, me disait un jour : — Voulez-vous savoir ce que c'est que ces trois frères : un gros serrurier ; un bel esprit de café de province ; un faraud des boulevards. — Ces deux derniers titres étaient la caricature de ce qu'étaient Monsieur, qui avait beaucoup de mémoire et de connaissances et fameux et facile aux citations ; et M. le comte d'Artois, qui tirait parti de sa figure et faisait quelquefois le joli prince français, ce qui lui allait fort bien, car il a autant de grâce que de bonté, et de sûreté dans les relations.

J'ai eu le plaisir d'être souvent têtu avec les souverains qui sont quelquefois despotes avec leurs plaisanteries. M. le comte d'Artois, à Fontainebleau, voulut me faire aller à la chasse au sanglier avec lui : — Demain, à sept heures, me dit-il. — Non, monseigneur ; d'abord c'est de trop bonne heure, et puis la reine veut que j'aille jusqu'à la croix de Toulouse à cheval avec elle. — Je ne le veux pas. — Cela ne s'en fera pas moins. — Tu viendras avec moi. — Non, monseigneur. — Je t'en donne ma parole d'honneur. — Et moi aussi qu'il n'en sera rien.

Le lendemain, à six heures, grand tapage à ma porte; le jeune prince l'attaque, je la défends. Il appelle nos amis communs, je me barricade. Il enfonce, me tire de mon lit, chante victoire, m'habille lui-même et m'emporte presque jusqu'au cheval qui m'était destiné; et au moment qu'il monte sur le sien et qu'il me voit le pied dans l'étrier, je m'échappe. Il se jette presque à bas, me poursuit. Je me cache, il me passe. Je ne sais où je vas; je traverse les cuisines du roi, où vingt marmitons avec autant de marmites me donnent la chasse, me prenant pour un empoisonneur de sa majesté. Je traverse un cercle de porteurs qui me prennent pour un assassin, et se mettent en campagne après moi avec leurs grands bâtons de chaise.

Le jeune prince prend le change; j'ai le temps de me reconnaître. Je monte au théâtre, je me cache sous une rangée de coulisses couchées à terre. Je suis trahi par des ouvriers qui en descendent. M. le comte d'Artois m'y trouve, découvre mes pieds, veut me tirer par là de ma cachette. Je les tire de ses mains, je m'élance de l'autre côté, et en voulant me dépêtrer des coulisses, j'y rencontre un grand diable de clou qui, me déchirant toute la joue droite, me met tout en sang. Le prince s'en désole, me console, m'embrasse cent fois, et va à la chasse et à ses sangliers. Je me mets bien du sel dans ma plaie, je l'arrose d'eau-de-vie, je prends mon mouchoir, je trouve la reine qui m'attendait, et je monte à cheval avec elle. C'est ainsi que, quoique j'en souf-

frisse beaucoup, car il faisait un froid terrible, je soutins la parole d'honneur que j'avais donnée.

C'était à de semblables promenades à cheval, tout seul avec la reine, quoique entourés de son fastueux cortége royal, qu'elle m'apprenait mille anecdotes intéressantes qui la regardaient et tous les piéges qu'on lui avait tendus pour lui donner des amants. Tantôt c'était la maison de N—H—s qui voulait qu'elle en prît le vicomte, tantôt la cabale Choiseul qui lui destinait Biron, *qui depuis... mais alors il était vertueux*. La duchesse de Duras, quand elle était de semaine, nous accompagnait à cheval; mais nous la laissions avec les écuyers, et c'était une des étourderies de la reine et l'un de ses plus grands crimes, puisqu'elle n'en faisait point d'autre que de négligence à l'égard des ennuyeux et ennuyeuses qui sont toujours implacables.

Toutes ces promenades du bois de Boulogne, de Verrières, indépendamment des chasses, étaient trop jolies pour qu'on ne les enviât pas. C'est de même qu'on nous a gâté nos charmantes et innocentes nuits de la terrasse de Versailles, qui avaient l'air de bals d'Opéra. Nous écoutions des conversations, nous faisions et essuyions des méprises; je donnais le bras à la reine, elle était d'une gaieté charmante. Nous avions quelquefois de la musique dans les bosquets de l'orangerie, où il y a bien haut, dans une niche, le buste de Louis XIV. M. le comte d'Artois lui disait quelquefois : Bonjour, grand-papa. Un soir, de concert avec la reine, je devais me placer

derrière la statue pour lui répondre; mais la crainte qu'on ne me donnât point d'échelle pour descendre et qu'on m'y laissât toute la nuit me fit abandonner ce projet. Il y avait quelquefois dans tout cela plus d'intrigue de cour que d'amour. M. le duc de Guignes fut de l'une plutôt que de l'autre. Il donnait quelquefois le bras à Madame et à madame la comtesse d'Artois. Bien des raisons enfin et des méchancetés firent tomber ce passe-temps, car apparemment qu'il est dit qu'on ne peut jamais s'amuser à la cour.

Nous eûmes ensuite des bals de la Saint-Martin à la salle de comédie de Versailles, où il n'y avait que la famille royale et la troupe de mademoiselle de Montansier. On trouva que c'était trop bonne et et trop mauvaise compagnie, quoiqu'il y eut pourtant avec nous tout ce qui composait la maison du roi et des princes. Un masque adressa des vers à la reine. Ce qui n'était pas une histoire en fit une. Voilà encore ce plaisir réformé.

La reine, après cela, n'étant plus si jeune, crut pouvoir jouir des bals de l'Opéra aussi tranquillement que la dernière femme de son royaume. Elle ne fut pas plus heureuse là qu'ailleurs. En vérité, je pourrais prouver qu'à commencer par la mort de cinq ou six cents personnes le jour de son mariage avec le meilleur mais pas avec le plus ragoûtant de son royaume, je ne lui ai jamais vu une journée parfaitement heureuse. Les bals de l'Opéra ne furent que le signal d'une nouvelle persécution. La reine, pour n'être pas reconnue, ce

qu'elle était toujours pour nous et même pour les Français qui la voyaient le moins, s'adressait aux étrangers pour les intrigues. De là mille histoires et mille amants anglais, russes, suédois, polonais.

Je n'aimais pas qu'elle y allât d'abord à cause de cela, et puis à cause du lendemain. Elle n'était jamais ennuyeuse qu'alors, car elle avait tant de choses à raconter des masques, et de ce qu'elle avait dit et qu'on lui avait dit, que cela était insupportable. Si nous avions voulu en faire autant, cela eût été plus piquant que ses prétendues aventures.

La reine était charmante à attraper, et il y avait du plaisir à lui tendre des piéges pour l'embarrasser. Si l'on interprétait quelques-unes de ses paroles en libre ou en méchant, elle se fâchait, riait et en était encore plus aimable. Un jour, une femme de la cour, qui avait un amant officier aux gardes, lui donna un bal; elle voulut que l'orchestre jouât tout de suite un air gai : je lui conseillai de demander celui dont les paroles commencent ainsi :

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux.

Je risquai cela, puisqu'à la cour, où tout le monde est toujours dans l'ivresse, il n'y a personne qui soit assez de sang-froid pour faire des applications. Car j'aurais été désolé de faire une méchanceté à cette femme et à la reine. Je l'alarmai, je m'en amusai et cela me suffit.

Je me trouvai tout à coup brouillé avec la reine sans m'en douter, pour je ne sais quelle gaieté que je m'étais permise, à ce qu'elle a dit ensuite, sur l'empereur ou la reine de Naples. Je me mis derrière sa chaise au pharaon, chez madame la princesse de Lamballe, à mon ordinaire et avec la confiance que j'ai toujours, ne croyant jamais qu'on soit mécontent de moi. Elle ne me parla pas; je crus que c'était à force d'être bien avec elle. Je lui parlai, elle me répondit sèchement; je ne m'en aperçus pas. Madame de Lamballe me le rappela après le jeu : elle en était plus effarée que moi; et, comme elle était aussi bonne que jolie, elle me promit d'en savoir la raison. Elle me l'apprit le lendemain. Il y avait bal à Paris : j'espérai avoir une explication avec la reine. Elle s'aperçut que j'avais été extrêmement triste toute la journée; car sa bonté, son amabilité, sa grâce, la douceur de sa société m'avaient fait renoncer à Paris depuis plusieurs années. Je ne sais comment cela se fit : la reine dit à madame de Simiane de se faire passer pour elle, lui dit une partie de notre brouillerie, et s'en alla en lui disant que je serais une bonne pratique. Je donnai làdedans. Madame de Simiane me montra ses belles main, qui pourtant ne l'étaient pas autant que celles de la reine : ce furent ses lettres de créance. Je m'agitai, pleurai, je crois, et me justifiai avec une chaleur incroyable. Elle me dit que nous serions aussi bien qu'auparavant. Je lui représentai qu'on ne pouvait jamais se fier aux rois et aux reines et

que j'avais peur qu'elle ne la fît encore le lendemain, et que, pour me rassurer, je la conjurais de se pincer le petit bout de l'oreille droite toutes les fois que je me pincerais la mienne pendant le spectacle de la ville, à Versailles, où je me mettais toujours au pied de sa loge. J'eus beau presque me déchirer l'oreille, la reine ne s'occupait pas de la sienne. J'eus occasion de lui parler en sortant : elle crut que je devenais fou, et cela la fit tant rire qu'elle oublia bien vite sa fâcherie, qui d'ailleurs n'avait pas été bien forte; et puis de la gaieté il n'y a qu'un pas à l'indulgence. Les gens qui rient pardonnent toujours : à plus forte raison une jeune reine charmante.

Je n'écrirais pas tout cela si l'on devait me lire à présent; mais, cent ans après, ces petites choses, qui ont l'air d'être des riens, font plaisir. J'en juge par celui que me font les souvenirs de madame de Caylus, les mémoires de la mère du Régent, ceux de Saint-Simon, et cinquante auteurs d'anecdotes de la cour de France de ce temps-là. Il y en a cent que j'ai oubliés qui vaudraient peut-être mieux que tout cela.

Après la tournée charmante que je fis avec M. le comte d'Artois à Rocroy, à Spa, etc., il devint malade à Belœil où je lui sauvai peut-être la vie en déterminant la saignée. On a dit beaucoup de bien de moi de ce que je lui avais préparé des fêtes qui me coutèrent peut-être 50 ou 60,000 francs, sans lui en parler, puisqu'il ne pouvait pas en profiter. Il devait y avoir une fête militaire dans le camp d'une

superbe compagnie de mon régiment que j'avais fait venir pour sa garde, des musiques, des chansons, des spectacles de tous les tons différents, dans différentes parties du jardin. Il n'y eut qu'une illumination de mes temples, îles, bosquets, corbeilles et arbres de tout mon parc, dans le genre des Champs-Élysées de l'Opéra, et à boire et à manger pour quelques milliers de curieux. Le reste ne put avoir lieu. Moi-même je ne profitai pas de ce beau spectacle de la nuit, qui en avait fait un jour d'argent, puisque l'on ne voyait pas un seul lampion. Je ne quittai pas le prince et m'en allai avec lui à Versailles, de Belœil, dans seize heures, dès qu'il fut en état de se mettre en voiture. Comme les fêtes de convalescence sont aussi ennuyeuses que la maladie, la comtesse Diane voulut lui en donner une à Montreuil pour le faire enrager. La reine, de moitié dans la trahison, y mène M. le comte d'Artois, qui tremble en arrivant. Le duc de Polignac et Esterhazy, masqués en Amours, se jettent sur lui et le tiennent presque garrottés dans un fauteuil, sous son portrait, fait à la diable, où il y avait cette devise ingénieuse : *Vive monseigneur comte Artois!* Le duc de Guiche, en Génie, lui tenait, je crois, la tête. Le duc de Coigny me précédait et chantait : *V'la le Plaisir, v'la le Plaisir!* J'en avais l'habit et deux grandes ailes semblables à celles des grands chérubins de paroisse de village. La reine, mesdames de Polignac, de Guiche et de Polastron étaient en bergères, De Lille en berger avec un mouton. Nous lui

chantâmes des couplets aussi bêtes que le jeune prince sur son trône, où il se démenait comme un enragé. Les miens étaient remplis de fadeurs sur son visage ou d'autres traits faits pour l'impatienter. Je n'ai jamais rien vu de meilleur goût que cette fête de mauvais goût, qui déjouait toutes celles que l'on donne ordinairement, et il n'y avait rien de si gai que les témoignages de respect, d'amour, que nous rendions au prince, qui par ses mines nous donnait au diable, et n'avait pas su d'abord si nous n'étions pas de bonne foi.

A propos de ce voyage de Rocroy, tout à coup, en allant de là à Spa, je rencontrai au point du jour une cinquantaine de paysans armés. Je crus que c'étaient des déserteurs. M. le comte d'Artois n'avait pas d'armes, ni moi non plus. Au moment où nous le regrettions, cinquante *vivat* nous rassurent : c'était une bande de mes fidèles sujets qui avaient mauvaise mine mais bon cœur, qui m'attendaient à la frontière de mon petit comté souverain d'Empire que je ne savais pas être sur mon chemin. Ils me menèrent sur mon rocher, où il fallut enrayer ma voiture tout le temps que je restai pour recevoir les hommages du clergé et du magistrat, et puis je continuai ma route.

*

Il était flatteur d'être des thés et de la société de feu M. le prince de Conti, de ses battues de Berti-

chères, de ses autres chasses : je crus lui en marquer ma reconnaissance par un présent qui, selon moi, aurait été curieux en France pour la singularité et la recherche. Je lui envoyai de Bruxelles, dans une voiture compliquée dans le genre du prince, une belle servante de vingt-cinq ans, avec une figure et des couleurs à la Rubens, et des échantillons de tout ce que les Pays-Bas produisent en gourmandises fameuses. Cette excellente cuisinière était enterrée dans tout cela. Elle arrive ainsi à l'Ile-Adam. On jouait, on causait; on l'annonce : — Ah! comment se porte-t-il, ce cher Ligne? dit-on. Comme nous l'aimons! Est-il là? Qu'on demande quand il viendra et qu'on mette tout ce qu'il envoie où l'on voudra.— Je parie que tout cela, avec le voyage, m'avait coûté plus de cinq cents ducats.

*

A Versailles, où je n'étais pas pour m'amuser, on avait la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques, comme plus tard dans mon voyage du Nord : cela n'est pas naturel, disait-on, mais bien adroit d'être ainsi de la société intime de la reine.

*

Je n'ai vu que deux ministres qu'on peut bien dire avoir de l'esprit : M. de Maurepas et M. de Cobenzl, père de l'ambassadeur. Outre leurs grandes vues

(quoique le premier fût trop insouciant pour les réaliser), ils avaient les idées les plus gaies. Une femme de la cour fit demander au premier, pendant le souper, où j'étais tous les jours à son côté pour qu'il me racontât ses anciennes histoires, des nouvelles d'un courrier qui revenait de l'Amérique; elle voulait savoir s'il n'y avait pas eu de bataille où son amant avait été : — Madame la duchesse veut avoir, dit M. de Maurepas à son laquais, des nouvelles du courrier : dites-lui qu'il s'appelle La France, qu'il est un peu fatigué et qu'il est allé se coucher. — On lui faisait sans cesse, à souper, des questions aussi indiscrètes auxquelles il faisait de semblables réponses. — Monsieur de Cobenzl avait dans les siennes le genre de M. le Régent. Un Français, qu'il voyait bien ne pas valoir grand'chose, vint se plaindre à lui de ce que son camarade l'avait volé:—C'est beau à vous, monsieur, dit-il, de ne pas l'avoir prévenu.

*

Madame de Pulli, femme connue par son esprit et sa galanterie, me chercha partout dans le bal pour m'ajouter, disait-elle, à ses conquêtes. — Cela est bien aisé,—lui dis-je. La conversation fut chaude... Je fus pressant et pressé. — A demain, lui dis-je.— Oh! du repos, dit-elle, j'en ai besoin. — Après-demain donc, soit. — J'arrive : toutes les portes

étaient ouvertes, mais prêtes à se refermer après mon entrée. Je découvre, sur un canapé voluptueux et sous un déshabillé galant, une figure noire et boutonnée. Je m'effraie, je recule; je dis que je suis un malheureux, un coupable, un criminel de lui avoir manqué de respect; je la prie de me pardonner en faveur de l'ivresse du carnaval, et, ajoutant que je ne suis pas digne de ses regards, je m'y dérobe en me sauvant au plus vite. J'avais raconté ce trait de présence d'esprit de ma part; cela était revenu à madame de Pulli. Elle me rencontra le carnaval d'après et me dit que j'étais bien mauvais sujet et mauvais plaisant, mais qu'elle me le pardonnait en faveur de mon effronterie.

*

Le chevalier de Luxembourg m'avait donné du goût pour la sorcellerie. Je me fis garçon sorcier pendant un an; mais, malgré mon désir de trouver du merveilleux à tout ce qu'on fit pour m'en montrer, je quittai le métier sans qu'on eût réussi. En vain je passai des nuits chez une vieille comtesse de Silly, au faubourg Saint-Marceau, où elle voyait des esprits, disait-elle, en ma présence; en vain un certain Chavigny me travailla; en vain un nommé Beauregard, la nuit du jeudi saint au vendredi, fit des tours et des conjurations horribles autour de moi, de M. le duc de Chartres d'alors et de Fitz-James.

Celui-ci, en signant son nom, renversa l'écritoire sur notre pacte avec le diable, qui, furieux vraisemblablement de cette inattention, ne voulut point venir. — Un *abbé* Beudet ou Budet me donnait leçon comme *maître à danser*. Il me dit un jour : — Je ne puis point venir demain. Oh ! non, c'est impossible ; — et en comptant sur ses doigts — mais après-demain, parce qu'il faut le temps d'aller et revenir de Philadelphie où nous avons une assemblée d'esprits réunis !

Je suis bien fâché d'avoir fait si peu d'attention aux prédictions du grand Etrella. Ce sorcier arrivait à Paris, je menai chez lui M. le duc d'Orléans, rue Fromenteau, à un quatrième. Il ne nous connaissait ni l'un ni l'autre. Il lui parla trône, révolutions, Versailles, famille royale, le diable, je ne sais quoi enfin ; mais je me souviens confusément de tout cela.....

Je ne conçois pas comment, avec la figure, l'habit, l'accent, la grande queue d'un marchand d'orviétan, Cagliostro a pu faire des dupes ; il a été la mienne. Je lui ai présenté une fausse malade : il lui donna de sa liqueur jaune et insignifiante ; et, après m'avoir conté qu'il avait guéri tout le sérail de l'empereur de Maroc, il me dit que, lorsqu'il n'était pas sûr de son remède pour quelque malade désespéré, il levait les yeux au ciel (ce qu'il fit alors) et lui disait : — Grand Dieu, si blasphémé par Rousseau et Voltaire, vous avez un serviteur dans le comte de Cagliostro ; n'abandonnez pas le comte de Cagliostro ! — Et Dieu

l'assiste. Il avait cent personnes dans son antichambre; c'était à Strasbourg.

*

J'ai beaucoup vécu avec Dorat, Bernard, Pezai, Bertin, Pont-de-Vesle, Ducis, Beaumarchais, Boufflers, Ségur, Laplace, Crébillon fils, Voisenon, Robé, Favart, Hume, Métastase, Calzabiggi, Castellini, et dans un genre plus essentiel, Meilhan et Griffet. J'ai connu aussi Lavater et Gessner.

*

Ce sont de drôles de gens que les gens à talent; ils m'ont coûté bien cher, excepté Préville, que je faisais jouer à Bruxelles en lui donnant à souper, et des proverbes, ainsi qu'à Aufresnes. Mais Le Kain, par exemple, à qui je fis jouer *Mahomet* pour le prince Henri, quoiqu'il en eût un habit, m'en demanda un, et le commanda en or et en argent. — Cela ne doit pas être, lui dit le tailleur. — Eh bien, lui répondit-il, faites-en un tel qu'il le faut, à la vérité, mais avec la fourrure la plus chère, et doublé du plus beau camelot de Bruxelles.

Albanese me dit qu'il meurt de froid. Je lui fais faire une superbe pelisse, et il me dit le lendemain : — Et la *coulotte*, monsignor ? pourquoi pas une *coulotte* pareille ?

Pour les gens de lettre, je me suis tiré d'affaires

vis-à-vis d'eux avec des louanges contre louanges et autant de vers qu'ils m'en faisaient.

Je fis peur au roi, un jour que je jouais au billard avec lui, en lui demandant un cordon bleu : — Ce ne peut être pour vous, dit-il, parce que vous êtes grand d'Espagne, ce qui est embarrassant pour le rang, et puis vos ordres vous empêchent d'avoir les miens. Ainsi, c'est pour quelque recommandation à la diable encore. — Non, sire, lui dis-je; c'est pour Molé, qui veut avoir la plaque du Saint-Esprit pour jouer dans *le Malheureux imaginaire*. Il m'envoya promener et ne voulut pas qu'il parût sur le théâtre.

*

M. le duc d'Orléans et moi, nous pensâmes être victimes de notre curiosité. Ayant suivi un jour deux demoiselles qui eurent l'esprit de nous séparer au jardin des Tuileries (nous ne voulions que savoir si ce n'étaient pas de jeunes échappées de la maison paternelle, ou quelques mauvaises têtes du grand monde, comme cela est quelquefois arrivé), elles nous conduisirent, aux Champs-Élysées, à une petite baraque où trois jeunes gens, ayant l'air d'essayer leurs couteaux, me prièrent d'aider ces demoiselles. Je fus assez heureux pour cacher ma Toison avec une chaîne d'or et une montre de diamants; et louis par louis, avec leurs gestes et pourtant des propos

obligeants, on me fit donner la douzaine que j'en avais dans ma bourse.

Une autre fois, sortant fort tard d'un souper où j'avais sottement perdu tout l'argent que j'avais sur moi, je m'en retournai à trois heures du matin, au milieu de la neige et de la boue, coucher chez moi, à une demi-lieue de la rue Saint-Florentin. Je rencontrai une bande de voleurs. Heureusement la sentinelle du Pont-Royal m'en sauva en me disant de m'arrêter pour les laisser passer, et il m'apprit qu'on les cherchait. Il ne me manquait plus que d'être déshabillé par ces gens-là.

*

Il faisait mauvais temps. Ségur et moi, nous sortions de chez madame de Polignac. Point de fiacre; personne pour nous en chercher : — Faisons semblant de nous battre, lui dis-je; une patrouille du guet passera, on nous arrêtera, on fera venir un carrosse pour nous mener chez un commissaire. — Nous mettons l'épée à la main, nous faisons un cliquetis épouvantable, et puis : — Êtes-vous mort? — Êtes-vous blessé? — Le guet passe, a peur de nous apparemment, ne nous arrête pas, et nous eûmes, outre la fatigue de devoir aller chez nous à pied, encore celle de la bataille.

*

Une drôle d'idée qu'a eue le prince de Nassau, c'était de rétablir les seconds dans les duels, et il daigna jeter les yeux sur moi à ce sujet. Il devait se battre avec M. de Buzançais. Il vient me trouver pour me proposer de l'accompagner à Quiévrain :
— Mon ami, il fait trop froid et je m'amuse à Paris.
— Tu refuses ce qui te fera honneur et à moi aussi.
— Bel honneur de regarder bêtement des gens qui se tuent! — Non, ce n'est pas cela, tu seras peut-tué toi-même. — Oui, par ta maladresse ou celle de ton Buzançais, s'il tire de côté. — Point; le duc de Luxembourg m'a promis qu'il se battrait avec toi. C'est son cousin, tu es le mien; nous partirons tous les quatre.

Me voilà consterné; pourtant, cela me faisait rire. J'accepte; je pense que le duc de Luxembourg aura moins d'envie encore de se battre que moi. Précisément il dit qu'il est enrhumé; la partie se dérange; il m'envoie faire ses excuses par un vieux colonel de son régiment du Hainaut, qui doit, me dit-il, aller à sa place : — Monsieur, lui dis-je, compte-t-il être acteur ou spectateur? — Oh! je ne donne pas là-dedans, je suis témoin. — Monsieur, en ce cas, je vous donne à ma place M. de Gervasi, major de Nassau, et cette lettre pour mon concierge de Belœil, pour que l'on se batte au moins chaudement après y avoir dormi. Cette lettre se réduisait à peu près à cette phrase-ci que j'avais oubliée, mais que les papiers publics m'ont rappelée : A dîner pour quatre, à souper trois. Enterrement dans mes serres,

et digne d'un grand d'Espagne, car ces messieurs le sont tous les deux.

*

Il me convenait autrefois pour mon agrément et pour le bien des Pays-Bas d'être de toutes les confréries. Je réussissais à merveille à tous ces soupers de deux ou trois cents bourgeois, bons buveurs, friands et bonnes gens dans ce temps. Aux unes on tire de l'arc, aux autres de l'arquebuse; à celle de Saint-Antoine, je crois, à Gand, on tirait du canon. — Dieu me préserve, me dis-je en moi-même, de gagner le prix, car cela me coûterait le diable! — Je vise deux pieds au moins à gauche du blanc, et voilà mon boulet au milieu. Je suis applaudi malgré moi. On me porte sur les mains, je porte sur les épaules mes chers confrères qui jetaient leurs chapeaux en l'air et écorchaient mes oreilles de leurs *vivat* flamands et par conséqnent peu harmonieux. Je demande comment il se fait que j'aie aussi bien tiré, et j'apprends que le corps d'artillerie avait donné ce canon à notre confrérie, parce qu'il était gâté et avait le défaut de donner à droite. Roi a mon corps défendant, je n'en fus pas moins fort aise, malgré tous les soupers à donner et les présents à boire. On me donna le ruban et la médaille, deux canons en sautoir, et il n'y eut jamais plus de bonne grosse et presque aimable gaieté dans la ville pendant huit jours.

Il n'y avait pas une ville qui ne me donnât une marque d'attachement. Outre ma confrérie de la Miséricorde d'Ath où j'avais un habit de moine comme les pénitents noirs de Henri III, j'étais de celles de Sainte-Dorothée, reine ou déesse des fleurs, à Bruxelles; Saint-Sébastien, Saint-Antoine à Gand; je ne sais plus quoi à Anvers. Namur me donne et habille à ses frais, à ma livrée rose, jaune et argent, une compagnie d'Échasseurs qui, de même que tous les paysans de mes terres, restèrent bons royalistes, et le Luxembourg aussi qui avait prêté serment entre mes mains.

*

Je donnai, en 1773, sur le canal de Bruxelles à Anvers, à la princesse de Bouillon que je croyais aimer et dont j'avais seulement envie, une des plus belles fêtes que j'aie vues. L'eau était du feu, tant il y avait de barques illuminées pour ma société, mes gens, plusieurs bandes de musiciens, les curieux qui étaient bien mille, et mon yacht au milieu de tout cela. Plus de dix mille personnes nous accompagnèrent par terre jusqu'au cabaret de Marli, où je donnai une autre fête terrestre, et de là jusqu'à notre retour en ville.

La même année, toutes les classes, depuis ce qu'on y appelait les *Capons* (1), jusqu'à son altesse royale

(1) Portefaix du canal à Bruxelles.

lui-même (1), furent reçues et traitées à merveille en bals, lampions, buffets, *gogaille* ou *gogaie* (je ne sais comment cela se dit, encore moins comment cela s'écrit) au sujet de l'inauguration de la statue de notre bon prince Charles de Lorraine. Bœuf rôti avec des poulardes, etc., dans son corps, enfin tout ce qui me faisait aimer de la bonne canaille avant que la mauvaise et grande canaille fît la révolution.

*

Il fallait toujours, que je m'amusasse moi-même à amuser le public. N'était-ce pas une profanation et comment me l'a-t-on passée? J'ai donné la *Tour de Babel* en mascarade. La décoration pareille à la figure de la Bible; le nombre et l'habit des ouvriers outre ceux de la société qui y travaillèrent, me coûta prodigieusement. Le premier coup d'œil enchanta les deux mille spectateurs, car c'était au grand théâtre de Bruxelles que tout cela se passait. La musique qui exprime ensuite la confusion des langues, confirmée par celle de notre danse qui commença tout de suite, en descendant à la course de notre tour, fit aussi le plus charmant effet. J'aimais, j'étais aimé, et je le savais, car sans cela ni fêtes ni galanterie. Je donnai ensuite la mascarade des Miquelets, dont les habits, la musique et la

(1) Le prince désigne sans doute ici le comte d'Artois.

danse, qui peignaient des spectacles de guerre et de chasse dans la montagne, étaient marqués au coin du goût, de la gaieté et presque de la gloire. On quittait, on reprenait les armes de la manière la plus brillante ou la plus agréable. Je choisissais les airs et faisais moi-même tous les programmes.

*

La vie que je menais à mon cher Belœil, où des guerres, des voyages et d'autres plaisirs m'empêchaient d'être autant que je l'eusse voulu, était fort heureuse. J'allais lire sans être presque habillé dans mon île de Flore, où mon bateau volant retiré me sauvait des importuns, ou bien j'allais voir mes ouvriers. Je revenais me baigner dans mes jolis bains à côté de ma chambre. Je me couchais et me rendormais ou écrivais dans mon lit, à l'ordinaire jusqu'à trois heures et demie que je dînais avec une douzaine d'officiers de mon régiment.

*

Lorsque le peuple valait la peine qu'on s'occupât de lui, je m'étais donné celle de m'en faire aimer, entre autres moyens, par celui des bals que je donnais dans mon jardin.

*

Je riais bien de moi-même lorsque dans vingt-quatre heures je me trouvais dans la société de la reine et celle de madame Gauthier, paysanne de Belœil, la plus fidèle à l'accent wallon.

*

Quelle belle existence était la mienne! Dans vingt-quatre heures à Paris, Londres, La Haye, Spa, etc. Je suis allé à Paris une fois pour y passer une heure, et une heure à Versailles, à l'occasion de la dernière couche de la reine (je crois que ce fut la dernière). Je la vis le quatrième jour. Une autre fois, je menai de Belœil à l'Opéra, dans un coche qui m'appartenait, toute la société qui était réunie chez moi.

*

J'ai perdu un fils qui s'appelait Albert : je crois qu'il avait quatre ou cinq ans. Les bonnes firent tant pour sa taille qu'elles le rendirent bossu, et les médecins pour sa santé qu'ils le tuèrent par des expériences. J'ai perdu un autre fils, François, qui aurait été aussi joli que Louis, et que les médecins traitèrent aussi mal qu'Albert.

Mon fils Charles épouse une jolie petite polonaise. Sa famille nous donne du papier au lieu d'argent

danse, qui peignaient des spectacles de guerre et de chasse dans la montagne, étaient marqués au coin du goût, de la gaieté et presque de la gloire. On quittait, on reprenait les armes de la manière la plus brillante ou la plus agréable. Je choisissais les airs et faisais moi-même tous les programmes.

*

La vie que je menais à mon cher Belœil, où des guerres, des voyages et d'autres plaisirs m'empêchaient d'être autant que je l'eusse voulu, était fort heureuse. J'allais lire sans être presque habillé dans mon île de Flore, où mon bateau volant retiré me sauvait des importuns, ou bien j'allais voir mes ouvriers. Je revenais me baigner dans mes jolis bains à côté de ma chambre. Je me couchais et me rendormais ou écrivais dans mon lit, à l'ordinaire jusqu'à trois heures et demie que je dînais avec une douzaine d'officiers de mon régiment.

*

Lorsque le peuple valait la peine qu'on s'occupât de lui, je m'étais donné celle de m'en faire aimer, entre autres moyens, par celui des bals que je donnais dans mon jardin.

*

J'ai fait des réponses qu'on prétend être charmantes, et qui ne valent pas le diable, des saillies, des reparties qui doivent faire mourir de rire. J'ai joué des tours si piquants! j'ai donné des coups de patte aux généraux quand j'étais jeune et aux souverains quand j'ai été plus âgé; enfin je dois avoir dit et fait de si jolies choses qu'il n'y a que quelques gens de goût qui ne m'en soupçonnent pas.

*

Un de mes mots déjoua prodigieusement le roi de Prusse d'aujourd'hui (Frédéric-Guillaume III), et fit du bien à l'empereur, qui craignait qu'il eût des succès à Pétersbourg. Le jour qu'il se fit recevoir mal à propos de l'Académie des sciences, où il faisait extrêmement chaud, il eut un évanouissement; et je dis à l'impératrice, qui me demanda comment avait été la réception : Le prince s'est trouvé *sans connaissance* au milieu de l'Académie. Comme je n'avais que lieu de me louer de lui, je me permis une petite trahison. Je vis que ce diable de mot courait, je courus aussi après lui, et je prévins le prince en lui racontant que j'avais dit qu'il s'était trouvé au milieu de l'Académie *sans connaissance*. Cela fit qu'on se moqua les uns des autres. Tout le monde fut content et moi aussi; et plus encore l'impératrice, que je fis confidente de cette perfidie innocente, et qui pen-

sait de même sur son Académie et sur le prince, qui l'ennuyait considérablement.

*

Un fou d'évêque pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'impératrice de Russie, parce qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai le roi de Pologne si j'ai l'indigénat. — Quel changement, dit-il, dans la face des affaires de l'Europe! quel bonheur pour les Ligne et les Massalski! Je me moque de lui, mais il me prend envie de plaire à la nation rassemblée pour une diète; la nation m'applaudit (1).

*

Désiré, désigné par la Pologne pour y avoir l'indigénat, je fus le seul qui, de vingt-cinq candidats, l'obtint. Trois seuls opposants se présentèrent; ils manquèrent d'être sabrés. La main que mit un nonce à son sabre, entre autres, avec des menaces si hautes, faillit faire dissoudre la diète et faire couper la tête peut-être à mon trop zélé partisan. J'allai à ces messieurs (les opposants), je parvins à dissiper leurs préventions; si bien qu'en parlant avec une grâce pour moi et une éloquence pour tous les autres,

(1) *Lettres et Pensées*, etc.

dignes de ce pays-là, ils dirent qu'en faveur de cette acquisition, qu'ils trouvaient eux-mêmes si honorable, ils solliciteraient à leur tour chacun celle d'un de leurs amis. Comme il se trouva que l'un était ministre autrichien, l'autre ministre prussien et le troisième colonel russe, je m'élançai contre l'usage dans la salle des nonces, j'embrassai la moustache de ces trois orateurs : elle m'électrisa, car je devins orateur moi-même. Je leur dis en latin : Ne craignez-vous pas de passer pour mauvais Polonais, de protéger des sujets trop immédiats, trop rapprochés des trois cours qui ont partagé votre malheureuse patrie? Je n'en ai pas une si directe que ces messieurs. Je suis de plusieurs pays à la fois : je veux être du vôtre. Je leur pris la main, je les caressai; et un *sgoda* général, qui fit trembler la salle trois fois, la fit presque tomber au bruit des applaudissements universels. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie.

*

Je déplus alors (1) à la reine (Marie-Antoinette) bien innocemment; je ne comptais pas, comme elle était en pleureuse pour la mort de sa mère, la voir en public. Un de ces officieux, de ces gens qui voient et entendent de travers, me trouve chez la comtesse Diane, où je débarque à Versailles, pendant

(1) Le prince était alors de retour à Versailles.

grand couvert de la reine.—Elle vous sait arrivé, dit-il, et trouve mauvais que vous n'y alliez pas it de suite. J'ai la bêtise de le croire, j'y vas; la ine se met à pleurer devant toute la cour assistant dîner du dimanche à l'ordinaire et me dit en sornt de table : Vous deviez épargner cette scène ublique à ma délicatesse, et puis vous n'êtes pas ssez autrichien pour ignorer les usages de ce paysi. Je lui expliquai la cause de mon indiscrétion, et cet orage passa comme bien d'autres, quand on vit dans le cercle des tempêtes.

*

C'est mon opinion qu'il faut être discret et retenu auprès des têtes couronnées. J'ai toujours été convaincu qu'on ne pouvait pas leur rendre un plus grand service que de les faire parler et de les mettre à leur aise. Il n'y a de précaution à prendre que de ne pas s'y mettre soi-même.

*

A propos de flatterie, l'empereur me disait un jour, pendant notre charmant voyage (1) avec elle (Catherine II) : Vous me faites jouer, messieurs, un mauvais personnage. Je veux flatter, moi, tout comme un autre; mais il n'y a pas moyen. D'abord mon cher

(1) Voyage en Crimée.

ambassadeur (M. de Cobenzl) va à bras raccourcis et lui casse le nez à grands coups d'encensoir. Vous (en s'adressant à moi), qui lui en donnez sans qu'il y paraisse, comme si cela vous échappait, vous n'allez pas mal votre train. M. de Ségur va le sien en madrigaux et en chansons; et jusqu'à ce diable d'Anglais, M. de Fitz-Herbert, avec un air distrait ou d'humeur ou de peu exagéré, ses flatteries n'en sont que plus piquantes.

*

Je fus bien utile une fois à Joseph II pendant notre voyage en Crimée. La seconde journée, après l'avoir rencontré en quittant nos galères du Boristhène, j'allai chez lui le matin, et je le trouvai désolé de ce qui venait de se passer. — A quelle heure se lève l'impératrice? me dit-il. — Elle est levée depuis une demi-heure, lui répondis-je. — Elle sait donc à présent ce qui s'est passé. — Peut-on savoir?...—Oh! rien et beaucoup. J'ai caressé, c'est à dire j'ai pris peut-être un peu plus que sous le menton une fille assez jolie. Son maître l'a rossée, m'a dit des sottises, et je crois, par le bohême que je sais, qu'il a ajouté qu'il allait se plaindre au gouverneur de la province. Or celui-là fait rapport de tout. — Oserai-je demander à votre majesté où est l'esclave, le maître et le gouverneur? — Oh! ma foi, cherchez la fille, son maître est là. — Je cours. — Je vous suivrai.

Je rencontre la fille derrière la porte d'une grange;

prends des libertés; l'empereur arrive et ne peut empêcher de rire de la manière dont j'arrange les ffaires. Je lui dis : Sire, elle ne pleure plus, c'est léjà quelque chose.—Je vas trouver le maître, je lui ais voir mon uniforme russe de gouvernement, et je lui dis un tas d'horreurs et de jurements qu'on sait dans chaque langue qu'on ne sait pas, des *Durack* et des *Jébénanath*. Je lui dis, ou plutôt lui fais signe que c'est pour avoir rossé son esclave, et le menace de me plaindre à la *matouschka*. Cet homme me baise la main, court baiser celle de l'empereur qui était aux écoutes, et lui et Cobenzl, qui craignait de passer pour son Mercure, furent pleinement rassurés. — Je ne pus m'empêcher de lui dire : Voilà à quoi sert l'uniforme russe, car j'avais remarqué que, prouvant trop que je n'étais que son camarade de voyage et point du tout à sa suite, il lui avait un peu déplu.

*

Je crois encor rêver quand, dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant à l'un de mes camarades de voyage : J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt-deux, répond l'autre; en comptant tout. — Il

me faut, ajoute l'une, au moins une armée de six cent mille hommes depuis Kamschatka jusqu'à Riga.—Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut (1).

*

Après avoir traversé les lignes et les déserts Pérécop, où nous sentîmes tout d'un coup des bouffées de chaleur, nous nous trouvâmes lancés sur une pente rapide; les seize petits chevaux tartares ne purent soutenir le char brillant dans lequel nous fîmes notre entrée en Crimée. L'impératrice, qui n'a jamais peur, ne voulut pas qu'on essayât de les arrêter. Je la regardai dans le moment où il y avait le plus à croire que nous allions périr, je regardai aussi l'empereur, qui faisait bonne mine à mauvais jeu. Les seize chevaux se culbutèrent tous les uns sur les autres, ce dont je m'étais douté, et cela nous sauva la vie. Quelle différence c'eût été pour l'Europe! Soixante millions d'habitants dans une minute étaient près de changer de maître. J'entendis des *Allah! Allah!* bien touchants de notre escorte tartare, qui invoquait le ciel pour conserver les jours de sa nouvelle souveraine.

*

Voici encore des traits du portrait de l'impératrice de

(1) *Lettres et Pensées*, etc.

Russie : c'est un mélange d'âme et de bon sens, d'élévation et d'énergie. Ce sont là les quatre colonnes qui soutiennent le grand colosse qu'elle gouverne. Elle n'a pas la conception facile : il ne faut jamais lui faire une plaisanterie bien fine, elle l'entend souvent à rebours ; il faut qu'elle soit simple comme elle est et comme elle en fait Sa Majesté est un peu susceptible : si on a effarouché une fois son amour-propre d'impératrice, soit du côté de la guerre ou des finances, ou même de son climat, elle n'est plus à son aise ; et, loin de se venger, même d'une offense réelle, elle diminue seulement de sa familiarité et l'on a de la peine à y rentrer. Elle a une bonhomie si extraordinaire qu'après un long travail, qu'on a cru être un traité d'alliance ou de partage de l'Europe ou de l'Asie, il se trouve que c'est pour les affaires d'un de ses amis, qu'elle veut engager, par exemple, à ne plus faire de dettes. — On peut dire d'elle aussi qu'elle a tous les goûts sans avoir de goût...

Pour prouver ce que j'ai dit plus haut de sa manière d'entendre de travers, je rapporterai le trait suivant, qui m'a bien amusé, quoique j'aimasse beaucoup M. de Ségur. Après une victoire, on chante partout le *Te Deum :* c'est l'usage en Russie qu'un ministre du cabinet lise après à haute voix la relation de la bataille avec le nom des tués, des blessés et de ceux qui se sont distingués. L'affaire heureuse et singulière de Kinburn, qui me fit partir le lendemain pour l'armée, procura dans l'instant ce *Te*

Deum. L'impératrice, en traversant, pour en revenir, la salle où on lui baisa la main, dit à M. de Ségur : — Je vous demande bien pardon de vous avoir tant fait attendre. En flatteur aimable et de bon goût, il lui dit : — Madame, j'ai pris mon parti, quoique avec peine; car ce sera insupportable, nous allons avoir de ces cérémonies-là tous les jours. Pour cette courtisanerie, qui voulait dire qu'il s'attendait sans cesse à des victoires, l'impératrice me dit : — Avez-vous vu l'humeur du comte de Ségur? Ces Français ne peuvent s'habituer à mes succès. En vain je voulus la dissuader. Avec l'air de la plus grande présence d'esprit, elle n'écouta pas, ou comprit peut-être que je lui donnais raison. Ségur n'était pas heureux en compliments. Un jour qu'on parlait devant elle de Pierre Ier, et que je dis, sans esprit mais avec vérité, qu'elle valait mieux que lui, Ségur le lui disait avec la plus grande finesse : — Vous avez raison, lui dit-elle, monsieur le comte, de dire qu'on ne peut pas nous comparer. Il se donnait au diable, et moi, je n'en pouvais plus de rire.

*

Je me souviens d'un jour qu'on parlait de courage. L'impératrice me dit : — Si j'avais été homme, j'aurais été tué avant d'être capitaine. — Je lui répondis : — Je n'en crois rien, madame, car je vis encore.

Entre toutes les circonstances où j'ai pu apprécier sa haute raison, il en est une que je me rappelle en

ce moment. Lorsque je fus chargé de lui faire un plan pour concerter les opérations de nos armées avec les siennes : — Écrivez, me dit-elle, à l'empereur que c'est ainsi qu'on finit toujours par brouiller des alliés. On ne peut jamais fixer au juste, et surtout de si loin, l'exactitude des engagements. On se plaint toujours les uns des autres. Nous avons le même but. Que chacun y aille à sa façon. Ce que chacun fera pour son intérêt servira à celui de l'autre. Je suis sûre de son amitié, il est sûr de la mienne : voilà tout mon plan. — Par principe, soit pour qu'elle ne soit pas entraînée dans la conversation, soit parce qu'elle veut éviter l'ennui (qui est tout ce qu'elle redoute le plus), elle ne permet pas de lui parler d'affaires. Tout doit passer par ses ministres, qui ne sont que des canaux pour aller à son océan de sagesse : car c'est sa tête qui est son cabinet. L'impératrice n'est jamais plus grande que dans les revers. Elle donnerait le dernier de ses diamants, le dernier pouce de son immense domination, et sa vie, plutôt que de faire, je ne dirai pas une bassesse, mais une démarche qui ne fût pas honorable. Et c'est en elle qu'on peut remarquer sur tous les points la différence de l'exaltation et l'exagération.

Ce qui prouve que l'impératrice n'a pas su le genre d'horreur dont on l'a accusée, c'est qu'un jour, en plaisantant, elle nous dit : — Étranglons monsieur Narischkin. — Elle s'est doutée seulement qu'on la croirait auteur de la mort de Pierre III; car, lors-

qu'on vint la lui annoncer chez le comte Panin, où elle était, elle se trouva mal : et ce ne pouvait être de désespoir de la mort d'un homme qu'elle avait détrôné, qui l'aurait fait enfermer le lendemain, mais qu'elle n'avait point ordonné de faire périr. Les gens de ce fou, à qui j'ai parlé à Oranienbaum, racontent toute l'histoire à qui veut l'entendre. Mais un mauvais sujet comme un monsieur de Rulhières, des Massons, des Chantreau, et autres, ont voulu piquer la curiosité et intéresser la méchanceté de toute l'Europe, de même par la mort du prince Iwan et celle de la grande-duchesse. C'est par amour pour la vérité et pour que rien ne troublât le plaisir que j'avais d'être toute la journée avec elle que j'ai éclairci tous ces faits. Il n'y a qu'à voir l'impératrice, l'entendre et savoir l'histoire de sa vie pour être sûr de sa bonté, de sa justice et de son inaltérable douceur.

Amant de l'impératrice est une charge de cour. Je les ai presque tous connus : le premier est un Soltikoff, le second roi de Pologne (Joseph Poniatowski), le troisième Orloff, le quatrième Baziliskoff, le cinquième Potemkin, le sixième Sabatowski, le septième Soritsch, le huitième Korsakoff, le neuvième Lanskoï, le dixième Germanoff, le onzième Manonoff, et le douzième Souboff. Ils sont aides de camp, ne se donnent point d'air vis à vis d'elle et très peu ou point longtemps vis à vis des autres. Il n'y a pas la plus petite inconvenance ni même de prédilection marquée en public.

J'ai quelquefois été juge des procès entre l'impératrice et Manonoff. Cela ne pouvait qu'être très agréable pour moi. Je faisais plus de plaisir à Catherine en la condamnant que si je lui avais donné raison. Ma reconnaissance de l'amitié du prince Potemkin m'engagea à en inspirer malgré moi à Manonoff, un jour que la dispute fut plus sérieuse, et qu'il prenait son parti en disant : —. Le prince peut dire à Votre Majesté ce qu'un général de Louis XIV lui disait : Je vais combattre vos ennemis et vous laisse au milieu des miens. — Je savais que j'avais tort. On ne peut avoir aucune vertu quand on se mêle d'affaires : c'est horrible à dire. Enfin, ne pouvant pas être assez sûr d'ailleurs que le prince ferait autant de sottises, je fus pour lui bien mal à propos.

Le grand-duc de Russie (plus tard Paul Ier), avec qui, ce qui est singulier, j'étais aussi bien qu'avec sa mère, et à qui je reprochais toujours de ne point s'en rapprocher assez, puisqu'il prend toujours vis à vis d'elle l'air d'un courtisan disgracié, me disait du mal de sa nation, prétendant qu'on ne faisait qu'attraper l'impératrice, et croyait tout ce que nous avions fait et vu en Tauride n'était qu'une fable. Je lui dis : — Il y a eu de l'escamotage, mais il y a eu aussi beaucoup de réalité. Comment voulez-vous, d'ailleurs, monseigneur, qu'une femme puisse tout approfondir par elle-même, grimper les montagnes et descendre des sommets pour voir le derrière de la toile ? — Sans doute, me répondit-il, cela est impos-

sible : c'est pour cela que ces gueux de Russes ne veulent être gouvernés que par des femmes. — La grande-duchesse baissa les yeux, et nous fûmes tous les trois pendant un quart d'heure aussi embarrassés l'un que l'autre après que cela lui eut échappé.

*

Deux tiers de Catherine et un tiers de Paul Ier, aurait fait le plus grand, le meilleur et le plus heureux souverain du monde, avant que celui-ci fût devenu tout à fait fou.

*

Avec cela, quoi qu'il ne fût pas dur naturellement, il (Joseph II) avait pris sur lui de le devenir. Mylord Mamsbury (Malmesbury) me demanda un an avant le commencement de son règne ce que j'en prévoyais. Je lui dis : Ce sera un homme qui aura des velléités et qui ne les satisfera jamais. Son règne sera une envie continuelle d'éternuer, ou, si vous le voulez encore, ce sera une érésipèle comme celle du corps à laquelle il est sujet.

Ce prince qui, sans cette inquiétude, cette agitation qui l'a conduit au tombeau, aurait été le meilleur souverain, a été méthodique jusqu'à son dernier moment; il défendit qu'on exposât dans la chapelle le corps de l'archiduchesse, puisque demain ou après demain, dit-il, c'est le mien qui doit y être

lacé. Il faut le mettre ailleurs, où il ne dérangera ersonne. Et il désigna l'endroit.

Systématique en tout, il comprimait tous ses bons nouvements lorsqu'il pouvait croire qu'il allait y céder. Dès que, dans une conversation, il s'apercevait qu'il était prêt à montrer un peu de confiance, il se reprenait bien vite, arrêtait sa manière aimable pour s'en donner une gênée et réservée.

Il me dit un jour qu'il n'en pouvait plus d'avoir tant travaillé et se plaignait de ses yeux. Sur ce que je lui reprochais cet excès, il ajouta : — Comment faire dans mon pays (l'Autriche) sans esprit et sans âme, sans zèle et sans cœur à l'ouvrage? Je me tue parce que je ne peux point échauffer ceux que je fais travailler, mais je ne voudrais mourir pourtant qu'après avoir tellement monté la machine qu'elle ne pût plus se déranger, même quand on en aurait envie.

*

Un jour qu'étant de service chez l'empereur Joseph, lorsque j'étais des trente-six adjudants-généraux plutôt que chambellans, un prêtre italien, avec une mine si singulière, si scélérate, si ce n'était égarée, vint me prier de l'annoncer. Je ne le fis point. C'était dans le temps que, comme un enfant, il touchait à tout, et qu'un capucin vint me dire qu'il arrivait pour prier sa majesté de permette au couvent de chanter du nez comme à l'ordinaire. Il avait

défendu à ces révérends pères de psalmodier à leur façon.

*

J'étais lieutenant-général commandant les troupes aux Pays-Bas, sous les ordres d'un bonhomme qui avait plus d'âme que de tête et qui m'aurait laissé faire. Je pars pour le fameux voyage de la Tauride. Jamais les premiers mouvements de la révolte (des Pays-Bas) n'auraient paru si j'étais resté à mon commandement. Si l'amitié qu'on avait pour moi ne m'avait pas suffi pour les arrêter, une seule menace de ma part en aurait fait trembler tous les auteurs, et un seul coup de canon (s'il l'avait fallu absolument) chargé à poudre, les aurait fait mourir. Il n'y aurait point eu de cocarde nationale ni de volontaires. C'est toujours le bien prétendu qui commence ces mouvements. Il ne peut se faire, s'il y en a, que dans les huit premiers jours. Les troupes populaires sont ridicules huit jours de plus et dangereuses encore huit jours de plus. Le principe d'armer les bourgeois contre la canaille étend l'empire de celle-ci. La distance n'est pas assez grande pour que l'intérêt, l'ambition, l'ivrognerie et la légèreté ne rapprochent ces deux états, qui n'ont de différence qu'un habit plus ou moins fin, ou bien plus ou moins troué.

J'aurais encore tout raccommodé si l'empereur

ait voulu me permettre de partir de Barczisaraï uoiqu'à mon grand regret) ainsi que je lui proposai. uelle différence! c'est là que tout a commencé. Le euple a appris qu'il avait plus de bras qu'il ne royait, et on ne lui a pas prouvé qu'on avait plus ie tête que lui.

*

Ainsi l'on prétend qu'un jour que Joseph II me demanda, dans le temps de ses innovations aux Pays-Bas, ce que l'on y pensait de lui; je lui répondis : On dit que votre majesté veut *notre bien*. Je ne m'en souviens pas; c'était peut-être, si je l'ai dit, pour m'amuser, car au contraire le peuple aurait moins payé à l'état.

*

Il m'est souvent arrivé de taquiner l'empereur Joseph; mais il y avait bien des ressources avec un homme aussi aimable et qui avait des qualités si supérieures. Deux ou trois fois entre autres, à Prague, chez madame de Vallis, je lui dis quelques vérités assez dures devant tout ce qui composait la société. Il y avait du haut et du bas dans sa manière

de me traiter. Cependant j'ai toujours découvert de sa part de la considération pour moi, lorsque quelque caprice ou peut-être quelque caquet l'empêchait de me témoigner de l'amitié.

*

Quel moment que celui de voir finir et souffrir un grand homme qu'on a vu si souvent se jouer de la mort, et qui enfin tombe entre ses mains comme une créature ordinaire! Le maréchal Laudohn l'appelait depuis huit jours, à cause des souffrances terribles que l'ineptie d'un chirurgien lui causait. Un jour avant d'expirer, il me reconnaît. La porte était ouverte, il m'aperçoit dans son antichambre, m'appelle d'une voix épouvantable, et lui qui, me parlait toujours en allemand, voulant s'essayer en français, me dit : Cher prince de Ligne, je suis terrible! Cela était vrai, mais non pas ce qu'il voulait dire : il voulait me faire entendre qu'il souffrait terriblement. On ne peut pas se faire une idée de ce que j'éprouvais. Je voulus me jeter sur la main de ce vieux et respectable soldat pour la lui baiser avant qu'il mourût. Je suffoquais; on fut obligé de m'emporter hors de sa chambre. — Il avait de la simplicité d'un enfant et de la crédulité d'une dupe. Un intrigant le fit Écossais et lui fit signer Loudon, au lieu de son nom tel que je l'ai écrit plus haut et qu'il l'avait signé toute sa vie. Sa femme le fit de même catholique; il crut

l'être sans trop rien savoir sur la religion. Tant mieux; il est peut-être sauvé.

*

Lorsque l'empereur Léopold, grâce à deux personnes qui se disent mes amis, me fit un passe-droit à Francfort, en ne me faisant pas maréchal, je lui demandai en allemand par la voie du conseil de guerre. et de la manière la plus sèche et la plus outrageante pour lui, la démission de tous mes emplois. Il en fut alarmé; mais ce qui lui fit encore plus d'effet, c'est que moi qui ne danse jamais, je dansai par hasard ce jour-là en sa présence, à un bal chez l'ambassadeur de Naples. Je fis bien plus sans m'en douter : Louise Hardegg m'étant venue prendre à la galopade, comme il arrive souvent de prendre dans les spectateurs celui qui s'y attend le moins, je jetai mon épée à terre avec un fracas énorme de bruit de chaîne, presqu'aux pieds de l'Empereur. Je ne pensais seulement pas à lui; c'était de gaieté; je venais d'apprendre que Charles (1) me revenait d'Ismaël chargé de gloire, avec une blessure qui n'était pas dangereuse. L'empereur fut furieux, et cependant, ayant sucé en Italie le lait de la dissimulation, se contint assez pour m'assurer le jeudi d'après qu'il allait me faire maréchal dimanche. Je ne le suis pas, et cela m'est égal; et, pour le

(1) Charles, fils du prince de Ligne.

[illegible] [illegible] à la cour. [illegible]
jours le [illegible] ordres de la Toison et de Marie-Thérèse [illegible]
de mon régiment [illegible]
quatorze ans celui d'officier général.

Quand on me [illegible] je raconte, et puis je n'y pense plus; mais je [illegible] par exemple, par ces deux lettres [illegible] messes et de mensonges qui [illegible] ans, et que j'ai gardées [illegible]
Les voici :

Mon prince, quoique je tâche à tenir mes papiers en ordre et que je n'en perde pas l'ordinaire, je viens d'en perdre un, et je n'en suis pas fâché : c'est celui que vous avez remis au conseil de guerre. Je vous ai toujours rendu justice dans mon cœur. Si vous m'aviez rendu un peu plus de justice à moi, vous auriez été persuadé que votre avancement, désiré, mérité et promis, ne pouvait être retardé que pour peu et par des combinaisons relatives à quelques-uns de vos confrères. Mais enfin tout cela est passé; il vaut mieux n'en plus parler. Vous garderez vos emplois, vous en aurez de nouveaux avec son temps, et nous serons bons amis comme auparavant. Je suis persuadé et convaincu de votre zèle et attachement pour mon service et ma personne, et vous devez l'être de l'estime et considération avec laquelle je suis votre affectionné.

LÉOPOLD.

Vienne, le 13 décembre 1790.

Mon prince, pardonnez que je ne réponds que si ard à votre lettre, ne l'ayant reçue que depuis hier. La situation dans laquelle vous vous trouvez présentement et que vous m'y exposez, ainsi que la demande que vous y faites, est plus que juste. Vous pouvez être persuadé du zèle avec lequel je m'intéresserai dans cette juste cause, surtout pour vous, mon prince, que j'estime personnellement et qui avez donné les preuves les plus évidentes de votre zèle et de votre attachement pour toute notre maison. Soyez persuadé que mon père et nous tous, nous les reconnaissons, et que, pour mon particulier, je ne désire qu'une occasion pour pouvoir vous témoigner les sentiments avec lesquels je ne cesserai d'être votre très affectionné.

FRANÇOIS.

Vienne, ce 27 octobre 1790.

*

Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit. Si j'avais été méchant, on m'aurait fait plus de bien. Je n'ai guère à me plaindre de personne, mais je me souviens à présent d'un libelle qu'un nommé Masson (à ce que je crois), espèce d'avocat de Nivelles, a fait contre moi. J'eus bien de la peine à obtenir qu'il ne fût pas puni; il se donna pourtant celle de se sauver du pays pour quelques mois. Ce qui prouve encore plus que son petit livre qu'il ne me connaissait pas.

Parmi plusieurs traits que j'ai oubliés, il y avait

dans ce libelle (le seul écrit de ce genre dont je me souvienne, car du reste il n'a jamais circulé même une chanson ni une épigramme contre moi) qu'une marchande de modes de Pétersbourg, nommée Chotuzoff, m'avait fait jeter par les fenêtres, que j'étais un peu poltron, et qu'à mon entrée de gouverneur du Hainaut, j'avais l'air d'un vieux sultan entouré de filles dont je m'occupais uniquement, et que j'avais été assez bête pour prendre de bonne foi des acclamations de *Vive le prince patriote!* Ce dernier point est vrai. C'était dans une église où je prêtais, je crois, ou faisais prêter serment. J'acceptai ce *vivat* avec les autres, ne me doutant pas que son crieur y entendît malice. Pour le sultan, il m'avait fait trop d'honneur. Il est vrai que, pendant la marche ennuyeuse de l'entrée, des filles très jolies me jetaient des bouquets dans ma voiture, et que, la foule les arrêtant près de la portière, je les remerciai beaucoup et leur dis que je les trouvais charmantes. Pour poltron, ce monsieur avait tort. Quant à cette madame Chotuzoff, dont je ne connais le nom que parce qu'un général le porte, je ne sais où diable il a pris sa chienne d'histoire; il n'a pas dit qui étaient les jeteurs par la fenêtre et ce que j'avais fait pour le mériter. Quelques grandes dames, et l'obligation que j'avais de passer la plus grande partie de la journée à la cour, ne m'avaient pas laissé l'envie ou le temps d'avoir des aventures de ce genre. Ce monsieur a encore eu tort.

Le seul reproche qui pourrait n'être pas tout à fait mal fondé, c'est ce qu'il dit de mon entrée, qui lui

parut plus bizarre que magnifique. La guerre venait de finir, et la révolution des Pays-Bas qui m'avait coûté cher aussi. J'aurais pu faire des dettes en galonnant mes gens sur toutes les coutures; je crus au contraire que le peuple me saurait gré de ne point étaler trop de faste. Et comme j'avais deux Turcs, quatre housards, des Russes avec leur barbe, et un Tartare avec deux dromadaires, cela pouvait lui procurer sa comparaison ingénieuse avec Tamerlan ou un empereur de la Chine, car je ne me souviens plus bien à qui il trouvait que je ressemblais.

*

Je me suis toujours souvenu de ce que disait le père Griffet, qu'il fallait être du parti de ceux qui signent leur nom de baptême tout court.

*

La brouillerie causée par des amis trop adroits et des ennemis trop éveillés du baron de Breteuil et de M. de Calonne a fait le malheur de la France, et par conséquent de l'Europe. Je me suis mis vingt fois à leurs genoux pour raccommoder l'excellente tête de l'un et l'esprit pénétrant, quoique trop léger, de l'autre, dont la réunion était nécessaire pour rendre l'administration excellente.

*

Je suis peut-être la cause innocente des massacres de Lyon pour y avoir fait siffler Collot-d'Herbois, mauvais comédien qui en opprimait un bon, nommé Chevalier, que je protégeais. On sait que ce misérable a dit en commettant tous ces crimes que c'était pour se venger des affronts qu'il avait reçus dans cette malheureuse ville. — Parmi les désastres dont je puis me croire la cause involontaire, je dois mettre aussi d'avoir fait le malheur de la Pologne en contribuant à faire mal recevoir Ignace Potocki à Kioff par l'impératrice de Russie. Je l'avais promis au roi. De là, il se jeta lui et son pays à la tête du roi de Prusse. De là la constitution du 3 mai et toutes les conséquences qui s'ensuivirent.

*

Un spectacle fort touchant pour moi fut de voir Monsieur arriver à Coblentz et se réunir avec tous les Français de M. le prince de Condé à ceux de M. le comte d'Artois. Je leur conseillai de marcher le lendemain en France, presque sans armes, s'ils n'en avaient pas, d'essayer des échelles ou des intelligences dans une forteresse quelconque des frontières. La France était sauvée.

J'ai eu à Tournay, au théâtre, un autre moment bien touchant et bien agréable. J'y allais par hasard de Belœil, au premier moment de l'émigration. On jouait *Richard Cœur de Lion*. On me vit dans ma loge attendri à l'air : *O Richard! ô mon roi!* On m'ap-

plaudit à tout rompre. De vieilles et jeunes françaises se jetaient hors de leurs loges; tout le parterre composé de jeunes officiers français, qui sautèrent sur le théâtre pour l'assaut, ne cessait de crier : Vive le Roi! vive le prince de Ligne! Je n'en pouvais plus. Il y eut un trait dans la pièce où l'on promettait de venger le pauvre roi prisonnier : je m'avançai en applaudissant avec l'air de vouloir y contribuer. Je le croyais alors, et il était vraisemblable qu'on m'y employât. Ce mouvement remarqué me valut encore des battements de main, qui ne finirent que pour s'essuyer les yeux innondés de larmes.

Au commencement de la révolution française, on croyait peut-être que je jouerais un rôle dans les armées des puissances qui s'y opposaient. Je reçus une lettre du club de Mâcon, signée par un M. d'Aumérat, maréchal-de-camp d'autrefois, que j'avais connu, où l'on me signifiait qu'on se déferait de moi et qu'on brûlerait Belœil, si je m'avisais d'être aristocrate.

Dans une tournée que j'ai faite dans mon gouvernement, pendant le petit espace de temps que les Pays-Bas furent à l'empereur, un M. de Lacombe entra chez moi sans se faire annoncer et me dit : Monsieur, je suis jacobin, mais las de l'être; pour qu'il n'y en ait plus, je rentre en France avec des preuves de malversation et d'infidélités de quelques-uns de mes camarades, commissaires aussi à Saint-Domingue, pour les faire guillotiner et gagner par

là la confiance de la Convention. Ensuite que voulez-vous que je sois pour mieux trahir? Général dans Paris ou à l'armée? commandant de place? des conseils? Cela m'est égal. Voulez-vous un parti en France pour vous personnellement? Il y en a un pour le duc d'York et un pour le duc de Brunswick; mais vous êtes plus connu et aimé que ces messieurs. On dit, monsieur, beaucoup de bien de vous en France, où l'on sait que vous passez une partie de votre vie.

Je le remerciai de la royauté, j'abdiquai dans l'instant, et, ne sachant pourtant pas s'il était fou tout à fait, je l'engageai à faire rendre aux Autrichiens Lille pour commencer à nous inspirer de la confiance. Je ne sais pas ce qu'il est devenu et si réellement il ne voulut pas produire quelque mouvement en France, car il me semble que j'ai lu son nom parmi les guillotinés de ce temps-là.

*

Quelques commérages de femmes, quelques sots dits, redits et malentendus pouvaient avoir refroidi l'archiduchesse (1) à mon égard; mais, sans que j'aie su pourquoi, elle a eu l'air de prendre au tragique comme manque de respect pour toute sa famille, un quiproquo d'adresse et de maladresse.

Mon adjudant Dettinger mit sur une lettre

(1) Marie-Christine. Elle gouvernait les Pays-Bas conjointement avec son époux, le prince Albert.

prince Albert l'adresse de ma femme, et a celle-ci l'adresse du prince Albert. J'écrivais de Paris: j'avais proposé à l'archiduc Ferdinand et à son archiduchesse de venir à Belœil, et j'offrais le même rendez-vous aux altesses royales de Bruxelles. Or, je disais dans ma lettre, qui fut remise au prince Albert, en parlant des altesses royales de Milan : Nous serons débarrassés bientôt de ce *Post-Züg* archiducal.

Cette bêtise d'attelage, qui d'ailleurs n'était bonne ni à écrire ni à lire, *mansit alta mente repostum*, et m'aliéna tellement l'esprit de cette petite cour que le prince ne songea pas à me demander pour servir sous lui, ce qu'il aurait fait sans cela. L'archiduchesse est vive et pourtant ne revient pas aisément; elle gâte par là de grandes qualités qu'elle tient de sa mère. Le duc est bon, a beaucoup de connaissances militaires, mais je lui aurais été utile. Peut-être qu'il n'y aurait pas eu de bataille de Jemmappes, ou plutôt qu'elle se fût passée autrement. Peut-être que le duc de Brunswick, avec qui j'aurais eu à traiter, se serait rappelé notre amitié et se serait ressouvenu que je le pénétrerais. Il a dit, depuis ce temps-là, que j'étais l'homme le plus fait pour finir cette guerre-ci, et je lui ai fait répondre qu'il aurait dû le dire plus haut et plus tôt.

Le duc Albert est le militaire le plus instruit et qui a le plus d'érudition militaire. Ses mémoires valent mieux que sa mémoire, qui hors de là est souvent en défaut. Mais au grand air, à cheval, au milieu de beaucoup de monde, on dirait que tout ce qu'il sait

et voit à merveille dans son cabinet, dispara
à me reprocher vis à vis de lui une mauvais
santerie que peu de gens heureusement ont
prise. Il me demanda, la première fois que je
après la bataille de Jemmappes, qu'il avait p
si je le trouvais changé depuis une maladie q
avait été la suite : Je vous trouve, monseigne
dis-je, l'air encore un peu *défait*.

*

J'allai une fois au siége de Valenciennes c
un seigneur de paroisse, et une autre fois j'y
vingt-quatre heures comme colonel. Toute
dames qui étaient à Belœil y allaient auss
quand elles ne voulaient pas tant en approch
les menais à deux hauteurs dans ma forêt, le l
et le mont Crapaud, où l'on me menait quand
sage, à sept ou huit ans, voir les mêmes siég
temps des Français de meilleure compagni
ceux-ci. Je riais moi-même de voir finir ma ca
comme je l'avais commencée, et je haussa
épaules de ce que les événements me mettaien
le cas de contempler la gloire des autres au li
les rendre témoins ou coopérateurs de la mien
quoi il n'y avait plus d'apparence.

*

Hélas! je ne voulais pas comprendre le ma

Lacy quand il me dit cet affreux mot : *Mort* (1)! ou je ne le pouvais pas. Je crois que c'est ce qui m'a sauvé la vie. Je tombai anéanti, et il me porta presque entre ses bras. Je vois encore l'endroit où le maréchal m'apprit que mon pauvre Charles était tué. Je vois mon pauvre Charles lui-même, m'apportant tous les jours à la même heure son heureux et bon visage sur le mien. J'avais rêvé quinze jours auparavant qu'il avait reçu un coup mortel à la tête, et qu'il était tombé de cheval, mort. Je fus inquiet cinq ou six jours, et comme on traite toujours de faiblesse ce qui est souvent un avertissement ou peut-être un sentiment de la nature, lorsqu'il y a quelque analogie dans le sang, je chassai cette fatale pensée, qui ne se vérifia que trop le surlendemain.

*

Une nuit, à mon hôtel du gouvernement (2), où depuis quarante ans, disait-on, on avait des apparitions, j'entendis tant de bruit à ma porte toujours près de s'ouvrir ou de se fendre en éclats, quoiqu'il n'y eût ni vent, ni fenêtre ouverte, que je sonnai. Angélo, mon valet de chambre, arrive, sort de mon appartement et dit encore à présent qu'il a vu une grande figure blanche s'échapper, qu'il aurait pour-

(1) Le prince parle de l'annonce qui lui était faite de la mort de son fils, tué en Champagne.

(2) En 1703, lors de la rentrée des impérialistes aux Pays-Bas et de la réintégration du prince dans ses dignités et fonctions.

suivie, si la peur et ses jambes ne l'avaient arrêté. Mon caporal d'ordonnance coucha dans mon antichambre. Je n'entendis plus rien et dormis alors tranquillement.

*

J'ai vu dans leur brillant les pays et les cours où l'on s'amuse le plus : par exemple, celle du dernier Saxon, roi de Pologne, ou pour mieux dire, du comte de Brühl ; j'ai vu les dernières magnificences de ce satrape qui, pour faire cent pas à cheval, était accompagné de cent palatins, starostes, castellans, cordons bleus et de quantité de princes alliés à la maison de Saxe.

J'ai vu Louis XV encore avec un air de grandeur de Louis XIV, et madame de Pompadour avec celui de madame de Montespan. — J'ai vu trois semaines de fêtes enchanteresses à Chantilly, des spectacles et des séjours de Villers-Côterets, où tout ce qu'il y avait de plus aimable était rassemblé. J'ai vu des voyages magiques de Lille-Adam ; j'ai vu les délices du Petit-Trianon, les promenades sur la terrasse, les musiques de l'Orangerie, les magnificences de Fontainebleau, les chasses de Saint-Hubert et de Choisy. Et j'ai vu tout diminuer et périr tout à fait.

J'ai vu jusqu'aux restes des beaux jours de la Lorraine, qui ne tombait pas de bien haut, mais qui enfin existait encore du temps du petit roi Stanislas

qui avait hérité de l'affabilité, de la bonhomie et des joies de l'ancienne cour des ducs de ce pays-là.

J'ai vu les dernières magnificences de l'Europe, où, dans un climat glacé, Catherine II a réuni le luxe asiatique à celui de Louis XIV, des Grecs, des Romains et des *Mille et une Nuits*.

J'ai vu Potsdam, Sans-Souci, et la gloire; le règne militaire, une cour auguste et un quartier-général sévère à la fois.

J'ai vu tomber avec le prince Charles de Lorraine, les Pays-Bas et une jolie cour gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante. Et pour prouver seulement que je vois tout dépérir, toutes les cours de l'empire disparaître jusqu'à la plus petite par le manque de considération, même celle du dernier prince de La Tour qui, bien que ridicule, n'en était pas moins magnifique; Manheim, Munich, Erlangen, du temps du dernier margrave de Bareuth, et Stuttgard, qui ont été les séjours des fêtes, des plaisirs et de la plus grande représentation; je les ai vus aussi disparaître. Ainsi j'ai vu encore finir la petite cour de Bonn, et jusqu'à celle de Liége (c'est tout dire), brillantes sous deux princes de Bavière.

De même encore, je n'ai vu nulle part remplacer en Europe toutes les grandes maisons des grands seigneurs qui finissaient d'avoir des pages, des gardes, des gentilshommes, et avaient cependant encore grand air en valets, en chevaux, en assemblées, en table ouverte et quelquefois en divertissements.

Je viens de me donner la peine de compter, dans le journal de M. Leygeb, mes voyages. J'en trouve 34 de Bruxelles à Vienne, passant toujours par Paris; 12 de l'armée à Vienne pendant trois guerres, et outre cela 18 de Belœil à Paris; jusqu'à l'année 1786, la guerre turque et les révolutions qui ont fixé mon séjour à Vienne depuis treize ans.

J'ai parcouru deux fois la Russie, deux fois la Pologne, une fois la Moldavie, la Crimée, la Provence. Je parie que j'ai dépensé en voiture trois ans de ma vie, et plus de 150,000 florins de poste seule. Autant au jeu, à ce que je crois. Mes campagnes m'en ont coûté plus de 500,000, et j'en ai donné au delà de 200 tant à mon régiment qu'aux autres troupes que j'ai eues sous mes ordres. J'ai peut-être dépensé 500,000 florins en bâtiments et jardins, ce n'est pas trop, et autant en fêtes, revues, camps d'exercice, entrées, inaugurations, etc. Le train ordinaire de ma maison aux Pays-Bas pouvait aller à 60,000 florins, sans compter une *maison ambulante* que je fais monter à 30 ou 40,000. Je compte, en tout, avoir dépensé six ou sept millions de nos florins de Vienne, ou vingt millions de livres de France, depuis que je suis au monde.

*

Que je serais heureux, si la gloire m'avait aussi bien traité que l'amour! Mais, hélas, elle est si diffi-

le à saisir! J'en ai eu quelquefois la petite joie; ıais une belle et bonne jouissance, pas encore.

*

Deux fois j'ai été choisi et presque commandé pour aller me mettre à la tête de l'armée d'Italie (1). C'était dans mon lit qu'on m'avait pris pour cela, et où ma paresse me tient très éloigné des bassesses qu'il faut faire pour réussir. Deux fois j'ai appris de même qu'on m'avait préféré les quatre invalides qui ont perdu ce beau pays-là, et enchanté qu'on eût pensé à moi pour le sauver, j'ai vu un moment avec peine la fin de tous les romans de victoire auxquels je m'étais livré. Mais j'ai le bon esprit de saisir avidement et de me dessaisir tranquillement de tout ce que la jouissance me promet d'heureux, ce qui fait qu'il ne me coûte pas d'en être aussitôt privé.

J'ai à me reprocher de n'avoir pas fait toutes les démarches qu'il aurait fallu... Une première fois, une femme me fit promettre de n'en point faire pour commander l'armée d'Italie. J'y consentis, parce que, dans ce moment-là, je voulus donner le nom de bassesse à ce que je pouvais cependant faire très noblement. On dit que le *grand-vizir* (M. de Thugut) n'attendait que cela. Je n'étais pas son homme. Je ne me serais point laissé donner d'adjudant pour gouverneur, je ne me serais point laissé faire de plan

(1) Contre le Premier Consul.

par des freluquets ou des postillons qui, venant porter une nouvelle au vizir, s'enfermaient avec lui dans l'antre voûté de l'intrigue, et rapportaient ensuite l'ordre des opérations concertées avec lui de cette manière. Si je n'avais pas eu beaucoup de succès, je réponds au moins que l'ennemi n'en aurait jamais remporté de considérables, et que l'esprit de l'armée eût été conservé.

Tout cela ne m'a pas empêché d'offrir mes services avec qui et même sous qui l'on aurait voulu; tout cela ne m'empêche pas d'attendre la bataille à laquelle il y a tant d'apparence et d'y chercher ma place, ainsi que j'ai déjà dit, où je puisse terminer et embellir ainsi ma carrière.

J'ai appris depuis que mylord Grenville, étant à Berlin au moment où la Belqique se remuait un peu deux ans après sa prise, avait envoyé un courrier à notre vizir pour me demander à la tête de l'armée sur le Rhin. On le renvoya sans en avertir même l'empereur.

Une autre fois, le comte de Castellafer me demanda de la part de son roi de Sardaigne qui, mécontent des autres généraux autrichiens, voulait, disait-il, quelqu'un de l'école de Loudon. Il ne voulait donner à commander des troupes qu'à moi et s'offrit de me donner les mêmes patentes et instructions que l'emreur. Thugut sourit agréablement ayant presque l'air d'y consentir, changea de conversation et fit la révérence. — Qu'avez-vous fait? dit le lendemain à M. de Castellafer le chevalier Eden qui se croyait

du triumvirat avec Ruzamoffsky et le vizir qui se moquait d'eux; on est fâché contre vous. On dit que vous vous avisez de donner des armées et à qui encore? au prince de Ligne, qui ferait exterminer celles du Piémont et de l'Autriche en une campagne.

*

La bêtise ou la malice des gens en faveur, les mauvais choix qu'ils ont faits, leur négligence des braves gens et des gens éclairés, ont détruit ma ferveur militaire que je n'aurais jamais cru pouvoir s'arrêter. J'ai brisé l'idole la plus chère à mon cœur : la gloire, et j'ai résolu de ne jamais essuyer un coup de fusil. Je ne me suis jamais vanté de tant de batailles et de quelques actions distinguées pendant douze campagnes, et j'ai ri et pleuré, lorsque j'ai vu à la tête de nos armées en Italie et aux Pays-Bas, quatre pauvres ignorants ou infirmes que j'ai eus sous mes ordres et à qui, excepté Clerfayt, je n'aurais jamais donné trois bataillons à commander. Car de toutes les marionnettes politiques qui ont paru sur le théâtre de cette guerre, la meilleure eût été Clerfayt, si la crainte de la responsabilité n'avait point paralysé souvent ses nombreux moyens.

Tous ceux qui ont perdu les Pays-Bas, l'Italie, et qui travaillent à perdre le reste; et tous ceux qui ont joué un rôle bon ou mauvais dans cette guerre, ont tous été sous mes ordres, et ne s'attendaient pas à

m'être préférés. Je suis fâché d'en être vengé : ce n'est pas la vengeance que je veux. J'avoue que je reste au milieu de toutes ces ennuyeuses alarmes pour me venger en me rendant utile. Je trouverai peut-être un coin dans une redoute ou aux lignes si on les attaque, où je pourrai une dernière fois me faire honneur et rendre un grand service.

Je n'aurais jamais voulu qu'on tirât un coup de fusil en Empire, je l'aurais laissé à la soi-disant protection prussienne; mais j'aurais repris nos pays perdus. En Italie, je n'aurais jamais séparé mes colonnes pour faire des attaques combinées; je ne me serais au moins jamais éloigné de mes voisins, de mes secours, de mes réserves. Beaucoup d'espions, de patrouilles, de chaînes, de troupes légères, de cartes détaillées, d'amour des habitants, d'activité pour connaître chaque sentier, de suite à surprendre, harceler, couper de petits postes pour prendre la supériorité sur l'ennemi, car le *ton* qu'on donne à une campagne fait beaucoup.

*

Au lieu de cela, je suis tranquille et fort heureux, et jouis du présent sans regretter tout ce que je viens de dire que j'aurais fait, et qui n'aurait peut-être pas réussi aussi bien que je l'imagine. Je suis seul à ma montagne, et j'écris dans un joli petit belvédère, que j'appelle mon petit Belœil, et qui me

dédommage du véritable qu'un autre que moi ne se consolerait pas d'avoir perdu pour toujours.

*

Voilà deux ou trois paix faites depuis ce temps-là (le temps de la guerre de Sept Ans), quoique faites à la diable. Vienne est sauvé : autres temps, autres soins. Ce n'est plus à avancer que je pense à présent, c'est à ne pas trop reculer. Un ordre injuste et barbare m'exclut de la capitale. Le sacrifice de 200,000 florins de rente à ma fidélité; la réflexion que je les aurais encore si la cour n'avait accepté la démission de tous mes emplois, et qu'on ne me fit reprendre qu'en me jurant que je serais fait maréchal dans quelques jours; le rescrit qui décide que je suis presque en actualité de service, puisqu'on n'avait pas osé me mettre tout à fait de côté : rien n'y fait. Le conseil jacobiniste qu'on a donné à l'empereur pour qu'il ne soit pas entouré de ceux qui sont payés pour lui être attachés, chasse les *pensionnés*. C'est *passionné* que je suis, on s'est trompé sur le mot. —A propos de passion, il m'en est arrivé une depuis celle que je croyais la dernière. Elle me console de cette injustice. Je quitte souvent ma retraite pour voir un objet simple, doux, gai, calme, un peu sauvage, provincial, campagnard, né sur les bords les plus éloignés de la Baltique, auprès de quelques forêts où il n'y a que des ours. — Tant mieux! une bonne injustice réveille le goût du

public. On commençait à m'oublier, et de peur que cela ne m'arrive, je donne des bals toutes les semaines à l'un des asiles que je me suis faits pour n'être pas trop éloigné de Vienne. Nüsdorff est mon troisième refuge. On me dit : Vous avez l'air de braver vos malheurs, vous affichez l'insouciance. — Point du tout, mes prétendus amis, pauvres conseillers que je n'écoute jamais. Je l'ai naturellement, cette insouciance qui me rend supérieur aux événements, et mon bal est la queue du chien d'Alcibiade.

*

Un mot peut bien faire du tort. Ce qui m'a empêché d'être employé dans cette dernière guerre, c'est d'avoir dit, lorsqu'on donna au favori Godoï en Espagne le nom de prince de la Paix, que Thugut était le baron de la Guerre. Cela courut tant, et cela parut si juste (puisqu'il avait refusé toutes les conditions avantageuses que la France proposait) qu'il ne me l'a jamais pardonné.

*

Si Henri IV avait été roi des Juifs au lieu d'être roi de France et de Navarre, et si au lieu de son sourire franc, aimable et gai, un sourire amer ou moqueur, ou présomptueux ou méprisant, eût habité ses lèvres, M. le baron de Thugut lui aurait ressemblé. C'est la même coupe de visage, mais non de son

cœur et de son esprit. Ses yeux sont fort spirituels, sa conversation n'est pas distinguée, mais n'a précisément rien de commun. Sa politesse est peut-être celle d'un subalterne, mais il en a dans ses manières et surtout celle d'écouter. Il n'a jamais assez parlé, crainte d'être approfondi, pour qu'on sache s'il a en général des connaissances. Il n'y a que ce qu'il a fait et défait pendant sept ans qui prouve qu'il n'en a pas dans son ministère (celui des affaires étrangères), auquel il avait ajouté l'autorité de trois ou quatre départements qui l'occupaient plus que le sien.

Il a eu le bonheur d'être calomnié. C'est peut-être le seul à qui cela ait été utile. On a dit qu'il était gagné tantôt par la France, tantôt par l'Angleterre; il a ri d'une méchanceté ignorante, et cela n'a servi qu'à prouver qu'au lieu d'être intéressé, il avait refusé deux cent mille florins que son maître avait voulu lui donner. On lui a reproché d'être tantôt Russe ou Anglais. Il a prouvé en se brouillant alternativement avec les deux cours, qu'il ne se souciait pas plus de l'une que de l'autre. C'est parce que la Prusse l'a démêlé qu'il lui a voué une haine qui a fait bien du tort à notre monarchie. Il a été fort aise qu'on le fît passer pour un homme qui se laisse mener par quelques ministres étrangers. Cela lui a servi au contraire à les subjuguer sans qu'ils s'en soient doutés, quand il en a eu besoin.

On l'a cru orgueilleux; il n'est que dédaigneux. Il ne se souciait ni des honneurs ni de l'honneur. Célibataire, sans amis, parents, société ni terres, ni

considération, étant d'une extraction peu relevée, renfermé chez lui de peur d'être pénétré, il a mieux aimé détester les hommes que de les voir, et a pris l'avance pour ne pas être détesté par eux.

Il donnait des instructions vagues et verbales, et jamais rien de signé de sa part ne pouvait sauver celui qu'il avait auparavant compromis ou désavoué. Son bouc d'Israël était surtout chargé du chapitre des bassesses, et c'est ainsi que toutes celles qu'il fit faire au sujet de Malte sont cause dans ce moment en partie du malheur de l'Europe. Jetant ainsi sur d'autres l'odieux des bassesses qu'il voulait ménager, il réservait sa morgue ordinaire pour se brouiller avec elles lorsqu'il s'y passait quelque chose qui lui déplaisait.

Il soutenait faiblement ceux qu'il protégeait, mais s'il avait été capable de faire du bien à quelqu'un, il n'aurait pas fait plus de cas de l'ingratitude à son égard que de la sienne à l'égard de ses bienfaiteurs. Au bout de huit jours, sans se gêner, il la prouva aux princes de Kaunitz, de Stahrenberg, de Rosenberg et de Colloredo, auxquels il ôta dans l'instant toute l'autorité et la confiance du souverain.

C'est sans doute dans son ambassade de Constantinople qu'il puisa son goût pour le despotisme oriental; mais il ne le développa que dans la place la plus élevée. Il avait dédaigné les autres qui ne valaient pas la peine de vaincre son indolence. Il avait abandonné successivement les missions de Varsovie, de Naples, de La Haye, même sans y aller,

et vingt négociations secrètes dont il fut chargé en France, aux Pays-Bas et aux armées contre les Turcs et les chrétiens. Il déplut tant à Frédéric le Grand dans celle de Braunau, qu'il écrivit à l'impératrice Marie-Thérèse de ne plus lui envoyer un homme aussi hérissé de difficultés.

On a dit qu'il voulait détruire la monarchie : point du tout, il aurait voulu l'agrandir; mais il a mieux aimé la perdre que son autorité; qu'il voulait perdre le royaume de Naples : point du tout, il n'a voulu que perdre Mack.

On a cru qu'il ne se connaissait pas en hommes; il a ri de ses mauvais choix qu'il mettait sur le compte des autres; mais il n'a pas ri des victoires de l'archiduc et de Clerfayt, qu'il a fait tous les deux rappeler aussitôt. Il a ri de l'humiliation qu'il a procurée à tous les généraux de l'empire, en déclarant que, n'en trouvant pas un qui voulût se battre, il en faisait venir un (1) de huit cents lieues; mais il n'a pas ri lorsque celui-ci voulut échapper à ses instructions, pour ne devoir qu'à lui-même la fin de cette guerre.

Un de ses moyens était d'envelopper tout d'un nuage épais, pour qu'on ne découvrît qu'à la longue, et lorsque le premier effet était passé, celui de ses mauvais calculs. C'est par la nécessité du mystère, qu'il mettait toujours en avant, qu'il avait accaparé toutes les affaires. On l'a accusé d'être paresseux; il faisait tout lui-même, jusqu'à ses adresses et des

(1) Suwarow.

copies, si par hasard il en avait besoin. Sa paresse n'en était pas moins réelle. Il ne répondait à personne, faisait attendre les courriers un an; il a gardé l'argent de ses gouvernements provisoires, sans vouloir le détourner à son profit, mais par négligence. Il vient de brûler des montagnes de papiers qu'il n'a pas seulement décachetés. Quand il faisait, c'était pour empêcher de faire et pour que tout fût dans sa dépendance.

Il a des contrastes piquants qui prouvent son ignorance sur quantité d'objets. Ayant vécu dans la meilleure compagnie, il s'entend en homme de goût, en bonne chère et en plaisirs, et pourtant il ne dîne qu'en tête à tête avec des espèces dont il ne fait aucun cas et qu'il fait ou laisse parler. Il fuit l'éclat et la représentation, et a des vaisselles, des livrées magnifiques, et le plus beau linge de table, qui ne voit le jour qu'une fois par an, qu'une vieille femme les sort d'un coffre pour les visiter.

Se promenant en voyageur derrière la tranchée de Giurgevo, il mit sa petite épée à la main et y ramena les troupes qui, grâce à une sottise de Lauer, à qui il n'a pas moins donné une armée à commander, venaient d'abandonner seize pièces de canon.

Pour se venger de la confiance que Lehrbach s'était acquise à l'armée, il a fait perdre en trois semaines cent mille hommes, cent millions, l'honneur et l'Autriche. Étrange effet de l'humeur et de l'envie! on ne dit point : Je vais et je veux causer tant de malheurs, personne n'est assez criminel

our cela. Mais, en se livrant à ces deux mouvements, sans s'arrêter par un retour sur soi-même, on précipite la ruine de tout un pays.

Avec pas plus d'esprit qu'il n'en a et plus de justesse, plus d'âme qu'il n'en a et plus de justice, une plus mince opinion de lui et une meilleure des autres, moins d'envie, de rancune et de malice, il aurait pu être un grand ministre. Il a versé quelques larmes en cessant de l'être. Je lui aurais passé celles de la rage, mais elles n'étaient que de faiblesse, de voir échapper de ses mains, malgé six semaines d'intrigues bien subalternes, les rênes de tant de gouvernements. En attendant qu'il les reprenne, M. le baron de Thugut ressemble aux cardinaux Richelieu et Mazarin, par les deux derniers hémistiches de leurs portraits dans la *Henriade* (1).

*

Comme les gens gros ont peur de passer pour lourds, le comte de Cobenzl s'est fait léger : il est actif, obligeant, facile, conciliateur et bon; mais il ne se donne pas le temps de réfléchir.

*

Bonaparte est à la fois César, Alexandre, Pyrrhus

(1) Richelieu, grand, sublime, *implacable ennemi*,
Mazarin, souple, adroit *et dangereux ami*.
CHANT SIXIÈME.

et Scipion : c'est un être prodigieux. Mais il n'y a pas un mot à citer de lui en sensibilité ni élévation. Quand je le vois aimer autant les cérémonies et un peu l'arbitraire, il me fait penser à Paul Ier. Pourquoi a-t-il une femme et des parents? Cela ne lui va pas. S'il ne prenait par an pour lui que cent mille francs sans autre représentation que la parade que j'approuve; s'il écoutait, s'il répondait, ce serait le plus grand homme qui ait jamais paru.

*

Le duc d'Enghien a tué Bonaparte; la vanité a tué sa gloire; sa folie impériale a abaissé les Alpes; Saint-Cloud a détruit Marengo; son trône a culbuté sa tente; la fable a écrasé l'histoire.

*

L'empereur d'Allemagne (François II), se laisse faire empereur d'Autriche par l'empereur des Français. C'est un officier qui se retire avec sa pension.

*

Alexandre Ier se bourgeoise; le roi de Prusse se

ait caporal; on ne voit que bons pères et bons maris sur le trône, et pas de bons rois.

*

L'électeur de Saxe dégoûte du mérite et presque de la vertu. L'un est si sec et l'autre est si roide, qu'il ne sait ni être ni rendre heureux.

*

François II a de bons mouvements de cœur et de jugement. Il ne lui manque que d'être bien entouré ou de ne pas l'être du tout. Il est porté vers la justice et même la bienfaisance, et croit et veut avoir de la fermeté. On veut qu'il soit dur.

*

L'archiduc Jean peut, ainsi que je le lui ai dit, devenir un Créqui par la perte de sa bataille de Hohenlinden, comme l'autre est devenu un grand général par Conserbrick. Il a la meilleure érudition militaire, une grande application, et, je crois, du caractère.

Si l'archiduc Charles avait un autre physique, son application, son intelligence et sa fermeté

auraient été doublées. Il aurait égalé Condé et Eugène. Il est brave, il est bon, il a de l'esprit, de la facilité à concevoir et de grandes vues militaires; mais la méfiance de sa santé donne de l'incertain à son imagination et l'arrêtera souvent, à moins qu'il ne soit sûr d'être bien guéri. Puisse la flatterie ne pas gâter ce prince! Il a de grands talents, il a eu de grandes actions. J'ai peur que la faiblesse de ses nerfs se communique à son caractère. Il est général et soldat : c'est ce qu'il faut pendant la guerre; mais il n'est pas officier : c'est ce qu'il faut pendant la paix, et ses changements, ses protections ne valent pas grand'chose.

*

La reine de Naples est pleine d'âme, d'élévation, de générosité, de suite en tout ce qu'elle fait. C'est le seul enfant de Marie-Thérèse qui lui ressemble. Mais malheureusement elle est plus vive, réfléchit moins, et ne donne pas le temps, souvent à force de bonté, de s'expliquer ni de lui dire les choses agréables ou reconnaissantes qu'elle inspire. Trop confiante, elle embarrasse; parce que les mêmes confidences, publiées par les indiscrets, compromettent et font soupçonner celui qui ne l'est pas. C'est ainsi qu'on a retenu d'elle cette phrase, que je croyais bien n'avoir été dite qu'à moi, et qui peignait bien sa situation malheureuse : — Je ne suis plus femme,

ni mère, ni reine, ni archiduchesse : je ne suis rien.

*

Un des hommes les plus aimables que j'aie connus était le prince Louis de Wurtemberg, lorsqu'il était notre volontaire dans la guerre de Sept Ans. Il me donnait du gout pour les vers, il en faisait et les lisait à merveille. Un jour il se brouilla avec le maréchal Daun pour une de ces mauvaises pointes auxquelles il se livrait quelquefois par gaieté et souvent pour impatienter. Nous venions de prendre un camp ; il avait beaucoup plu : — « Comment le trouvez-vous, mon prince ? lui demande le maréchal. — *Trop profond*, lui répondit-il, parce qu'on enfonçait dans la boue. — Je savais bien, lui dit le maréchal, que vous critiquez tout ce qu'on fait. »

On ne se figure pas l'originalité vaniteuse et sans exemple du prince de Kaunitz, sans cesse en galanterie vis à vis de lui-même. Il dit un jour à un Russe que je lui présentai : — « Je vous conseille d'acheter mon portrait, monsieur, parce que dans votre pays on sera bien aise de connaître la figure d'un des hommes les plus célèbres, le meilleur homme à cheval, le meilleur ministre gouvernant cette monarchie depuis cinquante ans, un homme qui sait tout, connaît tout, s'entend à tout. »

Cet homme d'état avait plus de sens que d'esprit. Quatre langues qu'il savait parfaitement rendaient sa conversation imposante plutôt que séduisante : en y réfléchissant, on s'apercevait qu'il n'y avait ni traits ni imagination; mais, à force de se croire le premier homme du monde, il l'était presque devenu. Il avait autant de fierté dans l'âme que dans le maintien, et avait plus de bonhomie qu'on ne lui en supposait. Il frisait ou usurpait l'admiration; mais il méritait la considération et l'estime.

L'électeur de Bavière, que je retrouvai avec bien du plaisir, aussi bon diable que lorsqu'il était le prince Max en France, mon compagnon courtisan, chasseur et soupeur chez nos demoiselles de l'Opéra, me faisait trembler à dîner chez le roi de Prusse. Il racontait cent histoires, vraies ou fausses, de lui, de moi, de ces demoiselles, et tout plein de choses que j'avais oubliées : car il faut être grand souverain pour avoir la mémoire des bagatelles et des noms. Un jour que le roi me disait à table que d'avoir si bien traité mes chanoinesses me faisait honneur, je lui dis : Sire, c'est pour l'exemple, en riant et en montrant l'électeur, dont les siennes et tout le clergé qu'il a volé sont fort mécontents. — Bel exemple! dit-il fort drôlement, avec son reste d'accent du Rhin, c'est un « *queux* qui veut *vifre* et mourir comme un *queux*. » — Comme les affaires font les gens qui font les affaires, l'électeur, qui s'occupe des siennes et qui est assez au courant de tout, est bien mieux que je ne le croyais trouver et pouvoir se former

ıême en vérité. C'est par air et mauvais air et en se ;ênant qu'il n'est pas encore meilleur.

*

Quelle reine encore que celle de Prusse! quelle beauté! quelle grâce! Qu'elle rappelle, avec une figure plus régulière, celle de la malheureuse reine de France! Et ses charmantes sœurs! J'ai été voir cette cour à Anspach. Le roi, un peu timide et n'ayant pas grand'chose à dire pour commencer, étant assez vacant dans la société où il se promène quelquefois tout seul, je l'attaquais de conversation. Il y prend alors à merveille et parle bien guerre et service. Il a l'air militaire, juste, ferme et bon; et quand, assis sur une pierre sur laquelle avait déjeuné Gustave-Adolphe, il s'y dessinait sans s'en douter, je lui parlai avec feu de cette guerre de Trente Ans, il me parut que je le lui communiquai presque, et il eut l'air de regretter que la vile, méfiante et criminelle politique de toutes les cours l'empêchât de faire ce que l'honneur et l'intérêt dictaient à tout l'empire, dans ce moment qu'on laissait envahir l'électorat d'Hanovre.

*

Il faut savoir se servir des espèces. Lorsque notre cour était brouillée avec celle de Russie, moi indigne, vraie mouche du coche, je les raccommodai

par une entrevue chez moi entre Trauttmansdorff et M. d'Entraigues. Celui-ci pour se faire un mérite et sensible à la confiance que j'exigeai du premier, rapprocha tellement par son esprit et son habile correspondance les deux empereurs, qu'ils s'écrivirent de la meilleure foi possible les plus belles choses du monde. Le roi de Prusse qui le sait, se met aussi à avoir confiance en Trauttmansdorff. Il n'y aurait point eu d'*Arlichino finto principe* en France. Un reste d'influence Thugutine s'aperçoit de cette harmonie; on renvoie Trauttmansdorff et la méfiance et l'aigreur remplacent l'honneur, la sûreté de l'Europe et l'union.

*

Le roi de Prusse, lorsque j'étais l'autre jour à Berlin, me reçut avec cordialité et distinction, à Potsdam, où il ne voit personne. Quel froid il faisait à la revue de ses gardes et de sa garnison, qu'il me montra! Puis il me dit : Venez vous chauffer à ma cheminée. Passons par ce petit escalier qui n'est pas brillant. — Comme il n'a pas de prétention à l'être, je lui dis que les plus sûrs et les plus droits sont toujours les meilleurs. — Et puis, dit-il, allons déjeuner chez la reine. Elle était belle comme le jour le plus beau et le ciel le plus pur.

Je demandai au roi comment s'appelait un joli officier qui défilait devant moi. Il me dit : C'est mon frère Guillaume, que je vous présenterai tantôt. Il me

présenta aussi tous les officiers qui avaient fait la guerre de Sept Ans, me conta leurs blessures, leurs actions, et voulut que nous en parlassions ensemble. Il nous écoutait avec intérêt. Je fus successivement introduit à tous les membres de la famille royale. Le prince Guillaume est de la plus charmante figure, aimable, attirant. Le prince Henri ne l'est pas autant, mais c'est un bel homme. Tous les deux sont bons et sûrs et braves, j'en réponds. Le prince Louis Ferdinand de Prusse est un héros de roman, d'histoire et de la fable. Il aurait été un demi-dieu dans temps-là. C'est Mars, Adonis, Alcibiade à la fois, avec amabilité, grâce et facilité. Quel talent militaire! quelle belle valeur! quelle humanité?

Je vois, me dit Frédéric-Guillaume, de la cordialité entre vos officiers et les miens, et cela me fait plaisir. — Je voudrais, sire, lui répondis-je, que pour n'en pas faire à tous les brouillons de l'Europe et à Brouillon Ier Napoléon, l'univers en fût instruit. On respecterait davantage nos deux cours. Je prie votre majesté de faire pendre le premier ministre, général, parent, courtisan, qui que ce soit, qui ose dire encore que nous sommes des ennemis naturels. — Oh! on me l'a dit bien souvent, me répondit-il avec une bonhomie vraiment charmante. — Je souhaite, continuai-je, que l'empereur en fasse autant. Je le lui dirai à mon retour (et je le lui ai dit), car, ajoutai-je, où est l'Allemagne, si ce n'est vous, sire, et lui? Même langue, même intérêt; sans cela, point de patrie. Brouillon Ier, électeur de Hanovre, de

Trèves, de Cologne, de Mayence, qui, dans huit jours, s'il veut, le sera de Baden, Wurtemberg et Bavière, dont il incorpore les troupes dans les siennes, en faisant ces trois souverains chefs de bataillon, est empereur d'Occident. Le roi a souri à ce nom d'électeurs officiers français, mais d'un sourire amer. — On a confiance dans M. de Hardenberg, lui dis-je ; je le crois bon gentilhomme. — C'est pour cela que je l'ai pris, me répondit-il. — Sire, que vos deux majestés se donnent la main par écrit, pour se la prêter en cas d'attaque ou de plus d'humiliation. Qu'aucun de vos ministres, qu'aucun cabinet n'en soit instruit, et qu'un ordre cacheté au général prussien et autrichien des frontières ne s'ouvre que lorsqu'on le leur dira. Il contiendra de la part de votre majesté l'ordre de marcher dans une heure pour balayer l'électorat d'Hanovre, et de la part de l'empereur d'aller reprendre la Suisse.

Le jeune Frédéric-Guillaume III n'a pas souri cette fois-ci ; il a approuvé, réfléchi, et après un air sérieux pour un moment, il me dit : Vous voyez ce que je viens de faire pour Rumboldt (1). — Je voudrais, sire, qu'on le pendît pour fâcher encore davantage votre majesté et toute l'Europe. Un petit rire du roi, et puis : — Je suis fâché que ces diables d'Anglais aient fait la vilenie de prendre sans déclaration de guerre ces vaisseaux à l'Espagne. C'est encore un des bonheurs de cet homme (en pensant à

(1) Sir George Rumboldt, le ministre anglais à Hambourg, arrêté en 1804.

Bonaparte). — Sire, cela ne le justifiera pas au moins du duc d'Enghien.

On est moins libre avec un roi à la tête de sa garnison de Potsdam qu'avec un roi qui court le monde, qu'on voit au bain et qui tout en professant d'être chevalier, n'est jusqu'à présent qu'un chevalier errant. C'est ce qui fait qu'un jour qu'il me fatiguait de sa chevalerie, je lui dis : Sire, vos intentions sont superbes ; mais elles ne s'exécuteront point, à moins que vous ne donniez rendez-vous à trois de vos camarades et que vous leur disiez : Foi de gentilhomme, jurons-nous une alliance éternelle. — Et j'en demande pardon à votre majesté, c'est un terme militaire que j'entends et que je n'ose prononcer. — *Misérable* qui s'en dédit !

Voilà deux mois que je parlais de tout cela à Berlin. On y était échauffé, ainsi qu'à Pétersbourg et presque à Vienne ; Müllendorf avec qui je buvais tous les jours trois bouteilles de vin de Champagne, brave et aimable octogénaire, plus que tous les jeunes gens. Rumboldt est rendu ; on est redevenu de glace, même sur les nouveaux royaumes qui se forment. A la guerre, en politique et en amour, si l'on manque le moment, il ne se retrouve plus.

Tant pis pour l'Europe, qui est une vieille coquine qui a perdu ses..... !

*

Si j'avais voulu écrire à notre empereur et à l'im-

pératrice de Russie du bien du prince Potemkin, de son talent pour la guerre et de notre campagne de 1788, j'aurais été écrasé de paysans, de roubles et de diamants. Je crois que Paul Ier m'a su de même gré de n'avoir pas profité de l'amitié intime et de la confiance de sa mère pour en abuser et obtenir une somme très considérable des prétentions de la maison de Massalsky qui m'avaient été abandonnées, et que c'est ce qui l'engagea à m'accorder une pension de mille ducats. Pour donner une idée de l'amour de la justice dont est possédé cet être extraordinaire à qui l'on a tourné la tête, je citerai sa promptitude à cette occasion. Je lui écrivis à son avénement que, comme il était fort aisé d'être délicat quand on est riche, je n'avais pas sollicité 3,000 ducats que M. de Stackelberg, le seul qui avait connaissance de cette affaire-là, m'avait accordés, quoique ce fût l'objet de mon premier voyage en Russie, et que du reste, il ne trouverait aucun renseignement là-dessus. Heureusement cet ancien ambassadeur arrive à Péterbourg. On lui en parle, le lendemain il a une attaque d'apoplexie. Poste pour poste, je reçois ma pension; de sorte qu'avec cela et 1,500 florins de rente que je me suis faite de ma terre d'Iphigénie en Tauride, j'ai plus de la Russie, que je n'ai pas servie, et de distinction de la Prusse que j'ai desservie, que de l'Autriche que j'ai trop bien servie.

*

... Ma petite armée (1) voulut courir après (les rigands); mais comme j'appris que cette bande de reize petits tyrans brûlait aussi quelquefois les maisons, je l'en empêchai. D'ailleurs ils ne restaient amais un jour sous la même juridiction. Ils passaient sous celles de mes voisins les électeurs de Bavière et de Wurtemberg; et comme il n'y a ni police ni maréchaussée dans ce pays-là, où le margrave de Bürgau, mon autre voisin, n'a pas même autant de soldats que moi, ils peuvent s'amuser comme cela tant qu'ils voudront.

Quel moment intéressant que celui de mon inauguration! Heureusement que mes sujets ne sont pas nombreux, car ils m'auraient usé la main en me la baisant ainsi que l'exige la cérémonie. Mais ils me la serraient en même temps ces bons Souabes et levaient les yeux au ciel pour mon bonheur. Moi de mon côté un peu par charlatanerie, car il n'y avait pas de danger (et alors je l'aurais fait par humanité), je gardais la main des vieillards jusqu'à ce qu'ils fussent tous descendus des gradins de mon petit trône.

Quoique je voulusse échapper aux tristes adieux de part et d'autre de mes adorables chanoinesses et de ces excellents habitants de mon bon gros village, je ne pus surprendre ma garde qui veillait aux barrières du Louvre, et comme du côté de Guntzbourg,

(1) Le prince venait de recevoir en Bavière le village d'Edelstetten avec l'abbaye. Cette propriété était désolée par les brigands, et ce sont les chanoinesses de l'abbaye qui composent la petite armée en question.

il n'y a pas loin de ma capitale aux frontières, je les trouvai rangés à une heure et demie du matin, avec toute la musique turque qui ne se contentant pas du tapage qu'elle me faisait au réveil, à la parade et à la retraite tous les jours, y en faisait encore autant. Cela cependant et trois salves de mousqueterie, quoique tirées au nez de mes chevaux qui en manquèrent de me casser le cou, faisaient le plus bel effet du monde pendant la nuit la plus obscure et une pluie à verse.

Ainsi mon départ fut éventé. Je ne sais s'il en coûta quelques larmes à mes anges de chanoinesses, mais tout ce qui était levé dans la maison et dans la rue, et mes jolis et bons soldats en répandaient ainsi que moi, et mes gens, Imaël compris, qui versait des larmes aussi noires que sa figure.

Quelques *Unser Printz soll leben* prononcés alors, ainsi qu'à mon inauguration, d'une voix un peu sourde et concentrée, me touchèrent bien plus que tous les *vivats* dont en d'autres temps l'on m'avait étourdi les oreilles. Que de choses attendrissantes pendant mon séjour! Je voyais quelques petits ingrats pour l'abbesse, ce qui prouve que si même parmi les Souabes, les plus honnêtes gens de l'Europe, il s'en trouve, il doit y en avoir une terrible quantité dans le monde. Je voyais les justes regrets de l'abbesse de la perte de sa domination et de sa fortune, et je ne m'en serais jamais consolé si je ne m'étais pas emparé de l'une pour réparer les malheurs de l'autre, en la rendant elle et ses chanoi-

nesses trois fois plus riches qu'elles ne l'étaient. Si celles-ci avaient été laides, dédaigneuses, dégoûtées, intéressées comme elles le sont dans presque tous les chapitres, j'aurais 10,000 florins de rente de plus. Mais pourvu que ce que j'en tirerai remplace la vente de mes tableaux, dont le dernier paiement va finir, je serai fort content et continuerai à vivre dans mon *aurea mediocritas* avec mes 17,000 ou 18,000 florins de rente.

*

Il n'y a pas quatre ans que la flatterie et l'intrigue sont venus s'établir à Vienne (1). On ne connaissait pas les sottes cantates de louange, ni les battements de mains, ni les articles de gazettes, ni les portraits, etc. Cette cour-ci avait eu la gloire de ne ressembler à aucune jusqu'alors. On adorait Marie-Thérèse, on aimait Joseph II, sans le leur dire. La première forçait à l'enthousiasme; le second à l'estime. Cependant on ne leur faisait grâce de rien; ils le savaient et ne le trouvaient pas mauvais.

L'imagination est si bien ici une plante hétérogène, que trois ou quatre que je connais qui en ont, sont fous. Il y a trop de dénigrement sans doute, mais beaucoup de bonhomie. Ni tracasseries ni commérages : les vieilles femmes et les dévotes mêmes ne sont pas méchantes. Le dénigrement dont je parle

(1) Le prince s'était définitivement retiré à Vienne.

est sur des choses, des ouvrages ou des actions qui seraient admirées ailleurs; mais ici l'on ne sent pas le bonheur de l'enthousiasme.

Il y faudrait des écoles d'admiration. Peut-être que des étrangers, dans la première éducation, à force de mettre sous les yeux des jeunes gens les plus beaux traits dans tous les genres, finiraient par les échauffer.

Ici l'on a tous les talents; mais souvent c'est la ressource des gens qui pensent peu. L'allemand, auquel on s'est remis dans la conversation, ôte l'urbanité que le règne de François I[er] avait apportée avec lui. Les tutoiements parmi les femmes, l'organe que cette langue nécessite, ont ramené la grossièreté dans le monde. On ne rit même décemment qu'en français. Les vieux seigneurs et les vieilles princesses, accoutumés à le parler depuis cinquante ans, sont les seuls polis. Quand le gosier et l'idiome autrichiens s'en mêlent, qu'on juge ce que c'est qu'une gaieté ou une discussion dans ce pays-ci.

Il y a de l'étoffe ici, mais il faudrait l'apprêter. Il y a du dessin, mais il faudrait du vernis; il y a du corps, mais il faudrait une machine électrique pour en tirer des étincelles. Il n'y a pas de pays où un spectacle français soit plus nécessaire; il contribue à l'éducation, au ton, au goût, au maintien et à l'intonation même de la voix. On n'est pas assez militaire ici pour se passer de tout cela.

Quelle idée peut-on avoir de l'honneur d'un pays où le fils aîné d'une grande maison ne peut point

servir. Il doit conserver ses jours pour faire des enfants aussi sots que lui, dont le premier est destiné aussi à être un fainéant qui aura peur du feu.

Toutes ces réflexions ne sont pas étrangères à ces fragments de ma vie peu intéressante, peu signifiante, peu importante, mais agréable. Il faut bien que je dise que ma maison couleur de rose comme mes idées est la seule ouverte dans Vienne. J'ai six plats à dîner, cinq à souper. Arrive qui veut, s'asseoit qui peut. Quelquefois lorsque les soixante personnes qui la fréquentent arrivent et s'y rencontrent en même temps, mes chaises de paille n'y suffisent pas. On s'y tient debout en flux et reflux comme au parterre, jusqu'à ce que les plus pressés s'en aillent.

Il s'y trouve toujours quelques causeurs parmi les étrangers, seuls sociables; car il n'y a point de naturels du pays. Cela roule sur la Pologne, la Russie, l'Angleterre, peu sur l'Italie, peu sur l'ancienne France, point du tout sur la nouvelle, comme de raison. Je ne vais ni à la cour, ni aux assemblées; je refuse les grands dîners, je vis fort content.

J'aime assez à faire le beau dans les rues de Vienne, à cheval derrière la voiture de l'empereur, aux grandes cérémonies où je remplace le grand-chambellan... J'arrange avec assez de coquetterie mon collier et mes rubans, ce que Roger Damas appelle d'une manière si aimable le *bouquet de l'honneur*.

Depuis quatorze ans j'ai laissé là mon uniforme de lieutenant-général; j'en porte un de régiment.

Quand, comme prince chambellan, j'ai la commission de porter ou plutôt de soutenir les enfants de l'empereur au baptême, on me demande pourquoi puisque toute la cour est en grand gala; je réponds : Je me suis fait archiduc. De même, ne voulant point demander d'être conseiller d'État, et d'un autre côté porter la clef de chambellan qu'on a prodiguée à des espèces et à de soi-disant gentilshommes, je l'ai supprimée, c'est plus court. Je me suis fait ainsi moi-même conseiller d'État intime et actuel, sans intimité et sans actualité.

*

Bientôt il n'y aura plus de nations ni de sexe non plus. La société devient de plus en plus monotone. Si on n'y trouvait pas encore de temps en temps à examiner un sot qui en tire un autre dans une embrasure de fenêtre pour causer avec lui, ou à faire parler les *laudatores temporis acti* qui ne se souviennent plus du temps où ils se sont ennuyés et ont la bonté de le regretter, ce serait à périr d'ennui. Je le répète, la société et tous les pays se ressemblent chaque jour davantage; on dit, on voit trop souvent de même; on n'est ni bien ni mal. Chacun, par exemple, et chacune écrit fort bien son billet du matin. Moi, j'aime le temps où les femmes faisaient des fautes d'orthographe.

*

Je vais vous dire pourquoi vous êtes si sages. C'est ue vous nous voyez trop à notre désavantage, le matin à cheval, en voiture découverte, avec mauvais visage, lorsqu'il pleut, qu'il fait du vent ou de la poussière, et le soir mal peignés et mal tenus pour être à la mode. Autrefois un habit brodé sur toutes les coutures, une frisure à l'oiseau royal, dix boucles de chaque côté, de la poudre à la fleur d'orange, de la pommade de jasmin, des talons rouges, l'air seigneur, annonçaient celui qui cherchait à plaire. Nous ne nous montrions ainsi qu'aux bougies, après avoir brillé d'abord sur le théâtre, dont les coulisses étaient encore garnies de bancs où l'on cherchait à se faire voir. Nous allions ensuite dans les salons fixer l'attention que nous nous étions déjà attirée. Les femmes, de leur côté, se laissaient moins voir le jour... A présent que nous sommes plus laids et que l'on attaque moins vos vertus, cela vous fait une réputation que vous ne méritez pas.

*

Ma pauvre tête est épuisée, mais mon cœur ne l'est pas.

*

Le meilleur temps de ma vie c'est celui où j'étais

aimé d'elle (1). Le bonheur dont je jouissais avec elle à Baudour, avec des gens très aimables; sa belle âme et sa personne, qui seule l'égalait en blancheur, je ne le sentis que lorsque je m'y arrachai. Je me rappelle encore, avec plus de tendresse peut-être qu'alors, que je me sauvai d'une fête charmante qu'elle me donna pour aller assister à celles de Fontainebleau qui n'était pas pour moi, et que je quittai pendant la nuit pour me dérober à ses larmes, la grâce, la beauté, la candeur si mal remplacées par tout ce que je trouvai à la cour.

Angélique m'a aimé à fond; on ne peut pas aimer davantage. Malheureusement deux autres femmes, les seules qui avec elle m'ont bien aimé, ont pris précisément le même temps. Je les aimais aussi toutes les trois en même temps de la meilleure foi du monde. Mais cela me coûtait bien des embarras et des reproches. Celle qui m'en faisait le moins était peut-être celle qui en souffrait le plus, mais je souffrais bien de celle qui m'en faisait. Je ne les trompais pas; peut-être que je me trompais moi-même.

*

J'ai une muraille à ma charmante maison du Kattenberg, où il y a le chiffre et la lettre initiale de la femme que j'aime et qui m'aime. Je crois

(1) Le prince se rappelle ici un de ses amours de jeunesse pour une femme du nom d'Angélique.

toujours que c'est la dernière. Oh ! cette fois, ce l'est certainement. C'est un J.; c'est encore une autre lettre. Il y a une horloge, et voilà bien des fois que je change l'heure où j'ai été heureux. Oh ! je ne la changerai plus. Je prends de l'âge : vraisemblablement ce sera la fin de ma belle carrière que cette dernière passion embellit encore. Aussi bien ma muraille se barbouillait. Voici toutes les autres lettres effacées, et le cadran marquant cinq heures et demie qui est le temps où j'arrive chez la créature céleste à laquelle je suis attaché pour la vie. Je n'y écrirai plus.

*

La vie est un rondeau; elle finit à peu près comme elle a commencé; les deux enfances en sont une preuve. Il n'y a que l'intervalle chez chacun qui soit différent. Mon automne à moi qui se prolonge par ma constitution et mon caractère, empiétant sur l'hiver, est comme mon printemps, à la vérité par suite de circonstances inattendues, telles qu'une révolution. Des créanciers, des usuriers, dans mon antichambre, comme au temps où j'étais réduit à la maigre pension paternelle; des emprunts que je fais sous un prétexte fastueux et qui servent à satisfaire des besoins réels, à peu près comme je faisais à vingt ans aux banques de pharaon, où je ne perdais que la moitié de ce qu'on me prêtait.

Me voilà donc pauvre gentilhomme aux expédients

ainsi que j'ai commencé. J'en ai connu qui sont devenus de grands seigneurs, et chez moi c'est le contraire... On a vu aussi que mon père pour que je ne tirasse pas sa poudre inutilement et peut-être pour me forcer à bien tirer, me la faisait acheter, mais me donnait sur mes états contrôlés par son capitaine des chasses, sept kreutzers par pièce de petit gibier. Eh bien, pour prouver encore plus ce que je dis du rondeau de la vie, en pariant un florin à chaque pièce que j'abats de plus que le prince de Biren, je suis à couvert pour tous cadeaux que je fais à la belle madame W.....ka, qui m'attraperait bien si elle ne m'attrapait pas, et quelquefois aussi à la Toscana, notre première chanteuse, assez jolie, très séduisante, chez qui je vais faire ma cour en vrai jeune homme de dix-huit ans, pour me dire à moi-même que je suis le roi d'Étrurie.

Autre preuve du rondeau. J'ai un âne, un mouton et une chèvre qui viennent déjeuner avec moi quand je suis à mon Kattenberg. Ils grimpent presque sur mon lit; je suis trop heureux quand ils n'y mettent que les deux pieds pour me demander du pain. Dès que je bats des mains, ils me suivent au galop dans le bois. A douze ans, j'avais un corbeau, un mouton aussi et un renard qui me consolaient des rigueurs de mes maîtres tous mécontents de moi. Le corbeau piquait les jambes de celui à danser, comme s'il avait su que c'était celui que je haïssais le plus. Le renard était un polisson qui prenait le coton de l'écritoire de mon gouverneur pour en barbouiller

tous les papiers, et qui un jour gâta la figure d'un de mes ancêtres en peinture, étalé à terre avec d'autres dans un salon que mon père faisait arranger. Il fut d'une colère affreuse de ce qu'il avait manqué à dessein, croyait-il, à son bisaïeul.

*

Il m'avait pris tout à coup, en 1803, une fantaisie de faire une confession générale. Ayant oublié mes prières, je me mets à genoux; je veux dire mon *confiteor,* je ne m'y retrouve plus. Je commence, j'oublie une partie de ce que veux dire. Mon bon diable de curé ne sait pas bien le français, et, ravi peut-être de voir à ses pieds un grand pécheur, il me donne bien vite l'absolution, et oublie même de me donner une pénitence.

Pourquoi ne recommencerais-je pas? on risque de ne pas le faire; et que risque-t-on de promettre de ne plus faillir lorsque l'âge de l'indifférence est venu, et d'aller tous les dimanches à la messe lorsque la raison qui en empêchait cesse aussi? C'était de voir mes matinées coupées et mes ouvrages de littérature interrompus; je les ai aussi, de même que mes aventures, à peu près finis. Je veux être et peux être aisément heureux dans l'autre monde après l'avoir été dans celui-ci.

Dieu me pardonnera cette personnalité *égoïque* bien placée, et mes lecteurs aussi; ils verront que je n'ai été ni prude ni bégueule pendant ma vie. Les

cyniques y trouveront assez de cynisme, et les dévots se réjouiront de voir succéder une philosophie chrétienne à l'autre. Les impies et les indifférents jugeront si le respect humain vaut la peine de faire mourir impénitent. On me croira plutôt qu'un saint, et l'on ne s'imaginera pas être déshonoré pour suivre mon exemple.

*

Je laisse quelques pages, comme on voit, parce que je compte vivre jusqu'en 1820. On m'a prédit que je vivrais tant que j'aurais un cheveu noir dans ma queue. Je m'examine; il me paraît qu'il y en a très peu de gris. Nous verrons.

*

Le congrès (de Vienne) est à bout de fêtes : quel spectacle lui donnerai-je pour le désennuyer? l'enterrement d'un maréchal.

FRAGMENTS

RELATIFS

AUX MÉMOIRES

ET

PENSÉES

FRAGMENTS

RELATIFS

AUX MÉMOIRES

J'ai vu un jardin de quatre-vingts lieues, depuis *Eupatori*, jusqu'à *Théodosie*. J'ai vu cet amphithéâtre charmant sur les bords du *Pont Euxin*, semé d'habitations de Tartares a qui les toits extrêmement plats, servent de salons pour fumer, accroupis comme des sapajoux. J'ai vu leurs cimetières pittoresques, où des espèces de thermes surmontés d'un turban, doré quelquefois, sous les plus gros arbres, près des ruisseaux, donnent une idée des Champs Élysées. J'ai vu des bouquets de saules, ni pleureurs, qui sont trop tristes, ni comme les nôtres, qui ont une mauvaise tournure. N'est-ce pas derrière l'un d'eux, disais-je, que Galathée allait se cacher, après avoir jeté sa pomme. C'est ici qu'elle se montrait un peu, car elle n'était pas fâchée, qu'on la vît.

J'ai vu s'élever, ou plutôt s'abaisser vers la mer les ruines augustes de *Balaklava*, *Sudack* et *Alluochta*, dans des enclos d'arbres fruitiers qui fournissent à chaque famille des pêches, des abricots en plein vent, des cédrats, des palmiers, des raisins et des figues au mois de janvier, de quoi vendre pour cent écus par an. J'ai vu le *Tezetterdar*, montagne la plus haute que je connaisse après le Mont-Blanc, servir de repoussoir à cet amphithéâtre, où tout ce qui n'est pas jardin de fruit, est pelouse pour les haras, ou tapis odoriférants de fleurs naturelles qui enchantent la vue par leurs couleurs, comme l'odorat par leur parfum. J'ai vu le vieux château du *Stara Krim*, entouré ainsi : et j'en ai découvert à la fois la mer Noire, la mer de *Zabache*, la mer d'*Azoff*, et ce mont auguste et fameux par le supplice de Prométhée.

* *

J'ai trouvé enfin cette terre de mythologie, que sa majesté impériale de toutes les Russies m'a donnée, si célèbre par le temple de Diane desservi par *Iphigénie*, et la cruauté de *Thoas*. Il est à moi, ce rocher, d'où il précipitait les étrangers. Du temple il ne reste qu'un bout de colonne. Le Cap Parthénien, ou le Cap vierge, avait reçu son nom d'*Iphigénie*. A présent ce petit port, ce petit joli village à mi-côte sur l'amphithéâtre, s'appelle *Parthenizza*, et réunit, à l'exception de la vue des deux autres monts, tous les avantages dont j'ai parlé. Me voici à peu près *sur les*

ords fortunés de l'antique Idalie, lieux, où finit l'Europe et commence l'Asie. C'est au pied du plus antique des noyers, au lieu où peut-être *Ovide* exilé écrivait, me disais-je, ses Élégies *de Ponto*, que, regardant autour de moi, je me dis : rien ne manque à ce premier des jardins naturels du monde, qu'un temple de douze colonnes, sur un plateau parfaitement ombragé, aux deux tiers de la hauteur d'*Iphigénie*. Je le dédierai à l'impératrice avec cette inscription :

Dans ce lieu si tranquille, autrefois si vanté,
Des dieux et des héros la fable a fait la gloire,
Peuples, voyez notre divinité
Tirer ici la sienne de l'histoire.

A la place où je suis, et où deux ruisseaux passent à mes pieds avec une rapidité sans égale, pour se jeter à vingt pas de là dans la mer, j'élèverai un autel à l'amitié, je le dédierai au gouverneur merveilleux du pays des merveilles, le prince *Potemkin*, avec cette inscription :

De la Baltique à la mer Noire
Ton génie et ton cœur travaillent de moitié.
Que l'empire te place au temple de mémoire :
Je t'offre un simple autel : il est à l'amitié.

*

L'Europe est si bien barbouillée dans ce moment-ci, que c'est, je crois, le temps de réfléchir sur

son compte. Jusqu'au prince de *Stavelot*, tout est en l'air, et bientôt en fuite. La France écrit : malheureusement l'empire lit. Les soldats de l'évêque de Liége sont en pleine marche contre les banquiers de Spa. Le Pays-Bas se révolte, sans savoir pourquoi, contre son souverain. Bientôt, sans doute, on se tuera pour devenir plus libre, et plus heureux. L'Autriche menacée dans son sein, menace faiblement ses amis, et ses ennemis, qu'elle a peine à distinguer. L'Angleterre qui n'est jamais d'accord avec l'Angleterre a sa majorité en faveur de la Prusse qui vient de tirer déjà des coups de fusil en Hollande (1). La fière Espagne qui jadis armait l'invincible flotte, est inquiète du premier vaisseau anglais qui sort du port. L'Italie craint déjà les lazzaroni, les sbirres, et les esprits forts. Le Danemarck est aux écoutes de la Suède. La Suède de la Russie. Les Tartares du Cuban, les Géorgiens, les Imarettes, les Abyssins, les Circassiens tuent les Russes. Le voyage de Crimée alarme et agace le Croissant. Les Bachas d'Égypte et de Scutari sont en guerre avec les Turcs qui de deux autres côtés, à mille lieues de distance, attaquent à la fois les deux plus vastes et puissants empires.

*

Ai-je quelque chose à regretter de tant de pau-

(1) On voit bien le temps où ceci a été écrit.

vres mauvais ouvrages, auxquels j'ai passé tant de soirées dans onze ou douze quartiers d'hiver des trois ou quatre guerres que j'ai faites? peut-être que non. Cela m'a accoutumé à penser : et si je ne tirais d'autre fruit de tant d'ouvrages que j'ai lus, et que j'ai oubliés, de tant de bêtises que j'ai vues, de tant de sottises que j'ai faites, que de produire quelque chose d'utile pour le bonheur de ceux qui me liront, je serai bien content.

*

Que de réflexions ce livre-ci, confident de toutes mes pensées, ne m'a-t-il pas fait faire sur moi? j'y travaille depuis que je suis au monde presque, ou au moins que je sais écrire. Il diminue tous les jours de grosseur. J'y travaille si peu et à tant de distance que je ne m'en souviens plus, et que, ne sachant pas si j'ai raison, ou tort, une femme charmante, et pleine d'esprit, à qui j'avais prêté ce livre-ci, me battit l'autre jour, dans une dispute, par mes propres raisonnements, et se moqua bien de moi, de ce que je ne m'en souvenais seulement pas.

*

On pourrait faire l'abrégé de mon ouvrage en bien peu de mots : calme avec soi-même... bien vivre et bien mourir.

*

Quand je pense que la vie est un si court passage, je ne sais comment j'ai le courage de m'habiller. Il y aura, tôt où tard, une sorte de philosophes qui diront : laissez-moi dans ce lit, où je dois mourir l'un de ces jours. Jugez combien je ris des empressés, et des affairés. Je rirais de moi-même aussi : mais je me dis : je vais mettre mon habit pour jouer la comédie, car je sais que c'en est une : mais les autres croient être les *Hectors*, les *Achilles*, les *Homères*, et ne sont souvent que des *Sinon*, des *Thersites*, et des *Zoïles*.

Ne se moquerait-on pas d'un homme qui, en allant de Vienne à Paris, se ferait coiffer, à chaque poste, en changeant de chevaux. Eh bien! c'est l'histoire des empressés qui font des projets, et se donnent bien du mouvement, dans le voyage qu'ils font du berceau au tombeau.

*

Le luthéranisme, calvinisme, et toutes les sectes échappées du catholicisme, excepté les Grecs, présentent la religion comme un squelette qui fait peur. La nôtre est une grande figure noble et sérieuse, modestement drapée. Je sens qu'on peut s'en contenter. Mais des têtes d'anges bien faits, et quelques groupes de saints, qui entourent la figure principale sur les colonnes, au milieu des places d'Autriche et de Bohême, empêchent les enfants de la

dégrader, et les carrosses, d'en déranger le piédestal.

*

Je serais tenté de croire que le goût naît avec nous : cependant il y a des preuves qu'il vient de la comparaison. C'est ce qui fait qu'il n'y a qu'un seul pays qui le fournisse réellement. Il n'y a que la France pour le goût et les grâces. L'Angleterre, où il y a du génie, l'Italie, où il y a de l'esprit, doivent céder à ce qui est venu d'*Athènes* par *Rome* à *Paris*.

*

J'aurais plutôt conçu que dans les pays, où la mauvaise éducation de la noblesse, et les titres dont elle se rengorge si sottement dans la société, sont choquants, on eût dit : pourquoi tant d'insolence? je suis le frère et l'égal de son altesse, de son excellence, de sa grâce, de sa seigneurie, de sa grandeur et de sa grandesse; et sans les guillotiner à cause de cela, je leur tourne le dos. Mais en France, où chacun s'appellait monsieur, où l'enseigne, mal à propos, même frappait sur l'épaule du maréchal; où l'homme de lettres aimable, l'artiste distingué, l'acteur rempli de talent donnait le ton à un souper, où l'on ne faisait pas la moindre attention à un cordon bleu ennuyeux; était-ce à ces messieurs à se récrier? et à s'écrier : les hommes sont frères;

soyons égaux ! Ils ne l'étaient que trop ; et c'est pour cela que tout d'un coup l'armée est devenue celle du peuple.

*

Le petit gentilhomme buvait souvent avec son fermier; et pour un lapin qu'il avait eu bien de la peine à tirer, et qu'il lui donnait souvent à accomoder, mangeait chez lui une poularde excellente.

*

Le grand seigneur, quand son affaire n'était que douteuse, perdait son procès contre son vassal, protégé plutôt que lui par les parlements, les intendants et le magistrat. L'inégalité des conditions diminuait souvent celle des fortunes.

*

Avant de lire un auteur, je voudrais qu'on demandât qui il est, et comment il vit. S'il écrit en faveur des souverains, sans leur faire sa cour, et sans rien attendre d'eux, je le croirai plutôt que celui qui n'écrit contre, que parce qu'il n'a pas un emploi conforme à ce qu'il pense de son mérite. Le peuple, dit-il, me rendra plus de justice. Vive le peuple ! et il égare le peuple, trop peuple pour le connaître.

*

Toujours voyager. Nous sommes en vérité comme es âmes en peine. Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde, pour y jouer un rôle, on est ncé comme une boule qui ne reprend jamais sa anquillité; et qui même, lorsqu'elle n'est pas dans e grand effet de l'impulsion, remue pourtant sans esse.

*

Le monde est lui-même une boule que Dieu fait rouler. Elle ne va peut-être pas toujours bien. Mais elle va, et elle ira toujours. On dit : si cet homme qui remplit si bien sa place, vient à mourir, comment fera-t-on? il est remplacé : et cela va. On dit : si nous n'exerçons pas cette année, qu'est-ce qui arrivera? tout de même à peu près. Si l'on ne fait pas tel changement à l'administration, tout est perdu. Rien ne l'est; cela va toujours. Il faut faire et faire faire à tout le monde son devoir. Et quand cela n'arrive pas; c'est encore à peu près la même chose.

*

Je voudrais que tous les pays s'entendissent pour corriger les défauts des citoyens. On devrait leur faire changer de patrie. Envoyer les élégants à *Londres,* les sauvages à *Paris,* les bigots à *Berlin.* Les gens trop sincères à *Rome;* les mutins à *Péters-*

bourg, les gens trop raisonnables à *Varsovie*. Les gens trop gais à *La Haye*, et les gens trop savants à *Bruxelles*.

*

M. *de Voltaire* a éteint les esprits de parti, et il a fait embrasser les huguenots, les catholiques et les hébreux. Il s'est moqué d'eux et les a fait rire d'eux-mêmes; et en prêchant le goût des arts, et étendant celui de la littérature, il a adouci les mœurs, et éloigné tout ce qui pouvait ainsi qu'autrefois troubler les gouvernements, et la tranquillité, dont on jouit si bien en Europe.

*

Cet article précédent prouve que je ne suis pas sorcier. Pouvais-je deviner qu'on profanerait le nom de *Voltaire* et de *Rousseau*, pour renverser les trônes et les autels, les palais, les châteaux et les lois? Qu'on ne dise point que c'est la philosophie qui a produit les monstres qui ont fait le contraire de ce que je viens de dire de l'Europe. C'est l'ambition de quelques misérables qui entasse crimes sur crimes, et nous a ramenés à la barbarie.

*

Si j'étais chargé d'un grand ouvrage noble, majes-

tueux, superbe, j'irais me promener le long de la mer. Il n'y a rien de si digne que la mer. On y a des idées sublimes.

*

A vous, à moi, à l'homme qui êtes-vous, roi de la nature? Lisez le *Marseillais et le Lion*. Riez ou méditez avec *Voltaire :* et loin de vous tout orgueil. Êtes-vous gai? c'est tout ce que vous pouvez être de mieux. Le singe l'est plus que vous. Et entre ses espiégleries si plaisantes, il y a encore d'autres gaietés que vous ne soutiendrez pas si gaiement. Êtes-vous prévoyant? la fourmi l'est plus que vous. Lisez *Horace*. Êtes-vous légiste? voyez les lois des abeilles et confondez-vous. Êtes-vous maçon, charpentier, menuisier, architecte, couvreur, allez voir la maison d'un castor. Êtes-vous manufacturier, ou marchande de modes, voyez la manière coquette dont sont mis les petits poissons de la Chine, mordorés et argent, cramoisi et or; vingt étoffes rayées. Êtes-vous peintre, pouvez-vous imiter le coloris des papillons, le bon goût et la magnificence des coquillages? êtes-vous brave? et le lion ne l'est-il pas davantage? êtes-vous vigoureux? l'âne, qu'en dites-vous? et puis la sobriété, son gros bon sens, sa plaisanterie, excellente, quoiqu'un peu lourde. Êtes-vous fort? l'éléphant, le chameau : êtes-vous propre? c'est le lapin qui l'est bien autrement. Nagez-vous? parlez-moi du cochon. Sautez-vous? ce

ne sera jamais comme un cabri. Êtes-vous adroit! voyez ces chinois pendus sur un rocher, comme dit *Virgile*. Courez-vous? qui peut égaler le cerf à la course? Êtes-vous dur? c'est le sanglier, qui l'est bien davantage. Êtes-vous intrépide à vous défendre? voyez l'ours et ses ressources. Avez-vous de l'esprit? le renard en a bien plus, et sa physionomie l'annonce. Êtes-vous fidèle? jamais autant que le chien vigilant. Examinez les grues en sentinelle. Tacticien? voyez le *Cuneus* des anciens dans le vol des oies. Voyageur? prenez votre temps aussi bien que les oiseaux de passage. Brillant? jamais autant que les vers luisants. Insinuant? caressant? chantant? amusant? quelle différence de vous au plus petit individu d'une volière! Avez-vous de la mémoire? écoutez une leçon de serin. Parlez-vous bien? prononcez comme les perroquets. Fin? l'écureuil l'est au dessus de vous. Avez-vous de la grâce? c'est par où les chats se distinguent bien autrement. Tous leurs mouvements en sont remplis. Souple, adroit à prendre plusieurs formes? le caméléon change à tout moment. Bon, utile? qui l'est plus que le cheval? Clairvoyant? qui ressemble au lynx? Beau? y a-t-il des phénix parmi nous? Libre? tous les animaux le sont. L'homme l'est-il? les animaux ont-ils des médecins, des avocats? des maîtres? des maîtresses? s'assassinent-ils? ils ne disent pas même du mal les uns des autres, ils ne rient pas, mais ils ne pleurent pas non plus. Ils ne font la cour à personne. Si on les gronde, ils mordent, ils ne sont

humiliés par personne. Il n'y a pas de gens bien aimables parmi eux, mais il n'y a point d'ennuyeux; et ils ne sont pas damnés.

*

Homme superbe, créature par excellence, parce que vous êtes raisonnable, dites-vous. Supposé que vous le soyez, quand est-ce que vous l'êtes? je vous vois des hochets jusqu'à la mort; le premier est un morceau de cristal avec des sonnettes qui annoncent la légèreté, la fragilité, la futilité de toute votre vie. Et le dernier est ce que je n'ose pas dire. On y est conduit par d'autres joujous intermédiaires. Après les premiers, les chevaux, les équipages, la faveur de la cour, les grades de l'armée : des régiments, des exercices qu'on ne peut point exécuter à la guerre, des bataillons de poche, où une boîte renferme une armée entière, avec laquelle on joue sur une table; ensuite des rubans, des cordons de toutes couleurs, des plaques, des étoiles; et comme a dit *André Schuwaloff*, les hochets fastueux d'une caduque enfance. Dix-huit ans passent pour être l'âge de raison. C'est donc l'âge de passion qu'on veut dire. Celui qui aime le jeu, en a-t-il? il veille, il jure, il se ruine, perd son argent, son temps, sa santé, et presque son honneur. Celui qui aime une femme, esclave de ses désirs, dupe de ses perfidies, idolâtre de sa beauté, qui ne voit qu'elle, qui néglige ses devoirs, qui n'est jamais à la conversation, qui

passe sa journée à l'attendre sur l'escali
chercher aux promenades et aux spectacle
nuit à saisir le moment d'entrer chez elle
petit moment; qui épie, qui est épié, qui c
cesse, qui se désole de n'avoir pas encore de
à un billet qu'il n'a peut-être pas envoyé,
sacrifie d'autres femmes qui l'aiment davar
Est-ce là peut-être de la raison? Un autre
moins fou en apparence, prend en pitié ces
amants qui mènent une vie infernale. La ver
dit-il, a réussi à merveille. Sans sortir de ch
en liberté avec mes amis, je vais passer mes
table. En la quittant pour prendre l'air, il to
cheval. On l'emporte mort chez lui. Ses an
encore au buffet son oraison funèbre. A-t-il
sonnable à votre avis? Celui qui court les an
bres des ministres; celui qui compte son ar
ne s'en sert pas; celui qui fait des procès à
monde; ce voyageur continuel, à qui perso
peut s'attacher, parce qu'il ne s'attache à r
chasseur qui n'a plus de jambes à force de c
ou qui s'est déjà cassé deux fois la clav
l'homme qui n'a pas de goûts, qui s'ennuie to
qui ne sait pas s'occuper; le misanthrope, le
le colère, l'homme noir, le méchant, l'envi
sot, peuvent-ils être raisonnables? je mets l
au pis contre moi. Je veux que toutes ces
que je viens de parcourir, en commença
l'amour qui est la plus jolie des déraisons, n'
pas. Je veux croire l'homme raisonnable, p

quarante ans; c'est à dire, l'espace qui existe entre les deux enfances. Un petit accès de fièvre ôte la raison. Le sommeil est une cessation de raison. Une digestion un peu laborieuse la suspend encore. L'obligation de remplir ses devoirs, les préjugés à respecter, l'enchaînement des circonstances, le torrent du monde qui entraîne; la réserve qu'on doit avoir..... Tout cela est encore attentatoire à la raison, et remarquez que j'ôte même à ceux-ci toute espèce de passion. Le sommeil rabattu, qui fait le quart de la vie, ne me laisse que trente ans, sur quarante; la nullité, où les maladies et le temps mal employé nous jettent, donne encore dix ans de moins. Reste à vingt, pour les gens les plus raisonnables, sur une carrière de soixante-dix ans, compris les dix-huit de la première enfance et les douze de la seconde.

Que serait-ce encore que cet homme raisonnable qui n'aurait pas eu de passions. J'aimerais mieux six ans de raison à celui qui en aurait, que quarante à ce septuagénaire qui, n'ayant jamais été agité par ses sens, ni son esprit, se sera toujours bien médiocrement conduit, et aura sauvé sa raison, aux dépens de son énergie et de son plaisir.

*

Où sont les élus? j'en vois bien peu dans tous les États et le grand monde. Je vois des sacriléges qui, après pâques, ne rendent ni la femme, ni le bien du prochain. Je vois le monde aller comme auparavant.

Peut-être qu'il y a quelque hermite, au haut d'une montagne, ou quelque pauvre habitant d'un hameau. On en voit plutôt qu'ailleurs dans nos casernes, où un vieux soldat, en nettoyant ses armes, remercie Dieu du peu de bien qu'il lui a fait : et voit la mort, dans la paix comme dans la guerre, sans crainte, parce que son âme est pure. Il y aurait une classe d'élus à trouver dans les vieilles femmes, puisqu'elles ne sont plus les élus de la société. Mais la méchanceté et l'aigreur en empêche plusieurs. Elles sont bien assez adroites pour offrir à Dieu ce qu'elles n'ont plus ; lui faire, par exemple, un sacrifice de leurs plaisirs passés ; mais elles ne sont pas assez douces pour lui offrir les humiliations qu'elles reçoivent. Leur règne a été bien beau pendant vingt ans. Mais ensuite les pauvres malheureuses le payent bien cher. Les hommes ont des emplois et des filles. Leur considération augmente. Mais les femmes, les femmes! qu'elles soient dévotes de bonne foi. Il y en a si peu comme cela, que pour revenir au compte des élus de notre religion d'élus ; s'il y a dans un royaume entier, cinq chartreux, trois grenadiers, six dragons et cinq vieilles femmes, c'est, en vérité, le bout du monde.

*

Je sais très bien qu'on pourra critiquer mon titre de mélanges *sentimentaires*. Je sais très bien que cela ne se dit pas. Mais j'ai voulu exprimer *senti-*

ment de sensibilité; et sentiment d'opinion. C'est un composé que j'ai fait, et qu'on peut me pardonner. Je ne pouvais dire ni *sentimental*, ni *sentimentaux*, ni *sensibles*. *Sentimentaire* me paraît plus sensé.

*

Rien n'est stable, rien n'est durable; grandeur d'un État, gloire, plaisir, faveur de cour, affaire de cœur. Je parierais qu'on n'aime pas deux jours de même : et je prétends qu'on aime moins, le jour qu'on n'aime pas davantage. Tout va en croissant, ou diminuant dans la vie. Il n'y a qu'une chose qui, au lieu de diminuer, augmente : c'est la confiance. C'est elle qui peut soutenir un amour heureux et le rendre éternel. Sans pouvoir en avoir davantage, quand c'est au plus haut degré, une couche de confiance au dessus des autres (et on est tous les jours dans le cas d'en montrer), est une couche de bonheur de plus; quelle cuirasse contre la méchanceté, l'envie, l'ennui et la lassitude, en le rendant impénétrable, par là, à tous les traits du mauvais génie.

*

Qu'est-ce qu'on fait? qu'est-ce qu'on peut expliquer? par exemple, le magnétisme animal, la boussole, l'électricité, la circulation du sang, l'effet d'un son sur un instrument dont on ne joue pas, le grincement de dents à un bruit ou une chose qu'on

n'aime pas à toucher, ou à voir toucher; l'antipathie ou la sympathie; les rêves; un air ou une chanson que vous êtes forcé de chanter, sans que rien vous la rappelle; la communication du bâillement, quelquefois du rire; le réveil, lorsque quelqu'un s'approche de vous, pour voir si vous dormez, etc., etc.

*

Si la sympathie agit comme je n'en doute pas, pourra-t-on condamner une femme qui ne se rend peut-être qu'à cause d'un rapport invisible entre elle et son vainqueur? dans l'analyse du sang, n'y a-t-il peut-être pas des particules aimantées.

*

Pour bien juger un ouvrage, il faut n'en pas connaître l'auteur. Sans cela, il n'est presque pas possible de ne pas se préparer à être pour, ou contre lui. Si c'est le traité le plus sérieux de morale d'un homme gai, on dit d'avance : je parie qu'il y aura mille folies. On le lit en riant. Et quelque chose de profond, mais de neuf, paraîtra une extravagance.

*

Il faut avouer qu'on a bien gâté les femmes à plaisir, en les nommant les reines du monde, et la

plus belle et meilleure partie de la création. L'une est vague et l'autre sera vraie, quand ces dames seront douces comme des moutons, point réservées, point exigeantes, et ne songeront qu'à faire le bonheur de leur mari, ou, à son défaut, de leurs amis.

*

J'ai eu beau rendre justice à leur sagacité, talents, sensibilité, agréments, et même vertus. L'habitude d'être flattées, fait qu'elles crient toujours contre les ouvrages, où l'on parle d'elles. Grâce, mes dames, pour le mien. Je vous flatterai toutes, l'une après l'autre, si vous voulez : mais en corps, recevez de ma part quelques vérités, dussent-elles être un peu sévères.

*

Il n'y a pas d'apparence que je croie valoir le divin *Montaigne*, *la Bruyère* et *La Rochefoucault*. Si je m'avise d'écrire quelquefois sur le même sujet, c'est que les circonstances différentes des leurs, peuvent m'avoir donné d'autres aperçus. Les passions ne changent pas ; mais les mœurs, les nuances, les usages, les opinions changent. Les écrivains ne sont pas du même âge, ni du même monde.

*

Je ne demande qu'une demi-heure de récapitulation de sa journée, le soir, avant de s'endormir. Si l'on se rappelle une sottise qu'on a dite, qu'on a faite, ou qu'on a entendue; si l'impatience d'une injustesse, ou l'horreur d'une injustice occupent pendant ce temps-là, il y a parier qu'on s'en gardera pour le lendemain; et que, de lendemain en lendemain on deviendra bon, et peut-être excellent. Si une belle action, dans cette journée, si de la considération pour un homme vraiment vertueux, et non pour un prétendu moral, qui crie contre un prétendu immoral qui vaut mieux que lui; si un bon exemple, enfin, vient se présenter à l'esprit; on se lèvera le lendemain meilleur qu'on ne s'est couché.

*

Qu'on me pardonne de dire le mal que je trouve dans le monde. Je souhaite qu'il change assez pour qu'on en dise du bien. Mais l'amour de celui-ci est une passion malheureuse. Il me semble que la somme de l'un et de l'autre est égale à celle que nous connaissons, depuis qu'il y a des tableaux de la société civilisée, et très peu civile, surtout si elle est civique. Si je fais moi-même des tableaux, je ne me flatte pas de corriger. Un lecteur est comme le voyageur qui va voir la galerie de Dresde. Il regarde, sans songer à l'honneur ou l'horreur d'une action bien exprimée. Mais si cependant quelqu'un veut me

faire le plaisir de devenir meilleur, je lui en serai bien obligé.

*

Si je m'écarte du christianisme ou du catholicisme, qu'on m'avertisse. Ce n'est pas mon intention. Si je me donne, peut-être sans m'en apercevoir, un petit air Pyrrhonien, c'est pour éclaircir les doutes que je n'ai pas, mais que je vois à d'autres. Si je propose quelque chose de hasardé, c'est pour les religions qui n'ont pas de guide assuré, comme nous avons, et qui n'ont rien à risquer, étant déjà hors du giron de l'église. Autre chose dont je dois avertir: Quand je parle d'aimer, c'est souvent légitimement. Quand je dis *avoir*, c'est du cœur dont je parle, et non de la personne. Quand je cite l'amour, la galanterie, le mariage, l'infidélité, je ne dis pas que cela doit être ainsi; mais c'est comme si je disais : *puisque cela est ainsi*.

*

Qu'on rende à notre religion son antique splendeur. La primitive église nous a laissé encore des habits, et des cérémonies qui en imposaient, lorsque des gens éclairés, comme il y en a encore chez les Grecs d'aujourd'hui, s'en mêlaient. C'est ainsi qu'on avait fait trouver tant de charmes à la mythologie. On n'y voyait pas un mousti sortant de table,

pour courir à la mosquée avec un Dervis, qu'on ne peut voir sans rire et se boucher le nez et les oreilles. C'étaient les plus beaux génies de la Grèce. Leur religion était entre les mains des poètes. *Homère, Pythagore, Virgile, Ovide, César, Caton, Cicéron*, étaient les docteurs de Sorbonne de ce temps-là. Ils élevaient ou consolaient l'âme, promettaient au héros, pour prix de son courage, d'être un demi Dieu, au philosophe, pour prix de sa vertu, de recevoir après sa mort un nouveau corps, jeune et frais, et un état plus heureux. Ainsi des autres. Les ignorants qui attrapent quelquefois une cure chez nous, vous disent : lisez quelques livres ennuyeux. Marmottez quelques paroles mal écrites. Trouvez-vous à une certaine heure, qui coupe votre matinée, à un temple malsain et mal bâti. Vous serez canonisé, quoique cette cérémonie doive ruiner votre famille : on ne dit pas un mot de la morale, ni de la pratique du bien. On dit : jeûnez, veillez, péchez : et venez nous le dire. Oui, sans doute, observez les règles de notre religion. Ensuite lisez les Pères de l'Église, et l'imitation de Jésus-Christ, l'un des premiers livres du monde. Si vous n'êtes pas convaincus, soyez persuadés. Si vous ne l'êtes pas, faites comme si vous l'étiez : et priez pour que vous le soyez.

*

On abaisse l'âme, on rétrécit l'esprit, on mortifie

le corps. Ce n'est pas là l'intention de ce Dieu si puissant, si noble et magnifique. Il faudrait en faire un, disait M. *de Voltaire,* s'il n'y en avait pas. Ne pas le reconnaître, prouve un appauvrissement ou desséchement d'idées. Pauvre système que celui de *Telliamed!* Pauvre dilemme, que celui de *Bayle!* Si l'on vous demande : que faisait Dieu avant d'avoir fait le monde, dites que vous n'en savez rien. Si ce qu'on vous dit de Jésus-Christ, est plus raisonnable, et plus vrai que vraisemblable, répondez : il est facile à suivre, lorsqu'on l'interprète bien, d'aucun danger à croire, mais peut-être de beaucoup à douter. Merveilleux pour merveilleux, puisqu'il y en a partout, qu'on se laisse aller à celui qui, moyennant une bonne morale, et quelques pratiques ordonnées, console dans les derniers instants de la vie.

*

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas, parce qu'ils sont riches, ou qu'ils ont peur d'être pendus : et je déclare dignes de l'être tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié, comme je la comprends : car je n'entends rien à l'amitié dont on parle toujours, et que je ne vois jamais.

*

Je voudrais une académie générale pour toute l'Europe, qui formerait le goût de toutes les nations. La communication des lumières en assurerait le succès, autant que l'étendue. Il faudrait y apporter un esprit dépouillé de tous préjugés ; la littérature française profiterait des richesses de la littérature étrangère qui en prendrait le ton, le jugement et la bonne plaisanterie. Il n'y aurait plus de gens superficiels en France, plus de pédants en Allemagne, plus de noirs alambiqués en Angleterre, plus de charlatans en Italie.

*

L'espérance qui passe pour un bien, en est-il un réel? la crainte dont elle est toujours accompagnée, ne l'empêche-t-elle pas de faire notre bonheur? le bonheur même est-il de durée? et la peur que nous avons de le voir s'échapper, ne vient-elle pas l'empoisonner? que nous payons cher encore nos plaisirs, quand nous en avons! leur fin ou leur privation en est la première peine; et puis les revers de société, de fortune ou de santé, achèvent de nous accabler. La perte d'un ami ou d'une jolie femme, les malheurs qui peuvent leur arriver, nous touchent encore plus vivement, que nous ne sentions de plaisir à épancher notre âme dans le sein de l'un et à couvrir de baisers celui de l'autre. Tout ce qui nous environne, est pour nous une source continuelle d'alarmes. En proie à l'envie, si l'on a du

mérite; livré au mépris, si l'on n'en a pas; des amis qu'on ne peut obliger, mais des ingrats, si l'on a du crédit; des humiliations, si l'on n'en a pas; toujours des soupçons; quelquefois des besoins. Voilà la vie de l'homme : c'est ainsi même que se passent nos plus belles années.

*

Oh *Cicéron!* que je t'aime bien mieux quand tu m'apprends à me passer de tout le monde, à me suffire seul à moi-même, que lorsque tu déclames en chaire contre un plus grand homme que toi. *Catilina* était un scélérat, mais il eût pu être un héros. Mais que ne te dois-je pas, oh *Cicéron!* quand tu me soutiens dans l'amour des lettres qui sera la consolation de mes vieux jours, le compagnon de mes travaux et ma société à mon refuge.

*

En général ni grilles, ni question, ni potences. De l'instruction à un peuple; la peine du talion; une mort prompte pour un crime de mort. Et puis c'est tout.

La meilleure administration est celle des gens assez éclairés pour persuader et instruire, mais il ne faut presque pas ordonner. Si les hommes rassemblés n'étaient pas comme un enfant mal appris, qu'il faut toujours fouetter pour son bien, je dirais que la

liberté est un don divin, et ne peut être reprise que par la Divinité. Les chiens qui ont une bonne réputation, sont plus libres que les hommes : et le méritent mieux, puisqu'ils n'en abusent pas. Ils courent où ils veulent, personne ne les gêne. Il n'y a parmi eux que quelques méchants que l'on tient à l'attache. Qu'on sépare les monstres de la société : mais qu'on voie pourquoi ils le sont devenus et qu'on en empêche d'autres de le devenir. J'écrivais ceci dans un temps bien éloigné des horreurs commises au nom de cette liberté, que je ne voyais même alors qu'en spéculation. Or, je dis à présent, éclairé par la malheureuse pratique, que si un père, un gouverneur, ont de la peine, par une éducation individuelle, et une attention continuelle, à faire un bon sujet, comment un souverain peut-il en faire de vingt-quatre millions d'individus. On a dit : qu'on rende l'homme digne de la liberté ; encore spéculation impossible. On a dit : qu'on élève l'homme, qu'on lui donne de la dignité. J'ai vu, j'ai fait des essais. Qu'on s'en rapporte à ceux qui ont commandé de grands corps d'armées, qui ont gouverné de grandes provinces. Autorité simple, sévère, une, dans une seule personne, peu subdivisée sous elle. Justice et justesse, voilà ce qu'il faut à présent.

*

C'est sans doute à la manière de se nourrir, que les nations doivent leur caractère. Le théâtre anglais

ne plairait pas à des Suisses qui ne mangent que du laitage. C'est peut-être à cause de cela que l'on voit dans ce pays-là, les effets d'un sang allumé également dans tout ce qui compose la nation. Le citoyen de Londres est autant en fermentation que le lord maire. De là l'opposition, de là la dissention, les dettes nationales, le thé, le papier timbré, et la perte de l'Amérique.

Ce qui dégoûte de l'histoire, c'est le peu de foi qu'on peut y ajouter. Je n'ai jamais vu deux personnes expliquer de même aucune des affaires de guerre, où je me suis trouvé. Jugez de ce qu'on nous raconte des batailles des jésuites dans le *Paraguai*, où l'on sait seulement que le roi *Nicolas* a eu trois capucins tués sous lui : et de celles des Français en Amérique, ou des Samnites en Italie. Indépendamment de la mauvaise foi des narrations, de l'amour-propre qui les guide, et de l'esprit de partialité qui perce toujours; il y a autant de façons de voir que de sentiments et de visages. Si l'on pouvait s'exprimer ainsi, l'optique du jugement est comme celle de la vue. Les yeux de l'un découvrent tout différemment des yeux d'un autre : ce qui fait qu'on n'est jamais du même avis, sur l'objet qu'on voit, ou qu'on discute. Le seul parti qu'il y a à tirer de l'histoire, pour n'en pas être dupe, c'est de se proposer telle chose à imiter, ou telle chose à fuir, supposé que l'une ou l'autre soit arrivée.

*

Je crains de lire, et de causer : j'ai peur des nouvelles connaissances. Un livre ennuyeux me paraît la conversation d'un sot : et il me semble que c'est de quoi il faut se défaire. Si j'en trouvais de bons, je n'en ferais peut-être pas tant de mauvais ; j'aime encore mieux cela que d'en lire. *Voltaire*, *Montesquieu*, un demi-quart de *J. J. Rousseau*, la moitié de *Cicéron*, *Télémaque*, *Montaigne*, le Traité des Études de *Rollin*, l'abbé *du Bos*, les Fables de *la Fontaine*. *Molière*, *Racine* et *Corneille*, *César*, *Horace* et *Virgile*, quelques odes de *J. B. Rousseau*, quelques satyres de *Boileau*, deux ou trois articles de l'*Encyclopédie* et cinq ou six de *Buffon* ; ou bien il n'y a qu'à faire ce que je fais à présent : causer avec soi-même.

*

La langue sert à faire connaître le caractère d'une nation. Voyez l'orgueil et la paresse de l'Espagnol, le ton militaire et l'énergie de l'Allemand, la vivacité et l'honneur du Hongrois, la bassesse mercantile et bourgeoise, et la lâcheté du Hollandais, la musique, la charlatanerie et le babil de l'Italien, l'esprit subtil et la hardiesse de l'Anglais, le poli du Français, la gaieté du Gascon, la noblesse et le laconisme du Turc, la poésie et le génie du Grec, etc.

*

Les animaux, et surtout les chevaux, se ressentent

par le climat, la nourriture peut-être et le sol, du caractère des hommes du même pays. Voyez les chevaux espagnols, hongrois, anglais, etc. La langue des Hongrois annonce et imite le galop de leurs chevaux. La langue espagnole annonce le piaffement des leurs : et la légèreté de l'anglaise, celle des chevaux et des hommes, à la course et au saut.

*

Il n'y a rien qui mette l'homme plus au dessous des animaux, que l'état d'imbécillité, dans lequel plusieurs naissent, et celui de folie dans lequel plusieurs tombent. Le voilà ce maître absolu des éléments qui les a tant de fois bravés, qui s'est élevé par son orgueil jusques à l'empyrée, le voilà réduit à passer le reste de sa vie, méprisé de tout le monde, et à charge à une famille qui s'en croit déshonorée. Son chien, son chat qui, après avoir donné des preuves d'un instinct qui approche bien du nôtre, et paraît souvent le surpasser, sans qu'ils aient l'air de se croire pour cela bien merveilleux; meurent avec les mêmes perceptions qu'ils ont apportées en naissant. Cette humiliation nous est réservée.

*

Je ne sais trop comment les francs-maçons sont

à présent dans le monde. Ils ont eu bien du haut et bien du bas. Il est plaisant d'y voir des fantasques; peut-être qu'ils ont quelques bonnes raisons d'être enthousiastes, car je suis convaincu que ce que fait le commun des maçons, dont je suis, n'est rien en comparaison de ce que quelques-uns savent et cherchent à savoir. Il n'est pas possible qu'une société si ancienne, se soutienne sans un grand intérêt. En attendant, quand elle est de bonne compagnie, ce qui est rare malheureusement : tout concourt à donner de l'émulation, des connaissances, de l'agrément et de l'excellente plaisanterie. La maçonnerie exige de l'éloquence, de la mémoire, de la présence d'esprit, de la bravoure de corps et d'esprit, de la douceur, de la patience, de la modération, de la sobriété, de la prudence, de la charité, de la générosité, l'amour du prochain, de l'imagination, de la voix, de la complaisance et de la gaieté. En remontant à leur origine, peut-être chimérique, voyez la science cabalistique des juifs, ensuite le talent de l'architecture et puis les mots de ralliement des pauvres Templiers : voire peut-être les sciences les plus abstraites, les plus utiles, celles des nombres; toutes celles que les Égyptiens ont enfermées dans leurs pyramides; sans doute le grand œuvre, la médecine universelle, mille découvertes encore à faire. Admirez, devinez et reconnaissez des mystères : ou rien du tout, comme vous voudrez. Les rose-croix, les prétendus petits magiciens à apparition ont tout gâté, et d'une institution agréable et louable, en ont fait une ridicule

u dangereuse, partagée entre deux classes, les faiseurs de dupes, et les dupes elles-mêmes.

Ce n'était pas un libertin que *Lycurgue :* mais un homme qui, pour ne faire jouer aux femmes un rôle supérieur aux hommes, avait chassé la pudeur, et moyennant cela déracinant cette source de plaisir, le rendait moins piquant pour le Spartiate, moins subordonné à son attrait, et plus capable de grandes choses.

*

Qu'on est heureux d'être seul ! mais où aller pour cela ? On ne peut pas habiter une forêt. Quand il m'arrive, comme dans ce moment-ci, d'aimer le silence pour moi, j'aime le bruit pour les autres. Il me semble que je suis glorieux de ne point partager leurs amusements, de me faire du plaisir qui n'est dû qu'à moi ; dans le temps que tous les carosses que j'entends dans ma rue, m'annoncent qu'on court en chercher, que toute la ville est hors de chez elle, pour trouver ce que je me procure tranquillement au coin du feu.

*

Je ne vois pas celle que j'aime de tout mon cœur ; mais j'en ai reçu hier une lettre, j'en recevrai une demain ; j'irai dans quelques jours voir celle que j'aime tant. Je n'en suis pas bien loin. Je suis à mon

devoir ; j'ai de l'encre et du papier, je suis seul, voilà le présent. On m'a dit en partant qu'on m'aimait, voilà le passé. On me dira en retournant qu'on m'aime encore, voilà l'avenir. Je me porte bien et je chante en m'éveillant.

*

Que j'envie le sort de cet écolier de Salamanque, je crois, ou de Séville, qui allait, mené par le diable boiteux, découvrir tous les toits. Quel plaisir de voir le fond des ménages ! mais non : on trouverait encore bien moins de vertus. On découvrirait des hypocrites, dans bien des genres, des prudes libertines, des grands seigneurs roturiers, des savants qui ne sont que des copistes, des grands ministres qui ne sont que des commis et de beaux joueurs qui sont des fripons.

*

Qui ne croit pas en arrivant à *Pétersbourg*, entrer dans un temple? tout y respire la divinité. On dirait qu'elle se partage pour habiter des palais, ou des églises de marbre. Ce qui n'en est pas, est de pierre précieuse. Le granit des quais superbes de la plus

belle des rivières, les colonnes et les murs de granit sont brillants au soleil, comme le soleil lui-même.

*

Londres m'a encore plus surpris que *Venise*. Je pouvais m'imaginer une ville au milieu de la mer. Il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues, et on aura l'idée de *Venise*. Mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, où il y a des concerts et des jeux, et point de surveillants, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à tout cela une variété et mille spectacles différents, tout ce que l'on pourrait s'imaginer pour la fête la mieux entendue, se trouvent tous les jours en quatre ou cinq endroits à Londres. L'indifférence, l'air de liberté et de magnificence, des phaëtons élégants, toute une ville au grant trot, des chevaux, et des filles charmantes, du fruit excellent... il n'y a pas là une seule raison pour s'y pendre.

*

Paris, indigne un arrivant par sa saleté, la figure et la vilaine manière de se mettre du peuple, la grossièreté des fiacres, l'air furie des poissardes, et dégoûtant des racrocheuses, l'étroit et la boue de ses rues, le tintamarre de cinq cents charrettes qu'on

rencontre partout, un vilain guichet, où toute la ville est obligée de passer tous les jours.

*

Il m'est arrivé plusieurs fois et à plusieurs cours, de voir ceux que j'avais obligés, en remercier ceux qui ne s'en étaient pas mêlés ; et ceux-ci répondre avec bonté : *je suis* enchanté d'avoir pu vous rendre service.

*

Voilà les hommes, disais-je : et j'en ai ri. J'ai remarqué qu'on voulait témoigner souvent de la reconnaissance aux gens puissants, pour les flatter, en leur faisant croire qu'ils sont bienfaisants, et les engager ainsi à l'être, par le canal dont je parle toujours, celui de l'amour-propre.

*

Si je revenais au monde, je ferais presque tout ce que j'ai fait : excepté, que je ne ferais pas les mêmes ingrats : mais c'est égal, car j'en ferais d'autres : et la seule chose que je changerais à mon genre, serait de me donner plus de peine pour mes affaires ; c'est

à dire, assez pour ne jamais manquer d'argent un seul jour : et assister ceux qui en manquent, quand ce n'est pas par leur faute.

N'y aurait-il pas moyen de fixer ce qu'on veut savoir, de manière à ne plus s'en détacher? Les notes, les extraits sont un moyen de ne pas oublier : mais il ne faudrait s'occuper que d'un ouvrage à la fois, et ne passer à un autre, qu'après être bien sûr de le bien tenir. Deux mois pour *Plutarque,* deux mois pour *Polybe*. Deux mois pour *Thucydide*, deux mois pour *Salluste,* deux mois pour *Montesquieu*, deux pour *Montaigne*, quatre mois pour les deux *Rousseau,* quatre mois pour *Voltaire,* deux pour *Corneille*, deux pour *Racine*, deux pour *Homère,* deux pour *Virgile*, deux pour *Horace*, un pour *Boileau*, un pour *Bossuet*, un pour *la Fontaine*, deux pour *Ovide,* etc.

On sait ceux-ci assez bien par cœur, parce qu'ils sont en vers, et qu'on les a appris par cœur, comme des perroquets. Mais ces deux mois au plus, employés à l'étude et aux réflexions, outre le profit de la morale, enchaîneraient la mémoire. Et dans deux ou trois ans, avec les dix-huit auteurs sublimes que je viens de nommer, on aurait un magasin assuré pour toute sa vie. Ce qu'on lirait ensuite, on le retiendrait, ou on l'oublierait, comme on voudrait. Si c'est quelque chose qui en vaille la peine, on se servirait du même moyen que j'ai indiqué.

*

Il y a des choses qui font réellement honneur à Providence; par exemple, l'effet du temps. Aussi l anciens lui ont-ils élevé une statue avec cette inscri tion : *à celui qui console*. Sans cette qualité, q deviendraient les grandes douleurs? on n'y sur vrait pas. Si le lendemain, sans qu'on s'en aperçoi n'y apportait pas déjà du changement, on n'y rés terait point. Nous voyons qu'après avoir cru, voulu mourir de la perte d'une femme, d'un pè d'une fille (ce qui est encore plus terrible), ou d' maîtresse, on a repris insensiblement son genre vie, de conversation et de gaieté.

Le plus ou moins de temps qu'il faut à la cons tion, vient du plus ou du moins de délicatesse l'âme, ou plutôt des organes.

Notre existence, sans cela, serait trop cruelle la somme des maux dépasserait de beaucoup celle des biens. On jouit lentement des douceur l'amour, de l'amitié et de la société. On est l brusquement à la privation. Cette fille chérie con bue chaque jour au bonheur de notre vie. V femme, ou celle d'un autre, vous a fait passer vie charmante qui, ajoutées à plusieurs au pareilles, font votre félicité en détail.

Qu'une parque cruelle, ou maladroite, ou distra vienne couper le fil de ses beaux jours, voilà vos sens interceptés, vos facultés interrompues.

*

On voit que l'article que l'on vient de lire est un article de spéculation que j'avais fait dans des temps heureux. Oui, sans doute, la somme du mal dépasse celle du bien. Celui qu'on pleure a fait plaisir à voir, à embrasser, à admirer, s'il a été tout ce qu'il y a de plus brave au monde, et de plus distingué : mais quel coup de massue, grand Dieu, que d'apprendre que le ciel en a privé la terre! oui, sans doute, on reprend ses sens, et sa manière de vivre. Mais y a-t-il un jour, où un lieu, un trait, un souvenir, un portrait, son nom, une ressemblance, un rapprochement, n'enfonce le poignard dans le sein?

Non, le temps ne guérit pas. Il ne ferme pas la blessure. Mais il y met un appareil. Un rien le soulève. Les moins sensibles des gens bien sensibles, ne verront qu'une cicatrice : mais ceux qui ont bien sujet de regretter toujours, seraient presque fâchés de voir fermer tout à fait une plaie qui, après avoir fait couler plus de larmes que de sang, n'est couverte que pour prolonger des jours destinés aux regrets. La seule consolation est de partager ces mêmes regrets avec une personne qui a les mêmes intérêts. Mais que de cachotterie, pour lui dérober les moments affreux que la perte du tiers de leur existence leur amène tous les jours. On vit, on rit même, on s'amuse presque encore quelquefois. On se le reproche. Sa sensibilité se porte peut-être encore sur quelque autre objet. Le cœur y est plus ouvert. Si l'on peut aimer encore, c'est pour toute la vie. Une infidélité alors paraît un crime. Le choix

n'est plus une affaire de légèreté. Mais que de moments déchirants expient les petits plaisirs, dont je conviens qu'on est encore susceptible.

*

On fait tort à la mort, de la présenter comme on fait. C'est nous qui sommes comme cela, quelques jours après être arrivés chez elle. On devrait la peindre en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour recevoir quelqu'un, et une corbeille pleine d'opium à côté d'elle, pour perpétuer le premier sommeil.

*

Il faudrait la placer dans un grand jardin de pavots, ou sur un port, et l'entourer de grands divans; lui donner enfin l'empreinte du repos éternel, après la malheureuse vie inquiète, ou orageuse.

*

Ce sont les chagrins, ou les médecins, à qui il faudrait donner la faux en main. Pourquoi les payens, qui avaient le privilége de faire des dieux tant qu'ils voulaient, n'ont-ils pas fait une déesse de la mort. C'était d'autant plus raisonnable, qu'*Atropos*

coupait le fil des jours avec ses ciseaux. On n'avait qu'à remettre cette faux à *Esculape,* au lieu de la donner à la mort et au temps.

*

Pourquoi faire laide et rendre odieuse celle, qui peut seule faire finir tant de maux répandus sur la terre, et qu'on ne peut pas éviter. Que ce mot allemand est bon à mettre sous la statue de la mort, à ma façon : *Genesung!*

*

Je ne veux pas la rendre appétissante : car on ne la désire jamais. Mais pour qu'on n'en fasse pas aussi peur, qu'on lui ôte ce mauvais visage, ce nez camard, ces horribles ronds des yeux, ces dents longues et écartées, et ce grand front avancé qui lui va si mal.

*

Le passage moral de la vie à la mort n'est cruel que pour les regrets bien vifs, qu'on laisse au bien peu de personnes dont on est aimé : et bien des gens n'ont pas cela à redouter. Le passage physique n'est pas si terrible peut-être que l'on pense. Si la blessure ou la maladie fait souffrir, la mort est une prompte guérison. Si c'est la faiblesse qui y conduit,

un évanouissement en fait l'affaire. Je me suis senti y marcher insensiblement par la maudite fièvre de la guerre des Turcs : ou plutôt, je ne m'en apercevais pas. Je me suis rappelé ensuite qu'un paroxisme de plus m'aurait emporté. Ma vue s'en allait déjà : tous mes sens se retiraient l'un après l'autre, et je n'avais plus assez de force pour avoir de la douleur.

*

Si c'est un accident, on n'a pas le temps de s'en douter. Ainsi j'ai vu plusieurs fois la mort de près, et je trouve qu'on n'a pas le temps de la dessiner; ainsi, pour en revenir à ce que je disais, ses portraits sont infidèles. Par exemple, entre plusieurs chutes de cheval à la guerre, à la chasse et en poste, que j'ai faites, et qui m'ont fait perdre connaissance, en voici une, où malheureusement je ne l'ai pas perdue, mais où je croyais que c'était fait de moi. J'étais trop occupé et trop inquiet pour m'en affliger. J'avais un cheval entier. Je rencontre en marche, quelques jours avant la bataille de *Collin*, le régiment de dragons de *Ligne*. Je me mêle avec eux. Je cause avec l'un, je cause avec l'autre ; mon cheval veut en faire autant à sa façon : et s'amourachant d'une jument, il cramponne les deux pieds de derrière contre la terre, et passe ses deux pieds de devant sur les épaules du dragon, qu'il aurait écrasé, si je n'avais pas voulu le tirer d'affaire à mes ris-

ques et dépens. Je préfère de rejetter le cheval sur moi et je me le renverse sur le corps, en le faisant pourtant tomber de côté. Mon calcul était bon : je le sauvai, et sans grand danger pour moi. Mais mon pied était passé au travers de l'étrier, sans que je m'en aperçusse. Mon cheval se relève, et me traîne ainsi un demi-quart de lieue, au travers des sillons et des guérets d'une terre labourée, où je croyais tous mes membres séparés les uns des autres. Le fer de ce cheval fougueux, sautant, ruant, galopant, était à une ligne de ma cervelle. Je m'attendais à la voir sauter aussi. Une de mes bottes resta dans l'étrier, et moi étendu une demie heure sur le carreau, sans pouvoir me remuer et savoir que je me remuerais un jour. La mort ne pouvait pas effrayer un paresseux comme moi. Elle m'aurait laissé dans ce champ de fatigue et de douleur, et me paraissait préférable à ce que je souffrais.

*

On peut souhaiter de devenir vieux, point pour vivre, mais pour mourir : parce qu'un vieillard s'éteint comme une chandelle.

*

Le malade de maladie aiguë, emporté dans le délire ne peut point souffrir. Le poitrinaire tombe dans la fosse creusée sous ses pas, sans la remar-

quer : et s'il la voyait, l'espérance lui donnerait assez de force, pour essayer de la sauter : et il y tomberait avec elle.

*

Les hydropiques et les asthmatiques reçoivent des secours connus, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de céder à l'accès qui les emporte. Les apoplectiques sanguins ou séreux, ne souffrent que ce qu'on éprouve en avalant de travers.

*

La stagnation totale du corps et d'esprit pour le paralytique, et le sommeil pour le léthargique, les conduisent en paix au sommeil éternel.

*

L'enfer étant un article de foi, j'y crois plus que personne; mais je voudrais qu'il ne fût pas si fort, et qu'il eût, par exemple, des petites-maisons pour ceux qui ne croiraient pas en Dieu, ou qui l'arrangent à leur manière.

*

Au lieu d'apprendre la géographie aux enfants, et tant de choses qu'ils ont oubliées au moment qu'ils

cessent de l'être, ne pourrait-on pas former leur jugement sur le juste et l'injuste? Si on menait un petit garçon de six ans chez de pauvres gens, si on lui faisait voir l'obligation et le plaisir de soulager leur misère; si l'on faisait remarquer la dureté d'un supérieur qui gronde, ou humilie; le malheur du subalterne, obligé de le souffrir; si on lui fait remarquer un avare, un méchant, un ignorant, un homme qui fait un mauvais raisonnement, ou une mauvaise action : la considération pour ceux qui en font de bonnes, la joie pure des bonnes consciences; les plaisirs innocents de la campagne; les braves soldats : les gens sensibles et reconnaissants : si on menait toujours ce petit garçon avec soi; si l'on causait avec lui, au lieu de lui faire lire l'histoire romaine; on le rendrait bon, obéissant, compatissant, généreux, raisonnable et heureux toute sa vie, car il s'amuserait à en faire.

*

Un père croit que tout est dit, quand il donne 200 ducats à un gouverneur qui n'est occupé qu'à soutenir son rang dans la maison, où il a toujours peur de passer pour un domestique.

*

Je sais bien qu'en nommant *Héloïse*, celle que je vais peindre, je fais tomber les deux autres, qui lui

sont pourtant bien supérieures dans le premier des genres, qu'elle n'a pas le bonheur de connaître. Mais c'est que ce nom approche le plus du sien qui est *Louise*, et qu'il y a eu deux *Louises* qui ont eu la sagesse de m'aimer un peu; sagesse qu'elle n'aura jamais.

Les deux bonnes *Louises* avaient leur maître; celle-ci ne trouvera jamais le sien. Elle en fait plus que ceux qui voudraient l'être. Elle a de jolis talents, de petits calculs, du raisonnement, et malheureusement assez de raison, pour être le maître de tout le monde, la maîtresse d'elle-même, et n'être celle de personne. C'est au temps à décider, si elle n'aura pas tort de n'avoir jamais tort.

J'aimerais mieux avoir affaire à une bonne, tendre et mystique Catholique, qui, après avoir pleuré pendant tout le saint sacrifice de la messe, sur la passion de Notre Seigneur, serait capable d'en avoir une, et après y avoir succombé, d'en obtenir le pardon des mains d'un prêtre de ses autels. Cette nouvelle troisième *Héloïse* est d'une religion sèche et sévère, mêlée d'une morale préservative, qui appuie beaucoup sur ses devoirs, qu'on y pousse extrêmement loin; et à moins d'avoir une âme extrêmement vive, qui fait tout sauter à pieds, on reste dans les bornes des principes de l'administration, et dans le cercle des vertus de convention.

La figure d'*Héloïse* est faite pour être sensible. Elle est trop parfaite pour n'avoir pas reçu ce bienfait de la nature, ajouté à tous ceux qu'elle lui a pro-

digués. Mais elle dépensera tout ce qu'elle en a, en détail, pour n'être pas obligée de le dépenser en gros. Ce sera de la petite monnaie en amitié, en soins, en reconnaissance. Son trop d'esprit viendra au secours de son cœur : et si elle a à combattre un penchant, je meurs de peur qu'elle ne gagne la bataille.

Je viens de nommer sa figure. Jamais je n'en ai vu une plus séduisante. Elle est de cette taille proportionnée, susceptible de toutes les grâces, et son aisance passe dans ses manières. Tout ce qu'elle fait et qu'elle dit, est naturel. L'art ne pourrait pas la servir comme la nature; mais c'est la nature embellie par le goût : et une douceur extrême, répandue sur toute sa personne, attire, touche et subjugue sans qu'on s'en doute, par la marche la moins effrayante, et pourtant la plus rapide. Tout ce qu'elle a, y contribue. Son son de voix, ses petites attentions à droite et à gauche, sa façon d'écouter, son regard enchanteur, qu'on prend pour une faveur, quoiqu'il ne lui soit pas possible de ne pas se servir des plus jolis yeux du monde... tout cela prévient les hommes, et les femmes, qui ne s'aperçoivent pas, les uns, de l'ascendant qu'elle va prendre dans un instant sur eux, et les autres de sa supériorité sur elles. De peur qu'elles ne s'en doutent, elle a grand soin d'avertir qu'elle est d'une maussaderie insupportable, et qu'elle ne conçoit rien à l'indulgence qu'on a pour elle. Les autres prennent ses politesses pour des déclarations. Celle-ci a

la malice de prendre les déclarations pour des politesses. Elle est toujours occupée, sans avoir rien à faire. Elle a à parler à tout le monde, pour que tout le monde soit content d'elle; et avec cette envie générale de plaire, elle n'a pas la plus petite coquetterie. Elle change de place, elle commence vingt choses à la fois, et elle est vive, sans que cela paraisse, parce que ses formes sont douces, et ses mouvements jamais précipités.

Héloïse a vingt ans, pour celles qui sont de son âge, et cinquante pour celles qui en ont autant. Elle se fait à tout, par une complaisance aimable. Elle a le tact le plus sûr dans la société, parle à merveille; remarque tout, n'est la dupe de rien; un ton excellent; toujours de la grâce et du goût. Elle est fraîche comme une rose, et a les plus beaux cheveux blonds que j'aie vus. Elle est ravisante à cheval; elle danse à merveille. J'ai deviné à sa mine sa manière délicate de dessiner, et sa jolie petite écriture. Elle a toujours de la délicatesse ou de la finesse dans l'esprit, de même que dans la physionomie.

Elle a bien sa petite perfidie, comme une autre; car il n'est pas possible qu'elle soit de bonne foi, quand elle dit du bien de tant de femmes, à qui elle nous dit bonnement qu'elle voudrait ressembler. Madame une telle, lui dit-on, ne me paraît pas fort aimable. C'est qu'il faut la connaître, répond-elle. Madame de... est bien laide. — Sans être désagréable, et elle a beaucoup d'esprit. — Vous m'avouerez, que cette autre femme en a bien peu, et n'a pas de

grâce du tout. — Elle a les plus beaux traits du monde; c'est une beauté. — Celle-ci a bien de la roideur dans la taille. — Ah! mon Dieu, point du tout; c'est moi qui en ai. Vous voyez quelle disgrâce! je voudrais être faite comme elle.

On se regarde; on la regarde : on rit, et cette timide *Héloïse* n'en est pas effrayée. Il faut la voir protéger quelque absent. C'est un petit avocat des plus têtus, qui dispute le plus joliment, qui a le plus d'éloquence; et quand elle est près d'avoir raison et de convaincre, elle reprend son petit air modeste, comme si elle n'avait rien dit.

Héloïse a le bon esprit d'aimer la littérature française et les jardins anglais. Une autre qualité qu'elle a, malheureusement pour moi, c'est d'aimer la campagne, et de se plaire à l'orner de son goût délicieux. Dès que je m'en suis aperçu, j'ai parié qu'elle avait une belle âme. J'ai déjà trouvé qu'elle était compatissante et généreuse.

Je parie aussi qu'elle a du caractère, et qu'elle aurait de la force dans l'esprit, dans l'occasion. Elle est égale, sans humeur, sans caprice, et aussi aimable le soir que le matin. Mais dans le fond, comment l'a-t-elle été? — on a été enchanté d'elle toute la journée; mais si l'on fait une récapitulation le soir, de ce qui est arrivé, on n'est jamais content d'elle, ni de soi. Elle aura décliné une conversation intéressante, par une insignifiante qu'elle met adroitement à la place d'un petit développement de son cœur. On a eu mille choses à lui dire; elle trouve

le moyen d'en empêcher, on ne sait comment. Elle vous échappe au moment qu'on s'y attend le moins.

Pourquoi donc l'aimez-vous tant, me dira-t-on? je n'en sais rien. Qu'espérez-vous? Rien. Mais je sens que je lui serai tendrement attaché tout ma vie. Que ce mot me coûte à prononcer et qu'il m'attendrit! lorsque je songe que je la passerai peut-être sans revoir l'être le plus parfait et le plus distingué, et qui réunit le plus de charmes, à mes yeux!

*

De toutes les mouches du coche, celles que je méprise le plus, ce sont les militaires et les ministérielles. Les autres mouches ne sont qu'amusantes à suivre, et ne font mal à personne.

*

Celles de chasse, par exemple. Elles ont tout fait, elles ont revu du cerf; elles ont crié : Tayau; elles ont rompu les chiens; ou elles les ont mis sur la voie, etc.

*

Celles de comédie de société, qui croient que pour souffler quelquefois mal à propos, s'agiter dans les coulisses ou sur le théâtre, elles font tout aller.

*

Les mouches du coche de l'administration d'un pays, qui croient avoir tout l'empire sur les épaules, tandis que c'est l'empire qui les porte souvent sur les siennes.

*

Les mouches de la cour, qui s'imaginent que le service d'un chambellan, ou d'une grande ou petite charge, fait l'honneur et le bonheur du souverain : et que toute l'Europe a les yeux fixés sur eux, lorsqu'ils ont l'honneur de marcher devant lui à une procession.

*

Les mouches de l'Église, où l'on voit l'enfant de chœur courir partout, le sous-diacre remuer l'encensoir, le diacre lever la chasuble, pour ne pas la gâter, en s'asseyant pendant l'épître, et le suffragant tenir la mître. Il faut que tout cela se fasse : cela est tout simple ; et notre culte est nécessaire et majestueux. Mais c'est le prix qu'y mettent ceux, qui n'ont pas à remplir les devoirs mystérieux et sacrés, qui est plaisant.

*

Celui qui est chargé d'une besogne sacrée ou politique, ne peut pas être mouche ; car il doit y mettre

un prix. Qui dit mouche, dit un assistant qui se croit un aide : et un témoin qui se croit un assistant.

*

Les mouches de parade et d'exercice : drôle d'espèce de mouches encore. Les mouches de fêtes, de bal, de concert. Il y en a dans tous les états, les métiers, les manufactures, les institutions, les éducations, les hôpitaux, les couvents, les colléges et les villages, comme à la ville et à la cour.

*

Il n'y a de mouches que parmi les hommes. Il n'y en a pas parmi les mouches, excepté celle que *La Fontaine* nous cite, pour se moquer de nous, à l'aide de cette délicieuse fable. Voyez les mouches à miel : voyez les fourmis. Chacune ne sait, ne fait et ne veut que ce qu'elle a à faire.

*

Et moi, pauvre mouche littéraire, qui prétends peut-être être utile par des réflexions que d'autres font, sans se donner la peine de les écrire. Cela n'est-il pas risible aussi? Nous en sommes au point, qu'il faut même pardonner aux mouches. Il n'y a pas grand mal à cela. C'est aux insectes qu'il faut en

vouloir. C'est à ceux qui s'attachent, qui sucent le corps humain, qui piquent et qui incommodent, même en chatouillant.

*

Combien d'hommes n'y a-t-il pas qui marchent à quatre pattes, ou qui rampent, pour faire du mal? La mouche au moins s'envole, quand on la chasse; mais on ne se défait pas aisément des autres.

*

Le bonheur a des ailes : et le malheur a des pieds de plomb. L'un s'envole de manière qu'on croit que les faveurs de la gloire, de l'amour, de la fortune, ont été un rêve. Lorsqu'on les a perdus, la privation, n'en est pas un, elle reste avec tout son poids sur celui qui n'a pas la force de le lever.

*

Je dis plus : c'est un rêve, même dans le temps qu'on jouit. Pendant le jour heureux de la bataille, la nuit heureuse de la plus jolie femme du monde, on est dans l'ivresse. On ne sait pas, si l'on veille, ou l'on dort. Mais perdez la bataille, votre malheur

est écrit sur votre dos : perdez cette jolie femme, votre malheur est écrit sur votre front.

*

La preuve que le malheur porte avec soi des impressions plus fortes que le bonheur, c'est qu'on voit, pour tel genre de malheur que ce soit, la désolation dans les yeux, le visage et les transports. On n'y voit presque pas l'empreinte du bonheur. Il y a un petit moment pour la joie. Mais dès que la petite expression en est passée, je défie que l'on voie, si c'est un homme heureux à la guerre et en amour.

*

Aimez-vous les miniatures? J'en connais une qui est sans prix. Ce sont les plus jolis traits, les plus jolies petites mines, la plus jolie petite taille, les plus jolis yeux, et les plus jolis petits mouvements du monde. La grâce lui descend du sommet de la tête, jusqu'à la plante de ses petits pieds, et parcourt vraisemblablement en chemin tous ses jolis petits appas cachés. Après l'avoir vu marcher, danser, sauter, courir, parler avec feu, s'animer, animer les autres, écoutez-la; vous admirerez alors la grâce de son esprit qui ressemble trait pour trait à celle de ses manières. Entendez comme elle s'exprime joliment : et, s'il y a une occasion, après quelque petite histoire ou plaisanterie de bon goût, ou quelque

obligeance de sa part dans la conversation, de parler, sentir ou prouver sa sensibilité, ses jolis yeux et toute sa personne l'expriment si bien, qu'on voit que son âme est à l'unisson de sa figure et de son joli ton. Elle pense à tout et à tout le monde. Ceux qui ne peuvent pas lui avoir des obligations, ou concevoir des espérances de lui plaire, malgré la petite envie qu'on dirait qu'elle en a, la quittent toujours contents d'elle et d'eux même : car elle les fait valoir. Sa vertu n'est pas ce que j'aime le mieux, mais encore voyez ce que c'est. Elle n'est pas fille de la religion, ni de la pruderie. La première sentirait la pieuse begueulerie, et la seconde une vanité sévère; sa vertu n'a jamais fait froncer le sourcil. Elle lui fait faire au contraire une petite mine plus agréable peut-être encore que les autres. Sa vertu laisse vivre tout le monde. C'est, je crois, entre nous, l'effet d'un petit calcul de personnalité, dont elle n'est pas capable d'ailleurs : car son égoïsme est à n'en point avoir. Elle s'est vue gentille, jolie et vive; elle s'est dit : je serai souvent attaquée. Pour n'avoir pas la peine de me défendre, je me ferai bien vite une réputation d'insensibilité, qui me rendra plus libre dans la société et n'alarmera pas les femmes qui la composent : et puis, comme elle aime à être bien avec tout le monde, elle n'est peut-être pas fâchée de faire dire du bien d'elle-même à Dieu, tout comme à un autre. On dit même que les dimanches elle est en coquetterie avec lui. C'est amusant de lui voir prendre le parti de quelqu'absent, ou des gens de sa connais-

sance. On la voit, on l'entend partout à la fois. C'est étonnant tout ce qu'elle fait dans un jour. Mais on n'a jamais mieux fait qu'en la faisant.

*

Il y a des gens qui réfléchissent pour écrire. D'autres qui écrivent pour ne pas réfléchir : ceux-ci ne sont pas si bêtes : mais ceux qui les lisent, le sont, à mon avis.

*

Je suis un peu dans la seconde classe, et je mettrais mes lecteurs dans la dernière, si, pour les justifier et moi aussi, je ne leur disais que, si j'écris de suite (et pour m'occuper), c'est que je me suis accoutumé à méditer, observer, rentrer en moi-même; et que, par tout cela, j'ai, sans le vouloir, un magasin de pensées, dont il faut que je me soulage. J'écris plus d'inspiration que de réflexion.

*

Cela fait que j'ai un grand défaut. Il y a tout plein de gens, à qui je ne dois paraître ni clair, ni agréable, ni profond. Si je l'étais, ce serait seulement pour

les pays et les gens avec qui j'ai le plus vécu, et qui ont appris à peu près les mêmes choses que moi; ayant été élevés de même, et s'étant trouvés, à peu près, dans les mêmes circonstances.

*

Donc, j'ai un grand tort. Il ne faut pas être au courant de ce que sait et fait un auteur, ni du jargon ou des plaisanteries de société; ni être dans son secret. Il ne faut pas seulement s'entendre, il faut se faire entendre.

*

J'aurai le tort de *Rubens* qui se mettait et mettait ses trois femmes partout : et le tort de *Racine* et de *Voltaire*, qui ont fait de *Britannicus* et d'*Orosmane* deux Français comme eux. Leur scène est toujours à Paris. Celle de *Corneille* était à Rome.

*

Je serai toujours toléré par les indulgents, qui se diront : *mutato nomine de me fabula narratur*.

*

Je suis un peintre minutieux qui revient donner quelques coups de pinceau, pour donner plus de

vérité au coloris et prononcer mieux quelques traits.

*

J'ai parlé de la grâce d'*Héloïse;* mais ce n'est pas celle d'une autre. *Héloïse* ne ressemble qu'à elle-même. On ne sait de quel pays et de quel siècle elle est. Les grâces françaises sont si connues, si prévues, si égales, que toutes les femmes de ce pays-là se ressemblent, puisqu'elles ont eu le même couvent, le même coiffeur, la même marchande de modes, et le même maître à danser. Les Polonaises quelquefois ont trop de *laissez-aller;* les Anglaises trop peu, et on est souvent brouillé tout à fait avec les grâces dans les autres pays. C'est toujours de la justesse, du naturel, et du charme dans le maintien, les mouvements, le visage et la conversation d'*Héloïse*. J'ai parlé de sa douceur : elle est bien éloignée de la fadeur, à laquelle elle conduit souvent les autres. Il y a du piquant, du trait, de la gaieté, du plaisant et rien de vulgaire, dans sa manière de s'exprimer. A la vérité, lorsqu'elle dit quelque chose à remarquer et de parfaitement bien, elle laisse presque tomber sa voix, comme si elle en voulait demander pardon. Je me souviens qu'on peut avoir presque tout ce que je dis dans mon premier portrait, sans être parfaitement aimable, et c'est ce qu'elle est précisément. On ne peut pas l'être davantage. C'est votre sort, malheureuses femmes! vous

êtes obligées à plaire, à plaire et à plaire. Il est extraordinaire d'y réussir à ce point, n'ayant pas, je le répète, le plus petit projet, ni fond de coquetterie.

Elle est décente sans pruderie. Elle dit s'être formée elle-même; on ne donne pas ce qu'elle a. Ce n'est pas sa vertu qui en impose. On n'a pas besoin de la mettre jamais en avant, lorsqu'on est élevée à merveille; et si elle perce, par hasard, on lui donne des charmes qui la font pardonner.

Quand ses beaux yeux ne la servent pas bien, pour regarder quelque chose ou quelqu'un, elle les ferme à moitié, et alors de beaux ils deviennent jolis et amusants à regarder. Qu'une autre l'imite, on fera une mine épouvantable.

Que les grandes beautés frappantes ne viennent pas s'asseoir à côté d'elle, qui n'est que touchante, car elle n'y touche pas. On verra les autres se faire peindre pour un grand salon d'antichambre, et on mettra le portrait d'*Héloïse* dans son cabinet, où il n'y aura que de l'*Albane*, du *Corrége*, du *Titien*, du *Guide* et du *Raphaël*.

Faut-il après cela qu'elle quitte sa solitude? si elle a un petit intérêt pour quelqu'un, et pour ses occupations, elle le perdra. On voudra passion pour passion. Elle sera malheureuse de savoir, ou de rendre malheureux, en ne l'ayant pas. Elle sera excédée d'hommages, tourmentée par des fêtes, et la jalousie des autres femmes. Qu'elle se montre partout tous les ans, pour qu'on sache qu'il y a au monde une

créature céleste, et un excellent peintre en ma personne.

*

Il faut être bien fat, si c'est un homme du grand monde, ou bien orgueilleux, pour entretenir le public de soi. Si je parle de moi, c'est parce que je ne connais pas un autre aussi bien que moi ; et pour qu'un autre aussi rentre en lui-même, par exemple, il faut se demander : ai-je du talent et de la disposition pour ce que je fais? il y a des choses dans lesquelles il est impossible qu'on réussisse. Je n'ai jamais pu apprendre la soustraction, la division, encore moins l'algèbre, le trictrac, les échecs, les jeux de cartes, la physique, la chimie, le dessin, la musique, la sphère et la géographie.

*

Je parie que d'autres avec des antidispositions pour les mêmes choses, ou pour d'autres, vont leur train dans la carrière que tout cela exige. Je suis assez insolent aussi quelquefois dans la conversation, pour en imposer avec assez d'adresse. Je ne sais rien des îles et des caps dont j'entends parler sans cesse, et dont je parle souvent. Mais la géographie particulière des guerres et des voyages, que je

n'ai faits que parce que j'ai été obligé de les faire, m'est toujours présente.

*

Je voudrais savoir combien il faudrait d'hommes pour en faire un parfait. Une des plus belles âmes que j'aie connue et que je prendrais pour cet objet, une âme qui riait au bien, vive, douce, gaie, sensible et prompte, était, par exemple, celle du prince *Charles de Lorraine,* frère de notre bon empereur *François,* qui était bien près de la perfection. La franchise de cette âme était peinte sur le front du prince, et la gaieté obligeante et communicative dans un sourire, qui n'a pas même été dérangé par les ans, ni par la petite vérole, ni par la guerre qui avaient emporté sa beauté. Ce premier sourire était toujours prêt d'être remplacé par un rire de si bonne foi, que celui des autres en partait de même, et il ne lui fallait qu'un rien pour cela. C'étaient des éclats si bruyants drôlement, ou si étouffés comiquement, que le public, qu'il troublait toujours à la comédie par là, l'admirait d'abord en souriant, et puis finissait par en faire autant. Il ne tenait pas à un geste d'arlequin, ni à une mine de Crispin. C'était toujours comme s'il n'en avait jamais vu. C'est l'homme le plus franchement gai que j'aie vu de la vie ; on ne pouvait pas le voir une fois, sans l'aimer toute sa vie : et il était plaisant surtout, lorsque, pour un moment de représentation, ou de présentation, il

était interrompu dans une polissonnerie, une attrape, ou une enfance, dont il avait la pureté et les plaisirs. Sa gaieté suspendue était concentrée, et la dignité, la douce majesté de sa figure et de son rang, arrivaient avec l'obligeance de mine et de parole.

Je parle de son âme peinte par là, comme d'une étude, comme on parle d'une jambe d'Apollon du Belvedere : avec cette différence que je ne la propose pas à imiter, parce qu'on ne peut pas apprendre ce qui est naturel. Mais c'est pour donner aussi l'idée du beau. Il est clair, puisqu'il n'y a jamais eu dans cette âme la moindre ombre de malice, que la suite en était la générosité, un aimable désordre de finances, l'indulgence et la bonté que sa grâce dans les manières, et l'amabilité de son esprit amusant, et si aisément amusable, savaient encore embellir. Donc sa figure et son âme peuvent entrer dans le portrait idéal de la perfection que je désire.

Je reviens même à lui pour la valeur, et quelques qualités militaires. Mais pour les autres que j'appelle plutôt talents militaires, le vaste, la fermeté, les connaissances, l'art de se faire craindre et obéir, et ce que je trouve plutôt dans un autre genre d'esprit, c'est celui de *Frédéric* que je voudrais lui attacher, d'autant plus que je suis bien aise d'y coudre son amour pour les lettres, et la philosophie théorique et pratique.

Pour les vertus, l'amour de son devoir, joint à la fermeté dans le plus grand feu, la stricte honnêteté, et la logique, je veux qu'on joigne aux deux autres le

prince d'*Anhalt,* tué il y a six ans par les Suédois, et héros pour l'histoire. Ensuite, en voici un pour le roman. C'est à dire qu'avec le même courage qui le rend amoureux des coups de fusil, ses manières chevaleresques y jettaient de l'éclat. Il tient du Maure et du Sarrazin dans leur beau temps. Il a de la galanterie et de la magnificence. Il est poète à la guerre et dans la société, sans faire de vers que dans sa langue lusitanienne. Alors c'est un *Camoens :* mais il est même *Camoens* dans ce qu'il dit et ce qu'il fait. C'est le duc *de Bragance.*

Ce n'est pas que ces quatre personnes n'aient des qualités l'une de l'autre. Mais celles que j'ai remarquées dans chacune, sont celles qu'ils ont portées au plus haut degré, et c'est en les réunissant toutes dans le même individu, que je prétends que de même que la Vénus de Médicis a été composée de vingt genres de beautés de vingt femmes différentes, je réussirais au tableau parfait de la perfection, par ces traits détachés de quatre portraits aussi distingués.

*

La Rochefoucault a plus de réputation qu'il ne mérite; quelquefois même il a tort d'avoir raison. Il a le ton un peu précieux, j'aurais voulu de lui celui d'un homme de cour : l'*hôtel de Rambouillet* gâtait tout le monde.

*

Vauvenargues est trop triste, pour un homme de guerre. Il voyait trop noir. Je n'aime pas les gens à prétention.

*

La Bruyère est trop vague; quoiqu'il ait l'air de faire des portraits, je ne les crois pas ressemblants. Et puis il ne peint que le Français, et point l'homme en général. Il faut que chacun trouve le sien sans s'en douter, et qu'on dise : *oh! cela m'est arrivé; ceci, par exemple, est bien vrai*. Ceux qui ont eu beaucoup d'aventures, sont enchantés et surpris de rencontrer des situations pareilles à celles où ils se sont trouvés. Voilà ce que je cherche en vain chez tous les faiseurs de réflexions qui écrivent toujours à faux, parce qu'ils ne sont pas répandus dans la société. Quand *Théophraste* a commencé à écrire, il avait quatre-vingts ans plus que moi : car j'ai commencé cet ouvrage-ci à dix-neuf. Je crois que j'avais déjà vu tant de mondes différents, de pays, de cours, et d'armées, que j'avais plus d'expérience que lui.

*

Je ne vois jamais ce que pensent ces messieurs de la religion. C'est pourtant un petit article assez intéressant. Pour avoir le plaisir d'être imprimés, ils ne

disent jamais ce qu'ils pensent : et pour avoir le plaisir d'être écoutés, ils dépensent dans la conversation des impiétés qu'ils ne croiént pas eux-mêmes.

*

Monsieur *de Voltaire* ne se décide pas plus qu'un autre. Je crois le tenir, lorsque d'abondance de cœur, à ce qu'il paraît, il s'entretient avec *Uranie*. Point du tout, il m'échappe. La Palinodie est au bout. Je sais bien qu'il n'y est pas de bonne foi. Mais quand l'est-il donc sur cet article? Je suis convaincu que, s'il voyait les sots incrédules de nos jours, il ne se permettrait pas les plaisanteries, qui ont fait plus de mal qu'il ne croyait. L'athéisme court les antichambres. Qu'on voie les crimes, qui en ont été la la suite! J'aime mieux ce qu'il dit : *Dieu ne doit pas pâtir des sottises du prêtre;* quoique *pâtir* ne soit pas le mot. Qu'on lise ses beaux vers sur la miséricorde de Dieu, dans la *Henriade*, qui commencent ainsi : *Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes, etc.*

*

Jean-Jacques change deux ou trois fois de culte, et vingt fois de croyance. La *Profession de foi du vicaire*

savoyard se trouve au milieu de cela ; les gens d'esprit n'en savent donc pas plus que les autres.

*

Quelle est la seule preuve contre notre religion, dans tant de livres ennuyeux? concours fortuit d'atomes. Lois du mouvement. Nécessité déterminée. Monde éternel : ou cahos avant, ou cahos après. Système de la nature. Hasard. Destinée. Principes du bien et du mal. Cabale. Magie.

Matière première et électrique, matière réversible, modifiée, impérissable. Ce sont des mots. Eh! que veulent dire ces mots? *Hobbes* et *Spinoza* pensent et écrivent : comment sont-ils matière? L'incrédulité est si bien un air, que si on en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tueraient pas à la première douleur du corps ou de l'esprit.

*

Ce qui seul suffit pour faire croire à l'immortalité de l'âme, c'est l'injustice du fort. Comment cet être admirable, qui a fait de si belles choses, pourrait-il être si habile, si universel, si grand, sans être juste? et comment le serait-il, si tant de braves gens malades, estropiés, n'ont pas quelqu'autre état à espérer? il se peut très bien que la condition pour l'obtenir, soit la patience à supporter celui où ils souffrent tant. Ce qu'il y de sûr, c'est qu'ils me font

bien souffrir lorsque, sortant d'un dîner magnifique, où j'ai laissé des hommes qui n'en ont que la figure, le ventre à table et le dos au feu, je rencontre des misérables, mourants de froid, de faim et de mépris, sur un grand chemin, où ils sont rebutés et injuriés encore : heureux quand, exposés à être foulés aux pieds des chevaux, ils peuvent y échapper, en se traînant sur les membres qui leur restent, sans essuyer les coups de fouet d'un coquin de postillon.

*

Il n'y a seulement à dire sur le bonheur des méchants que peut-être ils n'en ont qu'en apparence. Les riches sont volés. Les gourmands sont malades. Les libertins sont épuisés. Les voleurs ont peur d'être pendus. Les médisants craignent qu'on sache le mal qu'ils disent. Les ambitieux d'être arrêtés : ainsi des autres.

*

En mettant les choses au pis, je dirais aux raisonneurs : il est aussi difficile de ne pas croire que de croire. Que coûte-t-il de croire? tout est surna-

turel. Tout est extraordinaire. Rien ne peut s'expliquer. Réparons l'espèce de tort qui se rencontre dans le monde, en faisant du bien aux malheureux; et ne souffrant pas qu'il y en ait; en consolant les affligés; en n'humiliant personne; en honorant la vieillesse, en défendant les orphelins; en consacrant notre voix à la défense de l'innocence opprimée sourdement. En sacrifiant notre vie pour notre souverain et pour nos amis; en reconnaissant les bienfaits; en oubliant les outrages; en éclairant sur leurs devoirs ceux qui n'y manquent que faute de les connaître; en répandant dans la société cette sûreté et cette aménité de mœurs qui feraient le bonheur de cette vie et seraient la suite de cette paix intérieure de l'âme, que l'incrédulité doit nous ôter. N'est-ce pas là de l'Évangile tout pur? Y a-t-il une meilleure morale, plus philosophique et plus politique à la fois.

*

Assuré d'un bonheur éternel dans l'autre vie, on laisserait venir le moment d'y aller, sans le désirer, ni le craindre. Exempt de toute inquiétude à cet égard, on en sera plus gai dans celle-ci : on n'aura ni humeur, ni maladie; rien ne troublera l'harmonie générale; tout le monde concourant au bien, il n'y aura plus de méchants; il n'y aura plus de guerre;

chacun cultivera son bien et augmentera ses richesses pour les partager.

*

Si l'on vient ensuite chez vous troubler votre petite économie de morale, en vous demandant peut-être, si vous êtes bien sûr que votre âme soit immortelle? répondez : qu'est-ce que cela me fait? si elle l'est, je vois, par la pratique de ma loi, les cieux ouverts pour moi ; mais je ne veux pas qu'on me dise, que si l'on ne croyait pas à l'immortalité, on commettrait tous les crimes les plus horribles; je déclare ces gens-là aussi scélérats que s'ils les commettaient. Il me semble, moi, que la vertu a sa récompense dans ce monde-ci. Le sentiment intérieur est en enfer, si, en rentrant en soi-même, on se trouve un crime. Voyez la mine des envieux, des méchants, des avares, des poltrons et des ambitieux : cela seul peut arrêter plus que la Géhenne, le Tartare des Païens, le plomb fondu des Chrétiens et tous les tableaux des chaudières d'huile bouillante.

*

S'il en coûte pour être vertueux, on est bien mal né. Je n'entends pas qu'il y ait de la vertu à en avoir, et qu'on n'en ait qu'autant qu'on est porté au crime. Qui est-ce qui nous y porte? outre les remords, n'y a-t-il pas une sorte de personnalité qui en éloigne :

on craindra que d'autres ne fassent ce qu'on veut leur faire. On serait toujours sous les armes, au milieu des arsenaux de la méchanceté. Ma paresse s'en effraie. La paresse même porte à la bonté. Qu'on en ait, n'importe comment, et pourquoi, tout le monde sera heureux.

*

S'il n'y a que les peines de l'autre monde qui arrêtent, elles sont si éloignées, et le besoin du crime pour les criminels est si près... Vous avez tué. Vous avez calomnié. Repentez-vous en seulement à l'heure de la mort, et vous serez assis à la droite de Dieu le Père : selon les mauvais catholiques. Mais les ministres éclairés de notre culte, vous y mèneront; d'abord, par la morale, ensuite par la pratique de vos devoirs, la haine du vice, et l'amour et la confiance, au lieu de la crainte et de l'escamotage supposé des supplices.

*

Il me semble qu'une grande douleur de l'âme ôte la mémoire; cela me ferait croire plutôt qu'elle s'arrange encore moins avec la sensibilité qu'avec le jugement.

*

Il n'est pas indifférent, d'avoir, ou de ne pas avoir des contrariétés dans sa matinée. Cela influe sur l'humeur de toute la journée. Il ne faut pas gronder ses gens, s'impatienter contre son cocher, de ce que ses chevaux ne sont pas mis, chercher une chose qu'on ne trouve jamais, etc. Il faut ne voir et n'avoir que des gens gais. Mais il ne faut pas l'être trop soi-même, car on l'est moins le soir. Il ne faut pas dépenser mal à propos ce qu'on a pour l'être, avant le temps, où cela doit plaire encore à d'autres.

*

On devient si doux, si efféminé qu'on rougit de dire qu'on a été au combat des bêtes. On pleure l'oreille d'un Peccata, ou l'ongle arraché à un ours. Il vaut mieux aller voir les combats de taureaux en Espagne, et de poings en Angleterre, que leurs pièces à assassinats, poisons, vols des enfants ou des valets, etc.

*

Je n'ai pas assez parlé de l'imagination; c'est peut-être une classe entre le génie et l'esprit; l'esprit soutient et règle l'imagination. Le génie n'a besoin de personne. Si l'imagination est gaie, grande ressource pour plaire. Si elle ne l'est pas quoique triste, elle intéresse. Mais si elle est par trop vive, trop brûlante; qu'on l'arrête. Trop de feu refroidit.

Trop de traits blessent. Trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre, et se mettre à la portée du plus grand nombre.

*

Peut-on se passer de goût? je ne le crois pas. On peut en avoir sans esprit, et réussir. Mais l'esprit sans le goût, ne réussira jamais. Le goût exclura toujours l'importance, l'air de supériorité et de prétention.

*

Si l'on n'a pas naturellement tout ce que je viens de dire, qu'on ne songe point à l'acquérir; ni surtout à imiter personne. La méthode se verrait, tout serait gâté. Le plus grand art pour plaire, est de n'en pas avoir. La meilleure séduction est de n'en employer aucune.

*

Il y a des gens qu'on fait ce qu'ils sont, en croyant

qu'ils l'étaient déjà. J'ai vu comme cela créer des gens vifs, paresseux, lents, distraits et hommes à bonne fortune.

*

Toutes les fois qu'on apporte dans la société un caractère bien décidé, il finit par y réussir. Il prête à la plaisanterie; s'il est décidé même à l'indécision, c'est égal. Tous ceux qui sont joués sur le théâtre, sont comiques dans le monde; même le méfiant. Ce n'est pas pour vivre avec eux. Mais ils sont plaisants à rencontrer. Puisque le monde est une comédie, qu'on juge tout comiquement; mais que rien ne soit joué. Point de demi-aimables, ni de demi-savants : on peut tirer plutôt parti de ceux qui ne le sont point du tout. Du naturel : et surtout du naturel.

*

Quel triste état que celui de désirer toujours! à chaque instant nous souhaitons qu'un autre instant lui succède. Hélas! il n'arrive que trop tôt. Si l'on devient amoureux, on voudrait être à trois mois de là, pour jouir des peines qu'on se donne. Si l'on est à la chasse, on ne respire qu'après l'instant où la bête doit être mise à mort. Si l'on est en voyage, on voudrait déjà être arrivé; si l'on est en quartier d'hiver, on n'attend qu'avec peine l'ouverture de la campagne. Si la chaleur de la saison vient incom-

moder ceux qui sous la tente cherchent à prendre quelque repos, on désire au moins la fraîcheur de l'automne. Si l'été en ville est trop chaud, ou trop désert, on souhaite l'hiver, pour les fêtes et un plus grand rassemblement de monde. L'hiver on dit : quand viendra le printemps pour aller à la campagne voir se ranimer la nature? je ne parle pas des souhaits de l'ambition. Qui s'y livre, est cent fois plus maltraité que toutes les danaïdes possibles. Qu'espère-t-on par cette inquiétude continuelle? d'approcher du moment où l'on finit, de presser le temps des infirmités, bien plus terribles que la mort, et de se précipiter dans les abîmes du néant, comme disent les incrédules, ou peut-être dans les tourments d'une éternité malheureuse.

*

Je ne vois en vérité que misère et humiliation dans la condition humaine. Les enfants sont beaucoup au dessous des animaux. Ceux-ci sont dès le moment de leur naissance pourvus de connaissances nécessaires à la conservation de leur existence. Ceux-là jusqu'à sept ou huit ans font trembler à chaque instant pour leurs jours ; ceux-là savent choisir les remèdes aux maux qu'ils n'ont pas pu éviter; ceux-ci se les procurent et les empirent, sans pouvoir même expliquer ce qu'ils souffrent à ceux qui sont chargés du soin de les guérir. Les réflexions sur le malheur de l'existence sont encore

un autre malheur. Mais comment n'en pas faire? même quelquefois sans le vouloir. Je n'ai jamais vu personne se promener seul, ou rester les bras croisés, pour méditer, qu'il n'en revienne plus triste.

*

La condition humaine est si resserrée que, pour peu qu'on s'écarte des petites idées que permet la faiblesse de notre organisation, elle se dérange et le génie est presque un échelon vers la folie. C'est peut-être pour avoir pris ce vol si haut vers la sublimité que le malheureux *Jean-Jacques Rousseau* a tant souffert par son imagination.

*

Telle est l'opinion des hommes. Il faut un certain âge pour eux. Il y a quantité de choses que je voudrais essayer avec mes enfants, qui réussiraient sûrement, et que je n'entreprendrai que vis à vis des leurs, puisqu'à présent on ne manquerait pas de dire que je suis un fou, que les livres m'ont gâté; et mille autres propos semblables, tenus toujours par les sots, qui font les deux tiers et demi de ce qui compose le monde.

*

Sommes-nous nécessités vers le bien et le mal,

ou ne le sommes-nous pas? on dit : Nous avons de la raison; mais elle est trop faible, apparemment pour que l'on puisse résister à son malheureux penchant; le mal est-il donc un piége, et un piége sûr qu'on ne peut point éviter.

*

Qu'il est joli de suivre dans une autre le développement d'une passion, et de voir le chemin que fait l'imagination d'une petite personne gênée par ses parents et agitée par son cœur.

*

On est quelquefois heureux de se tromper soi-même. A force de l'entendre dire, ou de le dire soi-même, on devient amoureux. C'est une occupation agréable. Le temps qu'on espère, est presqu'aussi agréable que le temps qu'on jouit. Mais cependant il faut qu'il y ait un peu de nourriture à l'amour. C'est un enfant qui périt faute de cela. Mais le petit doigt de celle pour qui on a une véritable passion, fait plus de plaisir, que la personne entière de celle qu'on n'aime qu'à demi.

*

Je voudrais savoir s'il n'y aurait pas des moyens physiques qui pussent améliorer l'âme et régler l'es-

prit. Il y a peut-être un régime à tenir ; qui sait s'il n'y aurait pas une nourriture qui influât sur la manière de penser ? Il me semble que celle d'un auteur ne devrait pas être la même que celle d'un guerrier. Des choses spiritueuses ou douces, des boissons simples ou actives, pourraient donner de l'aptitude au genre de travail auquel on se livrerait : les occupations gaies exigeraient peut-être une méthode particulière. Les profondes en exigeraient une autre. Ce qui affaiblirait trop et pourrait nuire au nerf qu'il faut à la guerre, serait banni pour le militaire. Les bains froids lui seraient peut-être conseillés. Et les bains chauds pour celui qui, n'ayant pas de raisons pour se donner la peine d'avoir de l'énergie, recevra mieux dans son équilibre les idées philosophiques, dont il a besoin dans son travail, et sa conduite dans le monde.

*

J'ai trouvé aujourd'hui quelqu'un de mon avis : et c'est très rare, il faut que je l'écrive aussi ; ce quelqu'un est une femme : et cette femme est un génie. Nous disions qu'il faudrait se former une petite société de confession, où l'on se rendit compte de toutes les moindres pensées et actions de sa vie, comme *Rousseau* en a eu seul le courage. Je commence à croire qu'on serait plus indulgent à son

égard. Cette bonne foi serait déjà une vertu assurée. Supposé qu'on s'en trouvât beaucoup d'autres de moins, ce serait autant de gagné. Il n'y aurait rien de plus piquant que ces aveux, de plus amusant et de plus instructif que cette histoire de l'âme.

*

Qu'on ne s'aveugle pas. Qu'on ne se fasse pas meilleur qu'on n'est. On ne peut pas se détacher assez de soi-même, pour être indifférent sur ce qui intéresse l'amour-propre. Ce n'est que lorsqu'il est fatigué par l'injustice, que le mépris de l'opinion rend tout égal. Mais avant d'être blasé à ce point, je serais hypocrite, si je ne me vantais d'une exagération de vertu. Comment! on m'ôterait le commandement d'une armée : j'aurais tout préparé pour sa gloire; celui qui me remplace, en jouirait : et moi je m'en réjouirais, oh! non, mes amis. Je vous confierais dans notre petit comité que j'en enrageais de tout mon cœur. Je suis bien sûr que je m'en consolerais ensuite. Mais ce serait par philosophie et non pas pas vertu. Le commandant d'une armée, par hasard ou par défaut de calcul, ou par quelques événements inattendus, serait au moment de perdre la bataille; j'arriverais, et par mes troupes, ma valeur, et mes conseils, j'arracherais la victoire à l'ennemi. Et je ne le dirais pas, oh! oui, mes amis,

je vous confierais dans notre petit comité que je le dirais à toute la terre, mais j'aimerais mieux qu'elle le fût par d'autres que par moi.

*

On peut regarder le suicide comme une maladie : puisque l'état ordinaire est de craindre sa destruction. Il est clair qu'ôn appartient à quelqu'un, à quelque chose, ou tout au moins au grand tout. Il est clair que l'espérance n'abandonne jamais un homme qui se porte bien. Si l'on se tue, c'est donc un effet de dérangement physique. C'est encore bien pitoyable, quand c'est par un sot orgueil, suite d'une sotte incrédulité. Si ceux qui se tuent, croyaient qu'on n'en parlerait pas, il n'y en aurait pas plus à Londres que dans les autres pays. Qu'on l'effraye, on s'en trouvera bien. Qu'on s'en moque, on s'en trouvera encore mieux. Qu'on dise que cela n'arrive qu'aux fous, on guérira les sages; il n'est pas à douter qu'il n'y ait de ceux-ci en Angleterre qui, calculant le peu d'avantages qu'ils ont à espérer, avec cet amas de chagrins qui sont inséparables de la condition humaine, ne s'en privent tout d'un coup exactement par force d'esprit. Mais il ne faut pas le leur laisser croire, puisque c'est renverser les lois du créateur qui veut qu'on multiplie au lieu de diminuer. J'aime bien cette belle phrase, que ceux qui se tuent, ont moins de courage que ceux qui souffrent. C'est bien en avoir que de quitter tout de suite les espérances

qu'on a et qui soutiennent dans les souffrances. N'était-ce pas courage à ceux qui préféraient une mort volontaire à une vie honteuse? Il serait extraordinaire qu'on admirât plutôt celui qui, chez les Grecs et les Romains, allait baiser la main d'un tyran qui le châtiait, que celui qui, ne pouvant empêcher le mal, s'empêchait au moins de le voir.

*

Pourquoi n'y a-t-il pas une école de bonheur? au lieu des écoles de latin et de droit : qu'on y apprenne le régime de son âme; qu'on dise, si l'on est heureux : je jouis; si on ne l'est pas : la vie n'est qu'un passage. Il faut savoir manier l'espérance, ne mettre de prix presque à rien, tirer parti de tout, savoir s'occuper, se donner des goûts et du goût, n'enchaîner sa liberté que par les chaînes légères des roses de l'amour, ou des lauriers de Bellone, faire du bien selon sa puissance, prendre tous les plaisirs de son âge et de sa situation : n'avoir ni méfiance, ni envie, ni méchanceté, ni passions; garder, livrer, ou retirer son cœur, suivant l'occasion : et quand il n'est plus présentable, se retirer à la campagne, au sein des belles-lettres et de la nature : et là dire à la mort : Je ne vous crains pas. Un incrédule ajouterait : si vous m'alliez plonger dans le néant, je serais comme avant de venir au monde : et je ne souffrirais pas. J'ai fini un beau songe. Mais chrétien, mon âme étant immortelle, je dis : vous allez la faire passer

au calme heureux destiné à celles qui sont aussi pures que la mienne. Je reconnais le Dieu qui m'a créé. J'ai très bien fait de venir au monde, je ne fais pas mal d'en sortir; et je vais dormir en paix.

*

Il faut laisser parler les indiscrets. Il n'est pas mal d'avoir des secrets; il serait affreux d'en abuser, mais il est bon de se faire ménager. Ce qui peut engager à la discrétion pour soi, c'est qu'on s'est souvent repenti, d'avoir dit, mais jamais de s'être tû.

*

La bassesse à la cour est un bien mauvais calcul. C'est à force de la faire, que souvent on la défait.

*

Il faudrait plutôt se résoudre à être humilié qu'à humilier. D'ailleurs on ne peut pas l'être, si on a de la véritable fierté dans l'âme. L'humiliation n'est faite que pour les gens humbles. L'humiliation est une suite de l'humilité. Il ne faut point en avoir, c'est duperie. Il me semble qu'on ne peut pas se pardonner, si l'on a plongé le poignard de l'autorité ou de la plaisanterie, dans le sein d'un honnête homme, qui ne peut pas y répondre : quand on a insulté à ses malheurs, quand on ne le distingue pas au milieu

de la foule, malgré sa pauvreté, son état ou sa figure, quand on lui fait sentir sa supériorité, qu'on lui préfère un coquin titré ou aimable, qu'on lui parle avec hauteur, qu'on le contrarie durement, qu'on oublie une belle action, ou qu'on en fait semblant, qu'on lui en attribue une mauvaise, enfin quand on le traite comme on ne voudrait pas être traité : on mérite soi-même d'être humilié par un supérieur : car tout le monde en a jusqu'au souverain. C'est auprès de lui qu'il faut dénoncer un homme pareil.

*

Si à toutes les meilleures qualités possibles, ce pauvre honnête homme ne joint pas de la philosophie, il faut en avoir pitié et lui sauver tous ses dégoûts.

*

Il faut mettre tout au pis, et regarder pour un grand bonheur, si, en rentrant chez vous, vous ne trouvez pas votre maison brûlée et votre maîtresse à un autre.

*

Il n'y a pas de mal de faire un petit cours de dégoût, c'est à dire de tirer parti de ceux qu'on essuie : la cour, et les femmes en fournissent assez.

s'y rencontre même des ingratitudes. Qu'on fasse on profit de ces petits revers, et qu'on apprenne à en moquer.

*

Les gens qui ont des malheurs, et des affaires, ont des gens bornés. Il faut être au dessus des uns et des autres.

*

La bouderie est un genre bien insupportable. Je dirai plutôt : tuez-moi, ou : je vous demande pardon, même d'avoir eu raison. A plus forte raison, si on a eu tort.

*

La conversation avec des gens vertueux, ou instruits, est le plus grand charme de la vie. Mais qui sait causer? cela est bien rare. Si on n'en trouve pas l'occasion dans le grand monde, où l'on n'entend que des choses fausses ou communes, qu'on tire un cordon autour de soi; et sans que cela paraisse, en répondant même, qu'on s'accoutume à penser à autre chose, jusqu'à ce qu'on

puisse rentrer tout à fait chez soi, pour éviter les ennuyeux.

*

On dit : les souverains ne doivent pas faire les commerçants. C'est faire tort à leurs sujets. Moi, je dis qu'oui ; puisqu'ils sont plus en fonds qu'eux, ils peuvent être les premiers banquiers, entrepreneurs et manufacturiers de leur pays ; par là ils peuvent diminuer presque tous les impôts. Ils seraient de riches particuliers, ils n'auraient ni ministres, ni commis ; ce seraient de bons pères de famille, qui enrichiraient tous leurs enfants, en les faisant travailler.

*

Ce qui peut justifier la conduite des femmes, et leur faiblesse à notre égard, c'est que ce sont toujours les hommes qui demandent ; et puis elles ne savent que faire. Pourquoi ne pas les occuper ? elles restent chez elles, les bras croisés. Elles savent que leur règne est court. Elles en profitent ce petit moment-là. Qu'on les emploie dans les négociations, étant trop faibles pour la guerre. Elles ont encore plus d'amour-propre que les hommes, elles y en mettront beaucoup à séduire les souverains et les ministres, dans les affaires, et leur faire faire la guerre, ou la paix, comme elles voudraient. Madame

de *Kœnigsmarck* a été ambassadeur. Une ambassade; ce serait la récompense des invalides. Leur travail dans les bureaux, leur ferait passer le temps le plus orageux, jusqu'à vingt-cinq ans : puis elles courraient les petites cours étrangères. Elles ont du secret, quand elles y sont intéressées; de la finesse, de l'ambition, que faut-il de plus pour réussir?

*

Il y aurait de l'injustice à la création, si les femmes n'avaient pas été dédommagées des peines de l'enfantement, et des soucis du ménage, par la disposition continuelle, où elles sont, à prendre et recevoir le plaisir. Et puis pour compenser le malheur de n'être plus aimées, ni considérées à un certain âge; leur commencement est tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus gai, de plus charmant.

*

Comment cet être si parfait, ce créateur qui entend si bien la perfection, qui en a mis dans les astres, dans les plantes, dans mille choses inanimées, n'en a-t-il pas voulu mettre dans les créatures vivantes? Rien de parfait, rien de presqu'aimable, rien de tout à fait beau, rien de tout à fait bon; il y a des pays, où l'on ne trouve pas une jolie femme en tout. Il

n'y en a pas assez dans le monde. Et puis pourquoi ne sont-elles pas plus franches?

*

Cela est singulier. J'ai vu l'amour prendre la place de l'amitié, et l'amitié prendre la place de l'amour. J'ai vu commencer par aimer sa rivale, en parler souvent, en dire du bien, et puis, sans s'en douter, la supplanter tout à fait. J'ai vu des seconds rôles jouer les premiers. J'ai vu des gens, qui ne se croyaient qu'aux confidences, aux plus tendres aveux. J'ai vu....

*

Ce ne sont pas les gens les plus tristes qui pensent aux choses les plus tristes. Personne ne pense plus que moi aux maux et à la mort. Personne ne s'attend plus à tout ce qu'il y a de plus fâcheux. C'est pour compter pour bonheur tout ce qui n'est pas malheur : être préparé à tout, n'être étonné de rien, me faire des préservatifs, ou des curatifs, ou des conservatifs, ou des préparatifs à tout supporter, et ne rien craindre.

*

Nous mourrions de chagrin, si nous nous voyions vieillir tous seuls. Mais heureusement que les

femmes que nous aimons, vieillissent en même temps. J'ai vu désirer que le moment arrive plus tôt, pour être sûr qu'on n'enlèvera plus leur cœur; et ensuite être bien fâché, quand ces années de plus, tant désirées, étaient arrivées. Il n'y a qu'à ne pas se quitter; alors on ne s'en apercevra pas.

*

J'ai vu l'amour-propre jouer mille tours dans le courant d'une passion. Je l'ai vu donner de la jalousie, je l'ai vu donner et ôter la confiance. Tantôt il inquiétait mal à propos; tantôt il rassurait de même. Il prenait le ton de l'amour véritable : et était bien plus babile que lui, qui n'est pas fin. Aussi il succombe souvent à la peine; car il ne sait pas se retourner, tandis que l'autre qui est toujours de sens froid, triomphe à ses dépens.

*

J'ai vu des âmes paresseuses qui auraient aimé, si on les avait mises en train; comme des gens paresseux qui ne se promènent jamais, si on ne les y entraîne. Il se trouve souvent que ce sont celles-là qui aiment le mieux : et que celles qui y songent d'avance avec une tête romanesque, épuisent ce sentiment avant de l'avoir trouvé.

*

Qu'on dise tout ce qu'on voudra des malheurs de l'amour, ils sont charmants. Mais si vous avez une tête extrêmement vive, ne vous y exposez pas. Si vous êtes raisonnable, accoutumez-vous à mettre plus de prix au bien qu'au mal. Si on sent plus celui-ci que celui-là, qu'on n'aime pas. C'est ainsi que je dirais à un joueur : si vous êtes plus fâché de perdre mille louis, que vous n'êtes aise de les gagner, ne jouez pas.

*

Y a-t-il un bonheur pareil à celui de la rencontre de deux cœurs qui étaient unis depuis longtemps sans s'en douter : qui ont eu le temps de se reconnaître, et que les circonstances amènent au point de se livrer ensuite des deux parts sans réserve?

*

Voici ce que je voudrais pour sanctionner l'un, bannir l'autre, et fixer le troisième. Qu'on envoie à la campagne, tout seuls, les gens destinés à s'épouser. Que le prétendu tâche de séduire, de tourner, ou au moins de monter la tête à la jeune innocente. Si elle se rend à l'attrait de la figure, de ses manières, ou du plaisir, sa pudeur ne cèdera qu'à la nature, et non pas à une loi grossière et barbare. La peine qu'elle a eue à succomber cette première fois, peut la garantir d'une seconde. Elle demeure pure,

quoique vaincue. Mais elle cesse d'être pure, par le contrat qui l'a mise entre les bras d'un homme. Elle n'est plus en droit de parler de décence à son amant. Peut-elle lui dire : *non, je ne pourrai plus vous voir, si je me rends à vous; je n'oserai plus vous regarder;* n'a-t-elle donc pas regardé son mari? lui-même ne l'a-t-il pas engagée à se dépouiller de ses vêtements, et de ses préjugés?

*

La philanthropie, ou plutôt la philantromanie est une singulière invention. Faut-il donc un nom grec, une secte, des assemblées et des ouvrages, pour aimer son prochain?

Comment s'appelle-t-on modestement aussi illuminés? ils ne portent souvent ce nom que parce qu'ils ne sont pas éclairés.

Brûlez les bibliothèques et les savants, vous disent ensuite ceux qui croient qu'il faut être ignorant, pour remettre les choses en équilibre. Encouragez les pèlerinages à *S. Jacques de Compostelle* et à *Jérusalem*. — Extrémité opposée à celle de vouloir trop instruire. Que le peuple le soit de ses devoirs, l'artisan de ses occupations, et l'homme de lettres sur la science, à laquelle il s'applique. Qu'on conserve le peu qu'il y en a dans le monde, et qu'on fasse des découvertes, tant qu'on pourra. Mais que

le savetier ne cherche pas à gouverner un État; il ne pourra pas gouverner sa famille, ni sa boutique.

*

Voudrait-on me dire quand était le beau temps de la république romaine pour la vertu? je ne vois pas un instant, où il y en ait eu plus que chez nous. Quel amour pour la patrie, dit-on! plaisant amour! à peine un *Camille*, un homme fameux avait rendu des services, que tout de suite on voulait le perdre. A peine un général s'était enrichi des richesses permises, qu'on voulait lui confisquer ses biens. A peine les nobles avaient gagné crédit sur l'esprit du peuple, que ce peuple même, le plus inconstant, le plus inconséquent de tous les peuples, s'imaginait qu'ils ne l'avaient protégé, que pour envahir toute l'autorité.

*

Les coquineries des tribuns, le pouvoir des femmes, l'amour de l'argent, l'orgueil de tout le monde, une personnalité incroyable, une tyrannie dans les provinces, comme les Vénitiens à présent dans leurs États de terre ferme, l'avarice des pro-

consuls, l'ignorance des consuls.... Voilà ce que je trouve chez les Romains. Ils étaient plus beaux parleurs que nous : voilà leur seule supériorité.

*

On s'imagine qu'on est plus aimable le soir : c'est tout le contraire; ceux qui l'ont été beaucoup toute la journée, le sont moins alors. Il n'y a plus d'huile dans la lampe. On vaudrait bien plus au lever du soleil. Au lieu de passer depuis deux heures après midi jusqu'à quatre heures du matin, à se voir, et souvent à s'en lasser, on irait se coucher de bonne heure; sûr de se rencontrer, de bon matin, en gaieté, en bonne santé et en beauté.

*

Ce que je vais dire, paraîtra bien enfant. Mais j'en suis sûr. C'est de chanter le matin pour être gai tout le jour. On s'habitue à être triste, lorsqu'on se laisse aller à ne rien dire, à se promener dans sa chambre, à soupirer, à se croire malheureux, ou malade. Habituez-vous de même à être gai. Si vous ne l'êtes pas naturellement, au moins vous chasserez la tristesse. Secouez-vous tout d'un coup. Prenez un air bien joyeux, comme par exemple : *Chantant à pleine gorge, dès que je vois le jour, j'écarte de ma forge le*

sommeil et l'amour. Si l'on ne sait pas à son réveil se tirer de l'engourdissement, qui est la suite du néant où le sommeil a plongé, on passe à une espèce de nullité, qui prive de la faculté de penser : de là, à une apathie bien décidée : puis à la paresse et ensuite à l'ennui pour soi et pour les autres. Attaquez brusquement vos organes, par quelques chansons bruyantes, à haute voix. Montez vos fibres comme on monte un instrument. Votre esprit rendra bientôt des sons aussi agréables.

*

Tout va bien, disent les *Leibnitz*, les *Pope*, les *Shaftsbury*, les *Bolingbroke* tristement. Tout va mal, disent gaiement les *Candide*, *Memnon* et *Scarmentado*. Le vrai c'est que tout va, ni trop bien, ni trop mal. Par conséquent, chantez.

*

Pardon, si je reviens encore à l'école et au régime du bonheur. Mais qu'y a-t-il de plus intéressant? pour que tout n'aille pas mal pour vous, persuadez-vous que tout va plus mal pour les autres. Ne voyez jamais noir. Prévoyez le plaisir, le succès, sans pourtant le croire assuré. Vous en aurez deux fois, si tout cela arrive. Mettez les choses au pis, pour

être surpris agréablement. Je crois l'avoir déjà dit. Mais fuyez-vous vous-même, si vous vous trouvez enclin à être sombre. Prenez-y garde. Vous vous croyez des penseurs, parce que vous aimez à être seuls. Vous n'êtes que des pensifs : car je parie qu'au bout de deux heures de solitude, ou de silence, vous n'avez pas eu deux idées. Vous vous êtes rabâchés à vous-même quelques mécontentements mal fondés sur votre existence, qui est cent fois meilleure que vous ne le méritez. Il n'est pas donné à tout le monde de réfléchir, et de tirer parti de ses réflexions.

Si vous pensez à une sottise que vous avez faite, au lieu d'en avoir du regret, réjouissez-vous : puisqu'au moins vous ne ferez plus celle-là, et que vous songerez à en éviter une autre. Raison encore pour que vous chantiez.

*

Encore une fois, vous avez des devoirs qui vous donnent de la peine et vous exposent à des contrariétés. Vous le ferez plus gaiement. Vos affaires sont dérangées, vous y rêvez; cela ne les raccommode pas. Chantez, cela ne les raccommodera pas non plus : mais vous n'y penserez point. Les soldats, les moissonneurs, les vendangeurs, les couvreurs d'ardoises, les bergers chantent et se portent bien.

*

Sait-on pourquoi on cherche souvent des gens au dessous de soi? c'est pitoyable quand c'est par orgueil de rang, ou fausses lumières. Mais si c'est besoin d'amabilité, parce que les gens qui ont quelque chose à demander, mettent de l'intérêt dans la société : je le passe. Un homme qui demande à une femme, emploie toutes les façons possibles d'être aimable. Un autre qui est bien aise de conserver une liaison avec quelqu'un qui est plus que lui, cherche à lui plaire. Un homme au dessus des autres ne se soucie pas de réussir auprès d'eux; et c'est ce qui fait que tant de gens élevés en rang, sont des sots, ou le deviennent. S'ils ont de l'humeur, ils ne se donnent pas la peine de la chasser. Ils sont insupportables à eux et aux autres.

*

Il n'y a jamais plus d'agrément dans une société, que lorsqu'il y a plusieurs jolies femmes; tout le monde fait sa petite dépense pour être bien avec elles. Si on a de l'humeur, on n'a garde de la montrer. On enrage contre celui qui a le plus de succès, mais de peur de devenir odieux, on songe à s'en procurer par la douceur, la complaisance et les éloges même qu'on donne à celui qui plait.

*

C'est la femme qui a le mieux senti le prix de ses

appas, lorsqu'elle était jeune, qui est souvent la plus aimable, lorsqu'elle ne l'est plus. Accoutumée à recevoir des hommages, elle se les conserve, par les charmes de son commerce, son indulgence, sa discrétion et même sa facilité pour les jeunes gens qui s'aiment. Elle s'en fait adorer. Bonne spéculation à un certain âge.

*

Les commencements de l'amour qui ne s'est pas développé, sont charmants. Mais quand il est une fois reconnu des deux parts, voilà le commencement des infortunes. On respecte trop pour en parler. On souhaite d'être seul. On meurt de peur dès qu'on s'y trouve. On a mille choses à dire, mais on ne s'en souvient pas. On cherche des exemples de pareille situation; on parle des autres, mais on ne parle pas de soi. On va le plus loin qu'on ose; on conte des histoires d'amants heureux : on entre dans les plus petits détails, On tâche d'intéresser, puis d'attendrir, puis, le dirai-je? d'échauffer, au moins l'imagination; on n'est jamais plus amoureux, que quand on ne croit pas l'être. On est plus aimable, et souvent plus aimé : mais quand on n'est qu'aimant, on devient insupportable. L'est-on sans espoir? pas longtemps à ce que je crois, quoiqu'on le dise. On doit voir d'abord, si cela prendra, ou ne prendra pas. Un *je vous aime*, dit-on, et je suis heureux. Cela

nourrit quelque temps. Mais on veut des preuves : et si on ne les reçoit pas, le faux calcul de la rigueur exclut l'amour, qui veut un abandon sans réserve.

*

Il ne manque plus que d'être jaloux pour s'achever d'être odieux. La crainte de ne pas réussir, arrête la gaieté. L'inquiétude chasse celle des autres. On devient le fléau de la société. Vous seriez un tyran, lui dit la femme qu'il aime, vous n'avez point de droits. Jugez de ce que vous deviendriez, si vous en aviez. Voilà pourtant ce que c'est que l'amour. Il est arrivé sans projets. On l'a ignoré. On l'a montré. Il a été peut-être d'abord assez bien reçu. On n'a plus de plaisir à ce qui en donnait toujours : on n'aura plus celui qu'on cherche. On court après un bien imaginaire; on perd celui qu'on a. On a usé son cœur. On a ennuyé. On s'est ennuyé. Voilà ce qui s'appelle faire un mauvais marché.

*

Était-ce une passion ? je n'en sais rien, puisqu'elle a passé faute d'être recompensée; peut-être elle en fut devenue une. Il y a amour de convention, de

convenance, de circonstance, de fondé sur l'estime, l'amitié, le goût, ou la reconnaissance : tout cela a une marche bien froide. Le délire la saute à pieds joints. Je crois que malgré tous ses inconvénients, c'est encore ce qui vaut le mieux. S'il tourmente trop, et qu'on ait des sujets bien réels de mécontentement, une absence guérit. Mais les passions de pied ferme, lorsqu'elles diminuent une fois, font paraître les journées bien longues : et les nuits insipides.

*

Je ne suis pas assez immoral, pour conseiller ce qui trouble l'ordre de la société : on peut désirer une femme, ne pas l'avoir, mais la voir sans cesse avec un charme continuel. Si on l'avait, on serait l'homme le plus heureux qu'il y ait jamais eu. On n'est pas malheureux, si elle est aimable. On la plaint seulement d'être une célibataire. Car fut-elle mariée, si ce n'est pas à un homme qui lui soit agréable, je trouve que sans une liaison consacrée au temple du mystère, et dans l'ombre de la nuit, elle devient un être isolé. Si le respect pour ses devoirs la retient, je la respecte elle-même : mais si c'est la peur de n'être pas assez aimée ou d'être quittée, je lui dirais : si l'amour s'envole avec la jeunesse et la beauté, il met à sa place l'amitié et la confiance qui ne vont qu'en augmentant. Les fruits

de l'automne remplacent les fleurs du printemps : et se conservent même pendant l'hiver.

*

J'ai remarqué deux différentes manières dont l'on veut qu'on parle de sa maîtresse. Quand on l'aime bien fort, on désire qu'elle n'ait pas de succès. On souhaite qu'elle soit mal mise et qu'il lui arrive même quelque gaucherie dans le monde, qui l'y fasse tomber; pour être plus sûr d'elle, et que, par reconnaissance d'un sentiment, qu'elle ne croira pas pouvoir inspirer à d'autres, elle conserve son passionné. Quand on n'aime que par air, on veut que sa maîtresse brille, soit citée, fasse du bruit, reçoive des hommages. Le premier déprime la beauté de la sienne, si on en parle, et relève ou invente un petit défaut. Le second exagère tout. Le premier est bien personnel, le second est bien confiant, ou est un fat.

*

Si la femme qu'on aime, change et avertit, pour ne pas faire jouer un mauvais personnage à son mari, ou à son amant, on n'a pas de droit de s'en plaindre. Elle en a sur leur reconnaissance, pour tout le temps qu'elle a fait leur bonheur. Pourquoi

avoir de mauvais procédés? il n'y a presque pas de raison de se brouiller. Mais point de cachotterie. Il n'y a que cela à mon avis, qui rendent les femmes criminelles.

*

Je ne me dédis pas, pour la diminution de l'amour, le jour qu'on n'aime pas davantage. Mais quand il y a une confiance, une sécurité, une amabilité constante : tout cela fait un cercle autour de l'amour, qui ne peut plus s'échapper. C'est une croute de bonheur qui la conserve. C'est alors une passion et une félicité continuelle.

*

L'esprit tient à si peu de chose, vient de si peu de chose, va, je crois, à si peu de chose, et devient si peu de chose, que sans m'aller fourrer dans la métaphysique de ce qu'il est, après qu'on n'est plus ; je le prends dans ce monde-ci, le plus physiquement du monde. L'esprit, l'humeur, la santé, l'estomac, la digestion, l'influence du beau temps! voilà une dépendance nécessaire, à laquelle je défie de rien comprendre.

*

Qu'on s'examine. Est-on capable de faire la moin-

dre chose après quelqu'excès. A peine peut-on écrire une lettre, lorsqu'on a poussé loin certains plaisirs.

*

Il est faux que les monologues ne soient pas naturels. J'en fais souvent. Ils ne sont pas aussi longs que ceux des tragédies; et je ne les fais pas en vers. Mais quand je suis agité d'un grand plaisir, ou d'une grande inquiétude, quand je cherche quelque chose, je dis souvent.... il m'échappe alors quelques mots qui expriment mon agitation. Et quand on aime, ah! comme on parle tout seul, à tous moments! Je m'y surprends; *oh! comme je t'adore!* je dis alors : *peut-on adorer comme cela. Oh ! c'est qu'il n'y a qu'elle dans dans le monde*.... Combien de fois n'ai-je pas harangué mon oreiller! heureuse folie! puissiez-vous ne jamais passer.

*

C'est pourtant dommage qu'on perde alors tous les autres goûts. On lit bien mal. On est une heure à la même page, sans savoir ce qu'on y fait. On croit.... on écrit.... oh! on écrit comme j'écris à présent. On n'a qu'à voir.

*

Comment y a-t-il des gens assez froids, pour croire que les lettres d'amants puissent être imprimées? Si *Saint Preux* et *Julie* avaient existé, ils n'auraient jamais pu l'être. Que de répétitions, quel désordre n'y aurait-il pas eu dans des lettres, où se trouve toujours un rabâchage d'amour qui impatienterait un lectenr qui n'en a pas! quel garçon imprimeur pourrait déchiffrer l'écriture de deux personnes si agitées. Et les pâtés et les ratures.... il faudrait donc que ces amants fissent des brouillons, Hélas! il n'y en a qu'un. C'est l'amour lui-même.

*

C'est ce maudit amour-propre; c'est la crainte de faire des avances; c'est la crainte d'être dupe qui empêche les unions et les dérange lorsqu'elles sont formées. Mon Dieu! que de malentendu dans le monde! il n'y a que cela en vérité. Cette femme craint d'avouer trop tôt qu'elle aime. Cet homme prend son parti ailleurs. Il est heureux; mais il craint que son bonheur ne durera pas toujours. Il quitte de peur d'être quitté. Voilà deux femmes malheureuses qui s'en vengent sur d'autres hommes. L'une ne s'avise plus d'en aimer, parce que cela lui a trop mal réussi. L'autre est résolue la première fois, de prendre son parti avant qu'on l'abandonne; et son pauvre amant de bonne foi est planté là, de peur

qu'elle ne le soit par lui, comme elle l'a été par l'autre.

*

La grossièreté vaux mieux que la sécheresse honnête d'une réception ! et l'impertinence est préférable à l'insolence de la politesse froide, plus écrasante cent fois que la hauteur. Il y en a dans le son de la voix, le regard trop, ou trop peu attentif, et jusqu'aux expressions, comme de dire, par exemple, qu'on ne connaît presque point des gens qu'on voit presque tous les jours, etc. On dit aussi du bien si froidement qu'il vaudrait souvent mieux dire du mal.

*

Qu'on me montre une histoire d'*Horace*, une tragédie de *Virgile*, un poème épique d '*Anacréon*, une ode de *Jean-Jacques*, une comédie de *Montesquieu*, une chanson de *Corneille*, une épigramme de *Molière*, un conte d'*Ovide*, de la géométrie de *la Fontaine*, un roman de *Rousseau* le lyrique, des calculs de *Racine*, un dialogue de *Tibullé*, une satire de *Catulle*, un compliment de *Juvenal*, une satire de *Fontenelle*, un madrigal de *Perse*, etc., etc. Et je dirai qu'on peut

valoir autant que M. *de Voltaire*; jusques-là je dirai qu'il est supérieur à tous ces gens-là, même dans le genre où chacun d'eux prétendait à la gloire.

*

J'ai remarqué, qu'il y a des temps plus favorables que d'autres, pour la lecture : et des lectures qui doivent être proportionnées, pour la quantité et la qualité, à la situation où l'on se trouve. Dans le temps qu'on est le plus agité par de grandes aventures de guerre, de cour ou d'amour, il ne faut que des ouvrages qui occupent l'esprit légèrement, comme des mémoires, ou des mélanges de philosophie, de littérature et de poésie. L'histoire des batailles, et des intrigues de politique et de galanterie, est bonne encore pour contempler, dans son inaction, l'activité des autres; cela repose, délasse, et calme le corps et l'esprit.

*

Il est bien étonnant qu'il ne soit pas possible d'être parfaitement content de quelqu'un. Cela prouve que si l'on était de bonne foi, on ne serait pas souvent content de soi. On se dit : voici un homme estimable qui a fait telle et telle chose, et qui est capable de faire telle, ou telle autre. On est désolé de trouver à

côté de cela quelque petitesse, quelque négligence, quelque ingratitude peut-être, et même une petite injustice.

Le ciel me devrait créer un être tout à fait digne d'admiration. Mon Dieu! que je m'y livrerais avec plaisir! j'y suis si porté! —j'ai cru le tenir quelquefois en homme, et en femme. Mais *quelque bout d'oreille échappé par malheur* dans un sexe, trop de réserve, et de personnalité dans l'autre, m'apprennent à ne m'attendre plus à trouver une créature céleste sur la terre (1).

*

Voici bien encore une preuve que tout a deux faces. Et c'est ainsi que j'ai, dans le cours de cet ouvrage, tort, et raison par fois sur le même sujet. Souvent l'expérience m'a prouvé, que je voyais mal, à force de vouloir bien voir. J'ai entendu dire, et je parie que j'ai dit cent fois, qu'*Agamemnon, Alcibiade* même, ne m'intéressent pas autant que des noms connus dans l'histoire. J'aimerais bien mieux, disais-je, voir sur le théâtre l'exécution du comte d'*Egmont*, que le bûcher d'*Olympie*, ou de la *Veuve du Malabar*. Les temps modernes, mes parents, ceux de mes connaissances, enchanteraient mon attention, fatiguée par la famille de *Clytemnestre*, et refroidie à force de s'échauffer pour des personnages fabuleux. J'y ai

(1) C'est ce que je disais, avant d'en avoir enfin rencontré une.

réfléchi : et j'ai trouvé que ce qui est historique, si vrai, et si fort de nos jours, peut plaire un moment, et dans un seul pays. C'est comme les portraits : et il y a la même différence des sujets pareils, à ceux de l'ancien temps, que des portraits aux tableaux. On quitte celui de son père avec son uniforme, pour une belle tête de *Van Dyck* avec une fraise : et on quitte le *Siége de Calais* pour *Sertorius*.

*

L'amitié est une prude sœur d'un petit libertin qui s'appelle l'amour : je crois qu'on n'est pas capable de l'une, quand on n'est pas susceptible de l'autre. Je ne dis pas pour cela, qu'une femme sans amour ne peut avoir ni ami, ni amie : mais il est absolument décidé qu'elle ne trouvera jamais son vainqueur, c'est qu'elle est décidée à une réserve qui exclut la confiance, et un abandon qui est nécessaire aussi à l'amitié.

*

Il faudrait obliger tous les auteurs, à faire une nouvelle édition de leurs ouvrages, tous les cinq ans. Alors, on en aurait de bons, parce que l'expérience, ou de nouvelles réflexions, y apporteraient les changements les plus sublimes. Et ce sont ceux qui

auraient fait ces premières, qui seuls pourraient faire les secondes.

*

Ni trop de flatterie, ni trop peu aux femmes et aux souverains. J'entends par ce mot, sans avoir envie de tromper, et sans mentir, qu'on vante les qualités de l'une et de l'autre. Celles-là en deviennent plus aimables : et ceux-ci sont encouragés à faire encore mieux. Qu'on dise, par exemple, quelquefois, ce qu'on leur a entendu dire de bon, comme si c'était de soi. Bon moyen pour leur amour-propre. Ils ont oublié qu'on le leur a entendu dire : et sont aises de se trouver renforcés dans leur opinion. Cela peut leur ôter la méfiance d'eux-mêmes, qui leur fait souvent du tort, par une confiance mal placée en des gens qui n'ont pas le même intérêt.

*

Avec toutes les analyses de l'amour, on le dessèche, on le décharne, et puis on le couvre, parce qu'il ne serait pas assez beau, pour paraître nu : mais on l'habille si mal, que celui qui court les rues, vêtu de haillons, vaut encore presque mieux. Pour couper court à tout ce qu'on dit toujours qu'on ne peut avoir qu'une passion ; réfléchissez donc que le

cœur n'a pas son franc arbitre. Preuve de cela, j'ai vu aimer et mépriser, et adorer et abhorrer à la fois. Représentez-vous l'amour, comme une fièvre : tant mieux, si elle est continue. Ce n'est pas votre faute, si vous n'en avez que des accès. Ou si vous l'aimez mieux, représentez-vous l'amour, comme le magnétisme de l'âme. Un regard, un geste, le son de la voix d'une femme vous opère. Pouvez-vous y résister? de là je conclus que celui qui n'a trouvé cet agent qu'une fois, n'a eu qu'une passion : mais que celui qui l'a trouvé plusieurs fois, en a eu plusieurs de la meilleure foi possible, sans vouloir tromper, ni se tromper soi-même.

*

J'ai parlé de l'état de l'avocat à donner à un fils aîné d'une grande maison, de celui de médecin pour le cadet. J'en trouve un autre, encore plus glorieux peut-être, pour le troisième, celui du maître d'école.

Il faudrait être physionomiste de l'âme et du visage, pour bien remplir cette auguste profession. Il faudrait varier son genre quelquefois suivant les nuances, depuis le fils d'un magister, à celui d'un roi : mais ce serait, au fond, très ressemblant, quant à la bonté, la douceur, l'envie de dire et faire du bien, l'indulgence, la manière de voir tout en beau, et de donner de la sensibilité et de l'élévation.

Le choix des exemples, dans la lecture peut faire un grand effet. Il n'y aurait pas de mal à engager à choisir des modèles dans l'histoire. Nous avons des saints pour patrons. Mais moi, militaire, je ne puis pas imiter le mien qui était un archevêque. Quittons le martyrologe pour *Plutarque*. Si vous êtes lent, prenez *Fabius*. Si vous êtes fin, prenez *Annibal*. Si vous êtes audacieux, prenez *César*. Si vous vous sentez capable d'application, prenez les *Scipions*. *Achille* est encore un bon patron. On pourrait empêcher de s'égarer, en disant : ne soyez pas colère comme celui-là. Ne vous enivrez pas comme *Alexandre*, ne soyez pas aussi ambitieux que *Silla*, n'ayez point d'esprit de parti comme *Condé*, ne croyez pas aux sorciers comme *Luxembourg*, ne vous vantez pas comme *Villars*, ne soyez pas paresseux comme un *Vendôme*, et cochon comme l'autre.

*

(1) Je sais bien qu'il y a des génies heureux, qui embrassent tout, et mènent de front plusieurs genres avec succès; mais cela est si rare que, pour ne pas courir le risque de ne se pas bien trouver de ceux qui ont cette envie, il faudrait qu'un chacun ne sût, ne dît, ne lût, ne fît que ce qui est relatif à son

(1) Je crains d'avoir déjà dit quelque chose de ceci dans un article de mes ouvrages militaires. Mais je ne me lis jamais, de peur de m'ennuyer, et je m'oublie le plus tôt que je peux.

métier. Il ne faudrait pas que les états se mélassent dans la société. Chacun d'eux devrait tirer une ligne autour de soi. Qu'a besoin un officier d'être physicien, et de savoir l'anglais. Son esprit doit être à sa besogne. Mais s'il est affecté de différents besoins, et travaillé par des connaissances étrangères : adieu la principale. Qu'il lise *Horace;* il est perdu. Il lui prêchera que tout est égal, pourvu qu'on s'amuse, et qu'il ne faut pas perdre un instant pour boire et aimer; qu'il a jeté son bouclier à la bataille de *Philippe,* et que malgré cela la cour et la ville l'aiment à la folie. Les églogues de *Virgile*, par la mollesse de leurs chants, en répandront dans ses mœurs. Le pipeau rustique d'un berger qui chante amoureusement, et paresseusement, au pied d'un hêtre, où il s'endormira peut-être, pour laisser passer la chaleur, lui paraîtra plus doux que le boute-selle d'un aigre trompette, qui, si cet officier est aux housards, l'oblige peut-être à aller patrouiller, à midi pendant l'été, à minuit pendant l'hiver, des bois, des défilés, des villages, et des précipices, pour rencontrer peut-être des coups de fusil. S'il rencontre un des articles de cet ouvrage, où je parle de la duperie de se faire tant de devoirs, et se donner tant de peine, pour un passage, comme est la vie humaine; autre raison de perdition pour mon jeune homme. S'il lit, ou s'avise de faire des chansons : encore pis. Si les *Shakspeare*, les *Pope*, les *Shaftsbury*, les *Bolingbroke* viennent lui donner, l'un des idées folles, et les autres trop sages, trop profondes, voilà une tête

renversée. Si les *Tasses*, les *Ariostes* s'en mêlent, voilà une tête troublée. L'histoire, les Grecs, les Romains, les Carthaginois viennent lui parler phalange, marche, cohorte, légion, et *Frontin* de ses rûses enfantines; mon housard voulant peut-être les imiter, se fera enlever avec sa patrouille. Qu'il sache la langue de l'armée, surtout des troupes de sa nation, et tout ce qui lui fit honneur dans l'histoire. De même, pourquoi mettre les commentaires de *César* entre les mains de celui qui est destiné à la robe, *Ozanam* à celui qui l'est à l'église, l'abbé *Nollet* à l'apprenti jurisconsulte, et *Rousseau* à l'apprenti médecin. Il n'y a que *Molière*, après *Boerhaave*, que je lui permettrais.

*

Ce que je vais dire n'est que pour les pays, où il n'y a pas de mœurs, mais où cependant on croit avoir de la vertu. Ce n'est même que dans les sociétés que je condamne, mais qui parlent vertu. L'une vous dit qu'elle se croirait déshonorée d'avoir un amant avant son mariage : et que c'est le temps de la pudeur. L'autre, qu'une infidélité à son mari le couvrirait, et elle aussi d'ignominie : et que si elle n'avait pas juré au pied des autels de lui être fidèle, elle serait toute à vous : mais qu'elle y aurait été, si elle vous eût connu avant que de se marier. Une autre trouve abominable un aveu pareil, et dit : il

vaut tout autant, en vérité, prendre cet amant. Une quatrième trouve qu'il n'y a pas de mal à s'en permettre un, et qu'un mari est fort heureux d'avoir une femme qui a autant de mesure. J'abhorre, dit-elle, tout ce qui a l'air de mauvaise conduite, et l'on ne peut plus voir madame une telle, depuis qu'elle a quitté monsieur un tel, pour prendre monsieur un tel. Celle-ci dit : j'aime bien qu'il y ait des prudes dans le monde, qui veulent que, si l'on s'est trompé dans le choix d'un amant, on ne puisse pas s'en permettre un autre.

Vous voyez déjà que, depuis longtemps, il n'est plus question du mari, et que la première raison de sévérité, est déjà tout à fait oubliée.

Pour moi, ajoute une autre femme, si j'avais un amant, je ne vois pas de raison pour n'en pas avoir cent ; et je méprise autant celle qui n'en prend qu'un. Je crois très fort, prétend une autre femme, qu'on est toujours de fort bonne compagnie, quand on respecte l'opinion. J'aimerais mieux ne pas me refuser un amant, sans qu'on s'en doute, que de passer pour en avoir, comme madame une telle qui n'en a pas, et qui pour se donner l'air d'en avoir, mérite sa mauvaise réputation.

C'est moi, qui suis honnête, dit celle-ci, j'aime mon amant à la folie. Mais je ne l'ai pas. Mon mari ne peut pas trouver mauvais que je dispose de mon cœur. Je ne lui ai donné que ma personne : que m'importe, dit une autre, que l'on ait ma personne, si l'on n'a pas mon cœur. Je me pardonnerais plutôt

quelques caprices, que d'accorder toute ma tendresse à un seul homme. Sans doute, dit la dévote, Dieu fait grâce aux faiblesses de l'humanité, mais il punit les péchés d'habitude.

Je crois, prétend une autre femme, qu'il y a moyen d'arranger tout cela. Il y a des petites faveurs qu'on peut accorder. On peut écrire, recevoir un billet . . . . mais non, madame, vous vous engagez . . . . mais . . . . une main que l'on presse . . . est un crime, madame, dit une autre. J'aimerais autant accorder un baiser. Que de nuances encore dans ce genre de liberté, dit une troisième. Je ne sais pourquoi je me croirais perdue, pour n'accorder que cela. Et moi, ajoute une quatrième, je suis persuadée qu'il vaudrait mieux tout permettre que de consentir à toutes ces licences. Il y en a de plus fortes, madame . . . ah! mon Dieu! quelle horreur! non, madame, la reconnaissance, le désir de rendre heureux, à un certain point, sans nuire tout à fait à mes serments, m'y engage . . . . cent mille fois mieux encore, se livrer toute entière . . . . Je ne le pense pas, dit celle qui a si bien parlé. Pour moi, lasse de combattre contre le penchant irrésistible qu'on reçoit en naissant, je ne me crois pas coupable. Une fête à la campagne, un spectacle de société, un clair de lune, une promenade sur l'eau, de la musique, de la danse, une belle nuit d'été. . . . . Je ne réponds plus de moi.

Eh! bien, madame, dit une indulgente, cela est tout simple. Une déclaration me touche. On monte

la tête. La tête tourne. Je suis séduite, mais point convaincue. Est-ce notre faute? c'est celle des hommes. Nous ne sommes pas coupables.

Pour moi, dit une femme de bien, je suis honnête. Je n'ai jamais eu personne. Mais le ciel m'est témoin que si je ne craignais sa foudre vengeresse, je m'en serais passé plus de cent . . . . Fi donc, madame, si je n'en ai pas, la cause en est plus pure. Une noble vanité m'en a empêché. L'amour de moi-même m'a empêché d'en avoir pour d'autres.

Et moi, dit une autre, je vous avoue que c'est ma santé, et mon indolence.

Il y a quelque chose de mieux à dire que tout cela, répond une autre femme. C'est la peur d'être quittée, humiliée et sacrifiée qui m'a conservé mon honneur : et la somme des peines pouvant passer celle des plaisirs, je suis demeurée fidèle à mon mari.

Quelle est la plus honnête dans tout cela? messieurs, je vous le demande.

*

Il y a autant de manières de sentir que de visages. Je ne fais pas le procès aux autres douleurs. Il y a plus de force à s'en nourrir par la vue continuelle de ce qui rappelle ce qu'on a perdu. Si je ne le voyais pas professer quelquefois par des gens que l'on dit sensibles, je croirais que cette prétendue force est de l'indifférence. J'ai pourtant deux choses à leur

dire. Tous ces restes de l'objet chéri font trop ou peu d'effet. Dans le premier cas, on ne vit plus : cela ne peut s'appeler vivre : et dans le second on se blase sur tout ce qui doit conserver sa première fraîcheur. Mais toutes les fois qu'on me dira : cette personne a soutenu cette perte avec bien du courage, je dirai que je me méfie de sa sensibilité. Où va-t-on placer le grand caractère?

*

Sans parler des grands plaisirs, ni des grandes peines, vous avez eu un instant de volupté dans les transports de l'amour. Vous avez ri un instant à souper, vous avez joué heureusement pendant la journée. Vous avez fait une belle chasse, vous avez même fait peut-être une belle action.

Un accident quelconque survient. Une lettre, une contrariété, une ingratitude peut-être, un mal entendu. Et ce que vous éprouvez d'amertume à la fois, est cent fois plus accablant que tout ce qui vous est arrivé en détail d'agréable, n'a été réjouissant. Vous ne pouvez pas même pleurer. Ce n'est qu'au bout de quelques heures, ou de quelques jours que ce déchirement commence la guérison. S'il ne revient pas plus souvent, ce n'est pas l'âme qui l'arrête. C'est le corps qui ne le produit plus, parce qu'il ne pourrait pas le soutenir. Une douleur cuisante, prête à se montrer à côté des tempes, à la

plus petite chose, à un beau trait qu'on raconte, à une aventure touchante qu'on lit, annonce l'ébranlement total des nerfs de la tête, qui ne peuvent plus être ce qu'ils étaient.

*

Indépendamment des raisons personnelles de se conduire vis à vis de ses voisins, de ses amis, de ses ennemis, et de ses sujets, de telle, ou telle autre manière; un accès de mauvaise humeur ou de fièvre, une plaisanterie, une fausse nouvelle dérange tout le plan qu'on s'était proposé, dans un empire, ou une république. Quelques acteurs disparaissent. En voilà d'autres sur la scène. La première chose qui s'annonce, c'est l'envie de défaire ce qu'on trouve fait, n'importe quoi, et comment; parce qu'on veut paraître plus juste, et plus habile que le prédécesseur. Si depuis le commencement de l'autorité du monarque, ou du doge, ou des soi-disants et faux représentateurs d'une nation, jusqu'à la fin, on suivait le même plan, je pourrais agréer le nom de politique. Mais la santé d'un vieux roi dépérit, sa femme meurt, la maîtresse change de figure, le confesseur est fait général de son ordre, le ministre a une attaque d'apoplexie, le doge est devenu amoureux de la femme d'un ministre étranger. Les autres chefs, ou administrateurs des puissances qui se croient libres, sont gagnés par de l'argent, suivant la coutume,

puisque la vénalité est à côté de la liberté. Voilà en défaut tous les scrutateurs qui croyaient avoir saisi la politique de ce pays. Ce sont les mêmes frontières, et les mêmes voisins. C'est la même population. C'est le même commerce. Tous les plans sont changés. Où donc est cette politique? qu'est-elle devenue?

*

Veut-on juger des grandes choses par les petites? cela est fort aisé, allez dans un couvent, regardez dans l'intérieur de la famille de votre cordonnier, voyez celui d'une compagnie de fusiliers. Portez sur une plus grande échelle, tout ce que vous avez remarqué; ou, par carreaux, portez tout cela du petit au grand : et vous aurez les résultats des États, et des armées.

*

C'est par tout ce qu'on a vu, et éprouvé dans le monde, que je m'aperçois qu'à mesure qu'on vieillit, on s'attache aux bêtes, comme les chiens, les oiseaux, et les moutons. On cherche à se dédommager des hommes, en fidélité, en attachement, et en reconnaissance. Pardon, animaux raisonnables, selon vous, mes camarades humains. Excusez-moi : mais cherchez ailleurs vos flatteurs : car je ne vois

de bien à dire de personne, et tout aussi peu de moi-même.

*

Je ne crois pas aux précepteurs, ni aux colléges, ni aux couvents. Mais je crois aux nourrices, et aux bonnes. Si elles ont bien soin de la santé et de la gaieté de la petite créature qui leur est confiée, cela sera son bonheur et celui de tous ceux qui en dépendent.

*

La Bruyère a l'air d'avoir dessiné une cinquantaine de personnes : mais c'est en crayon, et c'est à Paris.

Ce sont des visages connus, et c'étaient des gens assis. Il faut se trouver dans des tempêtes, et dans toutes les occasions possibles, pour faire des portraits qui fournissent matière à réflexions.

Ce seront alors des *Van Dyck*, et des *Rembrandt;* si cela est bien fait, on trouvera des traits, des creux, des ombres, des rides, mais du beau, et du nerveux; ou rien de tout cela.

*

Autrement tout le monde se ressemble presque, surtout dans le même pays. Les visages, les esprits

sont comme les habits : et l'éducation, cette première traîtresse qui fait les hypocrites, jette le vernis égal sur toutes les figures.

*

On devrait défendre d'écrire morale, caractères, hommes, femmes, philosophie, législation, à ceux qui n'ont pas beaucoup voyagé, et qui n'ont pas été dans les grandes aventures. Il faut avoir vécu avec les souverains, et avoir soupé depuis eux, jusqu'à la plus petite classe de la société, pour juger le monde. Il ne suffit pas d'être présenté. Il faut avoir été mêlé dans presque tout, et partout. Il faut être acteur, pour être connaisseur, et avoir joué sur bien des théâtres. C'est quand on est affecté de quelque grand mouvement sur la scène, qu'on écrit le mieux, et qu'on peut être cru. Voilà où les personnages donnent prise, et où on les voit au naturel. Voilà le jeu des passions. Voilà les ressorts à découvert. Ce n'est pas une société de l'ancien Versailles. Ce n'est pas la matinée de l'homme de lettres. C'est le monde tout entier : et le cœur de l'homme bien mis au jour.

*

Si ce demi vers n'avait pas été trop triste, et

n'annonçait pas trop mon projet, de rendre l'homme sage malgré lui; j'aurais pris pour épigraphe de cet ouvrage : *Rentre en toi-même, Octave.*

*

J'ai aussi mauvaise idée des grands qui aiment les complaisants, que de ceux-ci, qui y sont souvent attrapés. Les premiers sont comme les loups et les ours qu'on apprivoise pendant quelque temps. Ils caressent, ils ont l'air même connaissant, et reconnaissant. Méfiez-vous en. Le naturel ne change pas. Le coup de patte n'est pas loin. Heureux encore, si ce n'est pas un coup de dent. Voyez les autres dans leurs petites gaietés avec vous, il y a toujours du géné, du contraint, du réservé. Laissez les uns dans leurs bois, les autres dans leurs chambres à estrades dorées, et vivez parmi vous.

*

J'ai déjà parlé des promeneurs dans leur chambre, et de ceux qui en sortent, pour se promener encore. Cela empêche de lire et d'écrire, puisqu'il faut être assis : je vois passer ainsi bien bêtement des matinées entières à des gens d'esprit. Dans l'éducation, on dit à un jeune homme : Levez-vous de bonne heure, monsieur; à peine éveillé, sortez de

votre lit. Point du tout, restez-y. Les idées sont plus fraîches. L'esprit est plus calme. Vous n'êtes point troublé par le bruit des valets dans votre chambre. Vos quatre rideaux, dont l'un est un peu entr'ouvert, est un cabinet qui vous sépare de l'univers. Un ennuyeux même arrive. Vous lui demandez pardon : et sous prétexte de n'avoir plus qu'un mot à lire, ou écrire, vous continuez.

*

Il n'y a pas une raison pour ne pas annoncer tous les événements. S'ils n'arrivent pas tels qu'on les a prédits, on en est quitte pour dire : je me suis trompé. On passe encore pour être modeste. On rit là-dessus ; on dit : Mon Dieu ! que je suis bête d'avoir vu comme cela. Si, par hasard, le cas prévu arrive, on en a un honneur infini : il y a donc bien plus à gagner à prédire. Le mérite d'avoir annoncé, a un effet incommensurable avec le peu d'impression que cela fait de n'avoir pas deviné.

*

Méfiez-vous des gens qui ne savent ni lire, ni écrire. Je veux dire des gens qui ne savent point s'occuper, et rester quelquefois chez eux. S'ils sont nés bons, ils ne seront que des indiscrets : mais

s'ils n'ont pas eu de la vertu, en naissant, ils sont malins, tout au moins, s'ils ne sont pas méchants.

*

Il ne faut point avoir de gloire dans le temps ou le pays, où peu de gens la connaissent. Elle sera enlevée tout de suite. Trois classes de gens y contribueront, les envieux, les dénigreurs, et les non-appréciateurs. Voyez le temps du *grand Condé*, en France, et celui du prince *Eugène*, chez nous. Comme il y avait d'autres héros, et qu'il y avait de la gloire pour plusieurs autres, on ne la leur a pas disputée. Le siècle était monté à l'honneur. Malheur à celui qui s'en fait, au milieu de gens qui n'en ont pas : il sera écrasé. Ce qui console de n'avoir pas de gloire, et qu'on ne nous rende pas de justice, c'est qu'on la refuse souvent aux grands hommes. J'ai entendu dire que le roi de Prusse, *Frédéric*, le grand *Frédéric*, était un poltron!

*

L'amour-propre est si fort quelquefois, qu'on voit des sujets d'honneur, dans son ignominie; du génie, dans sa plus forte bêtise; de la science, dans sa plus profonde ignorance; de la vertu, dans sa bassesse; de l'émulation, dans son affreuse jalousie.

*

Qu'est-ce que c'est donc que ce goût d'antichambre et d'affaires dont les gens qui s'en trouvent le plus mal, ne peuvent se déshabituer. S'ils quittent l'un et l'autre, pour se reposer, ils se croient heureux huit jours : et puis le diable les y ramène, ou les tue, s'ils ne peuvent pas y revenir.

*

C'est notre fatale inquiétude qui fait préférer les malheurs de l'agitation, aux douceurs de la tranquillité. C'est, à la vérité, à ceux qui, ayant été élevés ainsi, n'ont pas eu le temps de réfléchir, que cela arrive. C'est pour cela que la méditation, les lettres et les beaux-arts sont si utiles. Voilà le vrai port où l'on se sauve des naufrages.

*

Je pardonne aux adroits qui savent hériter de ce que les autres disent ou font de bien. J'aime cependant mieux les autres. Mais ceux-ci se moquent des premiers et ils se réjouissent de l'effet produit par eux.

*

J'ai parlé de la politesse à écouter. Mais il y a une manière d'écouter les sots et les gens en place, qui me révolte, et qui est la flatterie la plus dégoûtante.

Je parle encore plus mal, lorsque je vois des sots prêts à rire de ce que je vais raconter, ou des complaisants disposés à m'admirer.

*

Toute notre vie se passe, comme mon livre, d'erreurs en erreurs. S'il y a une chose qui paraît toujours de même, c'est qu'elle est juste. S'il y a un homme qui, après une récapitulation du temps qu'on le connaît, vous paraît de même, c'est qu'il est ce que vous l'avez jugé.

*

Combien de temps un guerrier, qui a gagné une bataille, jouit-il de ce bonheur qui est si rare, et le plus brillant de ceux où l'on aspire? Le lendemain il est déjà déchiré par la calomnie et l'ingratitude. L'amant qui remporte une victoire sur la pudeur d'une femme, jouit au moins jusqu'à ce qu'un autre le remplace dans ses bras. Voilà autant de temps de gagné.

*

Je voudrais savoir si les intrigants sont heureux. Ils doivent être bien fatigués. Je crois que l'intrigue est une espèce de jeu : où l'espoir de gagner fait qu'on écrit, qu'on parle, qu'on questionne, qu'on

calomnie même toute la journée, comme l'envie de ramasser tout l'or d'un tapis vert fait passer toutes les nuits, les cartes à la main.

*

Il y a des gens assez ennemis d'eux-mêmes, qui aiment mieux avoir un malheur qu'ils ont prévu, à force d'en prévoir, que jouir d'un bonheur auquel ils ne s'attendaient pas.

*

Voulez-vous savoir si un homme a beaucoup d'amour-propre? C'est de le faire parler sur son compte, pour des choses indifférentes. Si l'on vous dit, avec l'air de ne pas y mettre du prix, qu'on joue à merveille à un jeu, qu'on est plus adroit, ou plus vigoureux qu'un autre; j'ai beaucoup de mémoire; je suis très complaisant; je fais quelquefois des vers assez heureux; et qu'on ajoute : c'est sans me vanter, car il n'y a pas grand mérite à tout cela : c'est comme si l'on disait : j'ai bien plus d'esprit, de talent, de valeur, de connaissances que personne. Mais je n'ose pas le dire.

*

On dit quelquefois : Je ne veux pas m'accoutumer à cela, comme si l'on avait deux mille ans à vivre.

A soixante ans, j'entends dire : Je ne veux pas m'accoutumer à mettre une pelisse, ou à me chauffer, ou à boire du vin; ou bien : Il fait mauvais temps, mais je sors pour ne pas m'accoutumer à une vie sédentaire. En vérité, l'incertitude et la brièveté de nos jours ne vaut pas la peine d'attendre; il est toujours plus sûr de profiter de ce qui est bon, pour n'avoir rien à regretter ensuite, si, après s'être ménagé sur bien des choses, on s'en trouve privé tout à coup.

*

Théophraste entre dans de jolis détails bien suivis, et dignes d'un bon peintre. Mais il ne s'aperçoit point qu'il les confond si bien, qu'en lisant le titre de son chapitre, on est tout étonné de trouver ce qui appartient à un autre. C'est ainsi que l'avarice et la défiance, la vanité et l'ostentation, sont rapprochées par lui, de manière à faire croire qu'il n'avait pas l'art de nuancer ses couleurs.

*

Je le passe à *Montaigne*, parce que tout va bien. Son âme est une babillarde, et non pas son esprit qui a toujours été le serviteur de l'autre. C'est comme cela qu'il bat presque toujours la campagne, d'une manière charmante. Une idée l'emporte, en amène une autre. Il dit: *à propos de cela, je m'en vais*

vous dire. Il ne s'est pas douté de sa profondeur, et de la finesse de ses observations. Je suis pour lui, comme *Condé* pour *Turenne*. Que ne donnerais-je pas, ainsi que disait le premier, pour causer une demi-heure avec lui.

*

Divine Providence qui existez certainement pour conserver cette vaste machine qui, sans vous, irait encore plus de travers, et que chaque être paraît vouloir déranger; je ne murmure pas contre vos décrets impénétrables : mais que vos coups sont accablants, quand ils tombent sur le peu de créatures sensibles qu'il y a dans le monde. C'est pour cela, je crois, qu'il y en a si peu : c'est parce que la Providence ne veut pas faire des malheureux.

Loin de moi toute idée qui ne soit pas orthodoxe. Il faut les laisser à la canaille philosophistique qui y trouve son compte, pour voler et massacrer les honnêtes gens.

*

Il faut des cœurs jumeaux, si l'on peut parler ainsi, pour se convenir. Mais où sont-ils? Je n'ai encore vu qu'une famille unie. Hélas! c'est la mienne. Plusieurs individus souffrent également de la perte

d'un autre. C'est que les six réunis n'en faisaient qu'un. Ce n'est pas les liens de Famille, mais de ce qu'on ne peut expliquer.

*

Pour vous bien conduire, gardez-vous de réfléchir : mais suivez un moment d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce qu'il y aura à faire.

*

Pour les gens puissants, je ne conçois pas qu'ils soient assez maladroits pour ne pas aimer la vérité : car c'est pour leur service qu'on veut la leur dire. Pourquoi, étant encore moins capables d'amitié que les autres, ne veulent-ils pas qu'on leur prouve que celui qu'ils croient un habile homme, est un sot. Qu'ils l'examinent, au moins. Ces gens-là sont leurs favoris, mais ne sont pas leurs amis.

*

J'ai souvent remarqué que les meilleures idées viennent pendant la nuit, presqu'en dormant : ou au moment qui précède, ou suit le sommeil. Le calme de la nuit fait qu'elles sont plus nettes, plus fraîches, et plus neuves. Mon avis est qu'on ait, à

côté de soi, des espèces de tablettes rayées par l'étui, où la main ne peut monter ni descendre; et qu'on écrive quelques lignes sur ce qu'on a pensé. Cela peut être le canevas de quelque ouvrage excellent, auquel on travaillera, quand il fait jour.

*

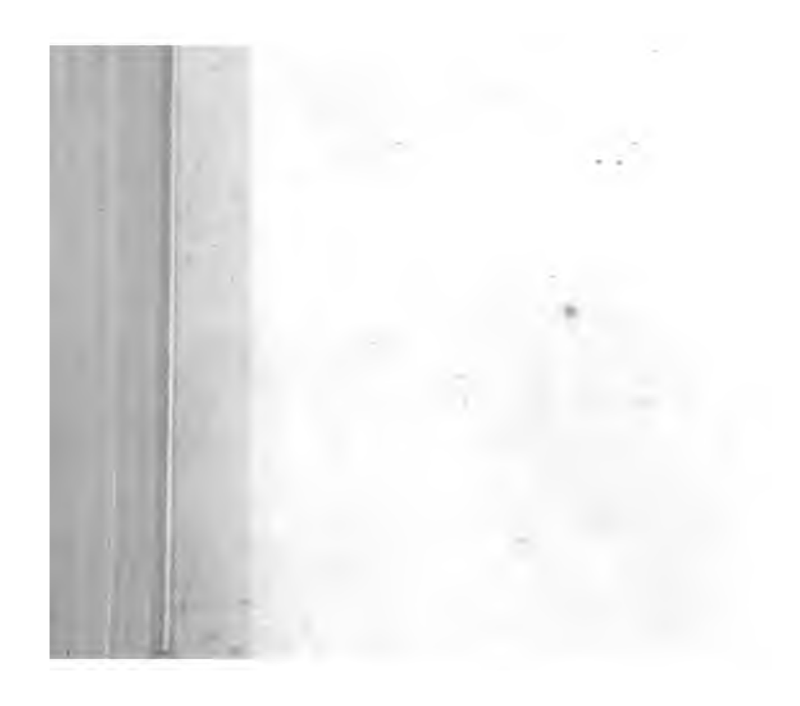
Comment a-t-on fait un péché capital du mobile employé par la Providence? Sans l'orgueil que deviendrait le monde? il ne durerait pas un an.

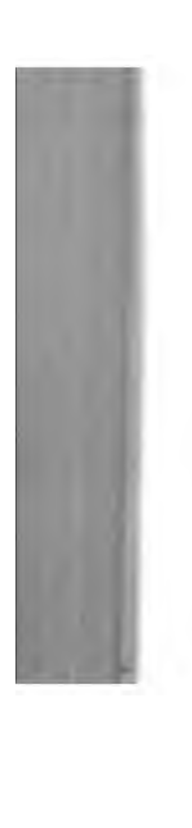
*

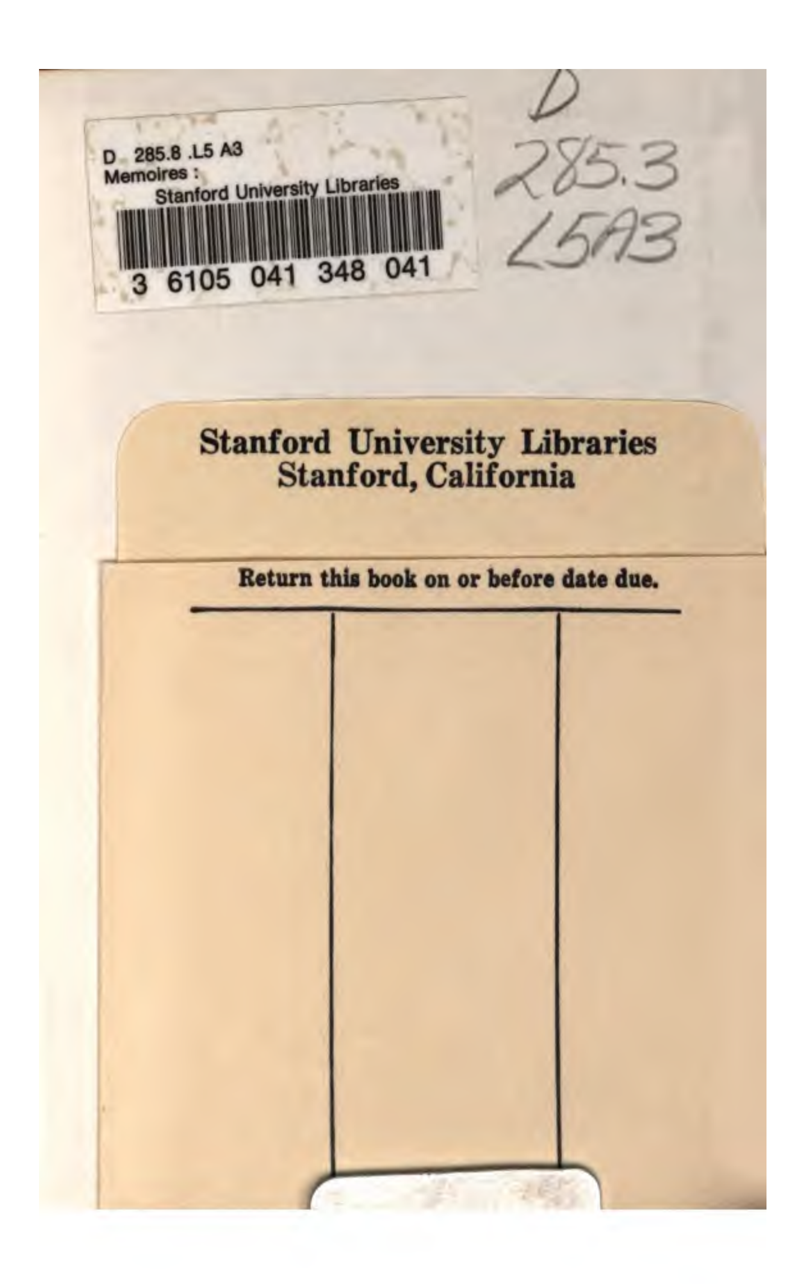
Sans lui, nous tomberions dans l'autre péché capital, la paresse qui est si bien dans l'instinct des créatures, que tous les animaux sont sans cesse couchés, lorsque la faim ou la peur ne les fait pas marcher. Ils sont comme les Turcs, qui ne se promènent jamais.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.







D 285.8 .L5 A3
Memoires :
Stanford University Libraries
3 6105 041 348 041
D
285.3
L5A3
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

